

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ÉCHAPPÉE
SUIVI DE
ESSAI D'UNE ÉCRITURE EN DÉRIVE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MAUDE DUFOUR-GAUTHIER

OCTOBRE 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Un merci tout particulier à Michel Lacroix, qui a cru en ce projet dès ses balbutiements et sans qui je ne me serais sans doute jamais lancée dans cette infinie dérive. Je serai à jamais reconnaissante pour ses conseils toujours avisés, ses connaissances pointues et ses lectures sensibles. Merci à Samuel Archibald pour avoir fait ce long bout de chemin avec moi. Merci à ma cohorte de recherche-crédation, aujourd'hui quelque peu éparpillée. Merci pour cette ouverture du cœur inouïe. Anna, tu m'inspires tant de souffle et de liberté, merci.

Merci à mes parents, pour leur support inconditionnel et leur bienveillance. Merci à mes tantes, pour avoir été si présentes. Vous êtes à vous seules une constellation de possibles.

Merci à ma sœur, ma femme-feu, ma lumière dans ce que l'écriture peut porter comme solitude et comme noirceur. Merci de n'avoir jamais douté de ma capacité à aller jusqu'au bout de ce projet.

Merci à mes amies pour leur écoute.

Et merci à Mio pour sa patience – pour l'espace et l'amour, surtout.

DÉDICACE

Aux femmes de ma vie. Vous vous reconnaitrez.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	vi
L'ÉCHAPPÉE	1
1	4
2	32
3	45
4	60
ESSAI D'UNE ÉCRITURE EN DÉRIVE	62
Comment écrire la dérive, ou plutôt, comment y renoncer	64
Soubresauts.....	65
Commencement I	66
Instantanés	66
Dérive première.....	67
L'expérience du vivant.....	68
Profondeurs	70
« Les pierres ne sont-elles pas des fleurs ? »	70
« This is water ».....	72
« Inépuisablement trouver la faille, le petit endroit où le sens appelle quelques audaces. ».....	73
Percée	74
Louvoyer	74
Commencement II	75
Poisson-volant	75
Rose des vents	77
« Prophéties intimes ».....	78
L'espérance	82
Solitude I	83
Révolution intime	84
Revers de pensée	86

Commencement III.....	86
« Nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu »	88
Psychogéographie.....	89
Gnome Poluboulos	91
L'absence de soi ou Mourir en vie	92
Solitude II	93
Partir pour partir	93
Confluences.....	94
Interdisciplinarité.....	96
Ville-océan	97
Solitude III.....	98
Empruntée à la fuite	98
Prendre voix	101
Reprendre la nuit.....	102
Corps pluriels	103
Book of dreams	106
Poreuses.....	107
Femmes-feu.....	108
Peau fantôme	110
D'elles	111
Ma chambre à moi.....	113
Il y a des phrases qui sont des ponts.....	114
Reprendre la ville	115
Ad vitam æternam	118
La fin ou s'échouer de toute façon.....	119
Faux départ.....	119
BIBLIOGRAPHIE.....	121

RÉSUMÉ

L'échappée est une autofiction qui prend corps à travers l'expérience de multiples dérives. L'histoire se pose au seuil d'une rupture amoureuse ; au moment où elle est vécue sans être dite. La voix s'incarne par la fuite ; la narratrice s'évade dans l'ivresse, dans l'alcool et ses déambulations à travers la ville. La séparation est suivie d'une échappée sur la route ; vers le fleuve ; vers les lieux de l'enfance, où la question de l'origine est détournée. Les idées d'appartenance et d'enracinement inhérentes à la terre paternelle sont rejetées pour faire place à la transmission – de femme en femme – du lien entre le territoire et le corps, ici, libéré de tout ancrage, mais engagé dans un véritable dialogue avec le monde qui le façonne. La dérive est ici réinvestie pour agir en tant que mouvement de reconquête du soi. Par le langage et par l'écriture, l'inscription devient possible. L'échappée fait naître la voix.

Essai d'une écriture en dérive tente de réunir les différentes postures qui ont animé ma pratique d'écriture, tout au long de ce projet. Sous forme fragmentaire, la dérive apparaît comme un essaim de points par lequel l'acte d'écrire arrive à passer, ou bien finit par se briser. Ce mouvement créatif défait les oppositions ; il réunit ce que l'écriture a d'instinctif et de sensible à ce qu'elle nécessite comme connaissances et contraintes. L'écriture en dérive propose donc une approche sensuelle, mais elle impose aussi une conscience accrue du terrain. Elle s'incarne dans le corps, par l'expérience que l'être se fait du monde, alors naturellement, la voix féministe de cet essai surgit du corps de la femme. Puisque les différents courants littéraires qui traversent la dérive sont pour la plupart traditionnellement dominés par les hommes, cet essai est en quelque sorte un acte de reconquête des lieux tels que la rue et la route : des lieux investis par les femmes, mais encore fondés sur une pensée patriarcale marginalisante.

Mots clés : dérive, situationniste, féministe, fragment, territoire, route, autofiction, expérience, beat, géopoétique.

L'ÉCHAPPÉE

Mais l'amour n'est pas d'une seule source, il y a d'autres courants plus lointains mais véritables, transparents comme des histoires inventées par un enfant.

Marie Uguay

Pas d'ordre. Ni chronologique, ni logique, ni logis. Rien qu'un désir d'écriture et cette prolifération d'existence.

Régine Robin

Je file les souvenirs, tente de saisir comment la matière se tisse, comment m'incarner contre le temps, dans l'espace d'une origine ratée. Comment renaitre par la voix entre l'inconsistance du monde et l'angoisse qu'elle convoque ? Comment briser le cours, trouver un passage pour y réimaginer les mythes ; réunir les histoires et les instants pour être – enfin entière et inouïe.

Je suis une enfant faite de lunes et de songes. Une enfant spectrale, née quelque part en lisière, pas tout à fait en dehors ni complètement *dans* mon corps. Je me tiens en parallèle du monde et pourtant tout de lui me traverse. Je n'ai pas de peau, pas de vêtement pour faire barrage à ce qui vient de l'extérieur. J'absorbe tout : le bruit des motoneiges, l'odeur du gaz, la douceur des mains de mon père dans mes cheveux courts, l'orange fluo du Cheez Whiz sur mon céleri, le déhanchement de ma mère quand Mitsou chante *Bye bye mon cowboy*. J'absorbe tout de la voix haute de ma sœur, qui parle dans son sommeil, du gouffre en dessous de mon lit et de l'angoisse à l'idée d'y tomber et de ne jamais me réveiller. La peur m'englobe. Elle court dans mes os et me ramène toujours plus à l'étroit dans mes retranchements. Alors je fuis, je deviens anguille pour suivre les lignes sinueuses que la frayeur trace. Je trouve refuge dans le vert tendre de la forêt, à l'arrière de la maison. La forêt me dérobe. J'en oublie le souper, le bain et l'heure du pyjama. J'en oublie la chaleur de la maison et le confort du divan. Je ne me lasse pas de caresser la mousse à caribou qui recouvre tout, d'écouter le chuchotement des branches qui me suivent au pas, d'entendre les épinettes rouges, noires et argentées se tordre dans le vent de la Toundra. Je ne me lasse pas de l'apprendre, de comprendre la résilience sans rien connaître, ni du mot ni de sa définition. La forêt me soustrait aux autres. Là, je me cache des chiens loups, des adultes et des autres enfants. J'évite les alentours de la maison. C'est qu'il y a toujours des gens et les gens parlent trop et trop fort et trop de visages sur moi et leurs mains angoissantes à force de pressions, de pincettes et de taponnage. Avec eux, je reste silencieuse. Je me refuse à parler, rien ne me fera ouvrir la bouche pour eux. Leurs questions restent sans réponse et leurs rires médusés me disent tout de leurs insécurités. *T'as donné ta langue au chat, mon fillon ?* Non, je n'ai rien donné au chat. Je n'ai rien à donner. Ma langue appartient aux racines que je déterre en creusant la glaise. Elle est à ce que je goûte des sucs et du sol. Elle est à la sève que je lèche sur l'écorce. Elle est aux poignées de bleuets surettes que j'avale en grimaçant. Elle appartient aux

champignons que je dissèque avec la patience d'une chirurgienne. Ceux-là, je ne peux pas. *Jamais dans ta bouche*, me dit ma mère. Alors, je les défais en miettes pour garder étampée sur les lignes de ma main l'odeur mouillée de ce qui reste. Ma voix résonne seulement dans les bois. Là, mes mondes se mélangent. Je fabule des histoires desquelles je n'arrive jamais tout à fait à me séparer. Dans cet entre-deux, j'arrive à exister à côté de ce qui m'excède, dans une langue que je parlais bien avant qu'on en vienne à nommer les choses du monde.

*

Le village a été créé de toutes pièces. Il faisait partie de la première phase du *projet du siècle*. Ils sont arrivés en 1974 pour arracher ce bout de forêt à l'Eeyou Istchee. Ils lui ont enlevé assez d'arbres pour creuser quelques rues. Leurs pelles mécaniques ont charrié la terre pour égaliser le sol, couvrir le territoire de minuscules roches concassées et y placer, les unes à la suite les autres, les maisons mobiles qui allaient accueillir les familles des travailleurs du complexe La Grande. Les demeures sont toutes identiques, composées de deux rectangles soudés l'un à l'autre : deux portes, deux petits balcons et deux escaliers placés de chaque côté. Les rangées de maisons ont été déposées-là, couleur par couleur : les bleues, puis les rouges et finalement les vertes. Vu du ciel, le village prend la forme d'une main qui aurait perdu son majeur. Ce qui reste de la forêt ressemble à des trainées de chair, comme si les hommes avaient voulu laisser pendre quelques lambeaux, près de la rivière Chisasibi.

*

J'habite une maison rouge. En face de chez-moi ce sont tous des gens aux maisons bleues. Je sais qu'un peu plus loin, de l'autre côté du petit bois, elles sont toutes vertes. Mais la mienne est rouge, identique à toutes les autres qui se succèdent de ce côté-ci

de la rue. Je ne sais jamais vers quelle maison me tourner quand la lumière entame sa descente. J'erre en va-et-vient devant celles qui se confondent. Je prends un escalier au hasard, y monte et me frappe à une porte verrouillée. Alors je cogne. Je cogne et cogne encore. Ma mère est peut-être partie, peut-être qu'elle m'a oubliée ou qu'elle s'est endormie. Je martèle la porte immense de mes poings. Je ne sais pas crier, mais je frappe assez fort pour faire hurler les chiens-loups cachés au fond de la forêt. Assez fort pour réveiller l'homme. Il ouvre la porte à la volée, l'air ahuri. Il a le visage tanné, ses cheveux et son regard sont longs et sombres. Je ne le reconnais pas, je n'ai jamais vu son visage avant. Il ne dit pas un mot et me chasse de son perron. Sa bouche en cœur me siffle de partir et ses mains s'agitent devant mon visage. Il m'effraie comme il l'aurait fait pour une petite bête sauvage, alors je détale d'un trait, jusqu'à l'orée du bois. Je reste là, recroquevillée sous une branche, je patiente. J'attends que la lumière filtre entre les arbres, j'attends de devenir aussi bleue que l'ombre. Le crépuscule se dissout dans l'instant, irrésolu, et la porte claque dans un *bang* acéré. Des pas traversent le gravier, montent les quelques pierres posées en escaliers, jusqu'en lisière. L'homme passe tout près de moi, ses bottes brunes arrivent à la hauteur de mes yeux. Il s'approche encore, il gratte quelque chose. Avec un couteau, il sculpte le tronc de mon arbre. Il entame l'écorce, y grave un signe, avant de s'enfoncer dans les bois murmurants. Je sors la tête de ma cachette pour l'observer s'éloigner. Il porte une longue ligne dans sa main gauche et une cigarette dans la droite. La fumée sort de sa bouche, à chaque expiration, le nuage flotte un instant derrière lui, avant de s'évanouir. Il continue sa marche, absorbé par le cœur glauque de la forêt. Sa silhouette s'estompe, mais l'étincelle persiste. Je la vois toujours : un point orange qui danse dans la nuit murissante.

Sur mon arbre, trois petites flammes spiralent contre l'écorce.

*

Depuis l'enfance, je note les menus détails. Ceux qui brisent la monotonie du paysage, ceux dans lesquels j'ai placé quelques secrets. Des indices, ou plutôt des repères qui me permettent de retrouver mon chemin. Il n'y a plus d'épinette, plus de souches, ni de branches rabougries, mais il y a toujours cette armée de tours contre laquelle mon regard se frappe. Toujours le grondement lointain des autobus de nuit et les phares égarés des automobilistes. Toujours le train qui dicte son passage ; les tremblements qui déchirent le quartier en deux, le chant métallique qui remonte de la faille, jusqu'aux fenêtres ouvertes des dormeurs profonds. Il y a toujours ce bloc-appartements. Ses parois faites de bois et de briques, sa façade poreuse, pourvue d'un escalier en fer noir qui descend en colimaçon du troisième jusqu'au trottoir. Il y a bien trois portes blanches, quelques balcons et un immense chêne planté à l'avant. Ce bloc est pareil à tous ceux qui se succèdent sur la rue. Pourtant, cet appartement-ci est le nôtre. Je devrais pouvoir reconnaître ma propre maison, mais l'étrangeté persiste. J'ai le sentiment d'habiter la chambre d'une autre. Quand je foule le seuil, quand je fais face à la porte, à la vitre qui rejette mon propre reflet, oui même là, je ne me reconnais pas.

J'ai dessiné un signe sur ma porte. Juste en haut de la poignée, au feutre noir, j'ai tracé trois flammes qui spiralent sur l'acier blanc.

*

J'aime la présence des hommes sans nom. Ceux à qui j'invente des histoires, verre après verre, m'approchant un peu plus chaque fois de la limite, du comptoir. Je lis entre leurs lignes, j'effleure leurs désirs, je lance des dés. Je leur vends l'alcool qui flambe et qui submerge. Je leur parle sans rien dire, vraiment. Je pose des questions, mais les réponses se perdent à travers la musique et les commandes qui me sont criées de toutes parts. Je dévoile des bribes de réel, laisse planer des scénarios impossibles : une sortie au cinéma ou un brunch matinal. En vérité, ils me dévoilent. Je flirte avec mes propres personnages, je converse en vase clos. Les mots d'autres femmes sortent de ma bouche

et mon corps prend des airs étrangers. Je gesticule et ris très fort et sous mon maquillage, la frontière devient perméable. Je ne sais plus, au fond, ce que je mets en scène, ce que mes histoires disent de mes désirs véritables. Je sais que la nuit falsifie les visages. Les miens se découvrent sous la lumière tamisée du bar. Ils fuient au petit matin et s'endorment à côté d'un homme à la peau moite. Un homme qui attend la fin de la fuite, qui espère mon retour.

*

Je partage ma vie. Je la découpe en morceaux pour lui offrir une part. Une part douce et blanche, qui flotte au vent, comme ces ballons qu'on accroche devant les maisons, à l'anniversaire des enfants. Je partage ma vie avec cet homme grand et sans faille ; cet homme blond, au regard tendre. Il nous porte tous les deux sur ses épaules. Il porte aussi une chemise à carreaux – toujours verte ou bleue – et des jeans, des lunettes rondes et des bas aux motifs multicolores. Il porte un sac à dos, se déplace à bicyclette, se livre aux sports – à tous les sports – et à l'entraînement de son corps, de son esprit pour devenir toujours plus défini et aiguisé. Il aime les contraintes. Il aime tracer des lignes qu'il s'applique ensuite à suivre. Il aime les recettes et les formules mathématiques, il aime savoir et prévoir. Il aime tout ça et pourtant, il m'aime moi.

*

Je porte encore du *duck tape* serré sur mes chevilles et mes poignets. Du *tape* pour empêcher le froid de toucher ma peau. Je porte encore mes bottes faites en blanchons. Je porte mon cache-cou mauve, remonté sur ma tuque verte. Je porte les bruits du moteur, étouffés sous la capuche de mon manteau lilas. Je porte des couvertures épaisses et lourdes sur mon corps habillé de tant de vêtements. Tellement lourdes, je suis écrasée entre le poids de la laine, le corps de ma sœur et celui de ma mère. Assises, nous nous emboîtons comme des pointes de flèches. Je porte tout ça et puis le traineau

nous porte toutes les trois. Il y a l'odeur du gaz qui s'échappe tout près de nos visages, les épinettes alourdies par la neige, les arbres parsemés qui se succèdent à une vitesse folle. Il y a la glace dans mes cils et mes yeux qui ne voient rien d'autre que le blanc. Je porte encore la panique de ma mère quand le traineau s'est détaché de la motoneige. Je porte son cri : le nom de mon père, hurlé au loin. Je porte la secousse, dès que l'on s'est enfoncées dans la bordée profonde. Je porte la peur de la distance et, encore plus, celle de l'immobilité. L'écoulement des minutes, comme une course contre l'hostilité du territoire, la menace du froid. Le froid, oui, je le porte toujours. Son engourdissement est le lieu de mon enfance.

Sa voix grave me réveille, elle se casse dans les tremblements. *Vite ! Fais couler un bain.* Mes dents s'entrechoquent à chaque spasme, ma mâchoire claque. Mon père coupe le *duck tape* avec son canif. Enlève mitaines, manteaux, tuques, cache-cous, bottes, salopettes, chandails, combines, bas, bobettes. Mes habits et ceux de ma sœur se défont sur le plancher de l'entrée. Il examine nos mains, nos pieds, nos visages. Il frotte frénétiquement nos bras, nos jambes, notre dos. Il tâte nos doigts et nos orteils minuscules. *Est-ce tu sens ça, ma puce ?*

Mon corps porte la douleur de l'eau chaude, le choc des températures. Quand ma mère me plonge dans la baignoire, la brûlure irradie en rhizome sous ma chair engourdie. Mon corps se rappelle ses premières douleurs, surtout. De la trahison, de la violence. Quand la surprise se supplée à la morsure, l'eau chaude n'est plus jamais douce. D'autres se souviennent de la promenade en vélo qui leur a laissé des cicatrices sur les genoux, de la branche d'arbre qui se casse et des os qui transpercent la chair, de vacances à Wildwood : du soleil intraitable qui fait peler la peau et des vagues qui s'infiltrèrent par les poumons. Oui, les premières douleurs sont des trahisons. Elles laissent des cicatrices sous l'épiderme. Une peur souterraine naît, l'impossible croît, toujours plus grand, et le risque devient impénétrable.

L'ordinaire se creuse, il crée des angles, triangule l'espace autour duquel je lézarde en cercles circonscrits : le bar, les couloirs souterrains de l'université, mon lit chrysalidien. Rien ne m'en sort, rien ne me déverse. Je suis le motif. Je répète sans rien changer, mais je désire. Filer l'abyssal.

*

Le quartier qu'on habite a été bâti sur des marécages. Dans notre appartement, tout est tout le temps mouillé. À cause de la proximité des berges et du fleuve, les arbres sont pris de gigantisme et les maisons pourrissent de l'intérieur. Sous notre logement, il y a un grand vide sanitaire. La terre est dure et glaisée et l'air y est tellement humide qu'on pourrait la boire. L'atmosphère nous baigne. Même en juillet, l'appartement demeure irrémédiablement froid. L'été, la vie pullule : les insectes se faufilent dans nos boîtes de céréales, la vigne étend ses bras dans les fenêtres jusqu'à défoncer les moustiquaires, les murs restent embués, le linge propre ne sèche jamais, il y a sur nous et sur nos vêtements une odeur rancie impossible à laver, les draps restent imprégnés dans un amas moite, la surface de la céramique luit, à longueur d'année, le plancher est glacé, et quand la température descend dans les moins, se réchauffer devient impossible, je me fais couler un bain brûlant, mais la porcelaine conduit le froid et l'eau tiédit en quelques minutes à peine, j'ai beau refaire couler l'eau chaude, jusqu'à ce que le réservoir se vide, ça ne sert à rien, je finis frustrée, à baigner dans une eau tiède et saumâtre. C'est à cause du ventre de la baignoire. Il repose dans le trou. Le vide demeure et le froid me ravit, pièce par pièce.

*

Entre nous, ça s'est terminé bien avant la fin. On s'est défait peu à peu, comme une fin de saison. Il y avait déjà un vague sentiment de perte, une perte sans objet, vraiment.

Un peu comme si le deuil n'avait jamais connu le drame qui l'avait précédé. On se tenait tous les deux dans un paysage qui prenait l'eau. Nos faces édulcorées se fondaient l'une dans l'autre, et aucun de nous ne savait plus trop à quoi sa propre personne ressemblait. On culpabilisait de n'avoir plus rien à se donner. Nos désirs ne nous appartenaient plus, nous les projections sur un simulacre fait de présomptions et de non-dits. Aucune de nos envies n'arrivait à percer nos peaux rêches pour aller toucher l'autre. Nos gestes veules mouraient dans l'espace tendu entre nous, trop faibles pour parler d'eux-mêmes.

Le quitter était toujours resté du côté de l'inimaginable. Mon esprit, trop enlisé dans les débris de ce grand amour pour voir la brèche ; voir qu'une autre vie s'ouvrait déjà. Mais je demeurais là, pétrifiée. Cet état, oui, cette absence complète de désir était certainement ce qui m'avait le plus rapproché de la mort. Pourtant mon corps se rappelait d'une autre fois. Il se rappelait le froid. Il se rappelait que le mouvement éloignait de la mort.

*

Le trou brûlant me respire, son air dioxyde vente mes oreilles. Le train régurgite ses gens sur le quai briqueté rouge. Les néons indiquent la bonne direction : remonte de la gorge jusqu'à la bouche. Les escaliers mécaniques tournent, ramènent une petite mitaine mauve tombée sur la boucle métallique. Elle traîne où la marche disparaît, où les couleurs arc-en-ciel se changent en verre, dans l'air irrespirable de la gueule. Je passe devant ceux qui chantent *Give peace a chance* aux hommes endormis dans leur pisse et leurs bouteilles vides. *Give a piece of change* à ceux qui habitent les souterrains de la station Charlevoix. Là, les hommes dessinent des épinettes noires sur leurs lits en carton et les femmes récitent des poèmes envoutants. Elles appellent Tio'tia:ke, font pousser des racines d'entre les craques de béton. Leurs voix résonnent au-delà de la bouche et de la musique qui s'éclipse avec le prochain train.

*

Je connais les lignes par cœur : les veines bleutées sous mes yeux et les cicatrices rougeâtres qui pèlent sur mon menton. Je me maquille du bout des doigts, camoufle mes cernes sous la pâte beige et le fard à joues. Je débordé mes lèvres d'un contour rose pâle, *pamplémousse pulpeux*. J'enduis mes cils d'une couche, puis d'une autre. Du *noir profond* pour qu'ils soient plus longs, plus denses, pour ouvrir mon regard. *Ouvrir mon regard*. Mais je ne suis qu'une succession de gestes mécaniques. Je me prépare à peu près. Du coin de l'œil, j'écoute un autre épisode d'une série télé que je fais jouer en boucle. Les voix familières et les rires en cannes leurrent l'angoisse. Je chancelle d'une réplique à l'autre pour meubler l'espace, pour rompre avec le temps. J'évite mon regard, je soutiens la distance. En attendant mon retour, je les ai, eux. Le narratif suit son cycle, vingt-deux minutes à la fois.

*

Je verse le whisky, le rhum, le gin, et compte un, deux, trois, quatre secondes, pour une once, cinq, six, sept, huit, pour deux. Ils sont partout, m'encerclent et me crient. Ils veulent tout, tout de suite, dans l'impatience de la soif, ils prennent tout. Ils s'embrassent, se pelotent, se frappent, se frottent, et leurs faces se déforment sous les rires. Leurs yeux injectés de sang tournent dans leurs orbites. Ils en veulent plus, toujours plus avides de musique et de peaux en sueur et leurs membres mollasses font tomber les verres, les fruits et les pailles, le plancher colle. L'alcool coule de leurs bouches gorgées ; gorgées de fort, de bière, gorgées de salive acide. Oui, leurs têtes se renversent, leurs bouches dévorent et leurs langues fouillent les visages en décombres, des centaines de visages qui s'épanchent en vagues d'effluves de *drafts* de cigarettes de relents d'eau-de-vie *cheap*, dans un seul et même effort pour tout prendre, tout emporter. Leurs lèvres se tordent, ondulent d'un mot à l'autre sans émettre le moindre

son. À chaque fois, leurs voix viennent se briser ici sur le comptoir. Oui, sans arrêt, elles viennent s'écraser sur mon visage. Des éclaboussures de bave brûlantes pénètrent ma chair, mais je n'entends rien. Aucune voix. Je n'entends rien. Aucun son. Je lis sur les lèvres des phrases distordues. Et tout est emporté : la vague, le ressac, l'écume, la vague, plus loin encore, le ressac, l'écume et plus rien. Ne reste que des mots sans écho, une mousse blanchâtre collée aux commissures de leurs lèvres.

*

La musique étouffe derrière la brique, mais quand la porte s'ouvre et se referme, on entend les voix s'échapper, chanter *Loyalty* avant de s'évanouir. À l'intérieur, les gens dansent et sautent, le bar bouillonne. Dehors, le bâtiment tremble et les vitres s'embuent de la chaleur des corps. L'allée de la porte cochère protège les fumeurs de la pluie. Il tend son feu pour allumer ma cigarette. Je suis sortie prendre une pause. J'inspire enfin. La fumée se dépose sur ma langue, descend dans ma gorge et dilate mes poumons. Je la retiens un instant avant d'expirer : la bouche en cœur, les lèvres sèches. Il me regarde avec la même curiosité, me lance les mêmes questions que d'autres avant lui m'ont déjà posées. Il pourrait avoir n'importe quel visage, porter tous les noms. *Big night?* Je connais les répliques par cœur, je ris en canne. Il veut savoir ce que je fais là, derrière un bar. *You've been here for a while now? Am I right?* Je souffle la fumée longuement, je le jauge à la lumière du néon *Ouvert*. Il est habillé d'un complet bleu marin, chemise blanche, manteau beige : classique. Il est hardi, il veut défaire ma façade, percer le secret. Plus : il veut en être le gardien. À part les sourires en coin et les yeux vitreux, y'a-t-il quelque chose d'*autre*? Quelque chose de plus profond? Une matière à extraire? Une deuxième vie que je garderais secrète, mais que je n'oserais partager qu'avec lui? *Are you doing something else or are you just bartending?* Alors je répète les lignes apprises par cœur. *Am I just*. Je réponds, je dévoile quelques bribes, lui confie que je suis encore à l'école, *oui, oui, c'est ça, en train de faire une maîtrise*. Et tout de suite, je vois dans ses yeux le soulagement. C'est quasi imperceptible. Une série de

muscles minuscules se détendent. Imperceptible, mais il sait maintenant qu'il y a plus à déchiffrer. Il sait que ma vie déborde l'espace entre le comptoir et les bouteilles de forts. Pourtant, je rejoue les scènes qu'il veut tirer du mythe. J'incarne ce qui reste de l'autre côté : inaccessible, mais pas impossible à toucher. Peut-être que lui saura se faufiler. Et là, juste-là – d'une manière tellement prévisible – il se glisse. *This must be so fun, working here. You must meet a lot of guys... Are you single?* Il se veut désintéressé, mais il cherche à savoir s'il a bien soutenu la langueur dans mon regard, s'il a bien entendu l'amusement dans mon rire, s'il a bien lu dans mes gestes un certain désir de lui. Il commente, oui, il m'offre, en gage de cette nouvelle amitié, son avis sur ma vie amoureuse. *I don't know the guy, but I hope he knows how lucky he is.* Il me connaît maintenant, il sait ce que je mérite ou non. *You should leave him. Live your life for yourself, you know.* Ça se voit, le gars *care about me*.

*

Nos vies parallèles s'usent de routine et de ratées. Nos lignes ne se croisent qu'à condition de fléchir, et là, la tension palpe l'espace. Entre nous, la rupture sera l'éclatement. Puis sous toute cette poussière, une fois retombée, il y aura le trou ; le lieu d'un passage, où mon regard oblique se renversera dans d'autres possibles.

*

J'ai emménagé dans cet appartement à condition d'y faire ma place. Je voulais y ajouter des couleurs et des motifs criards qui allaient faire la preuve de ma présence. Il a dit *oui*, il était d'accord pour tout. J'ai choisi un mur de la chambre et je l'ai recouvert d'un papier peint très jaune, composé de roses fuchsia, de pivoines blanches, de paons, de lapins et de motifs cachés ton sur ton : des clés, des boutons, des boucles jaune serin. J'aime cette tapisserie comme si je l'avais tissée moi-même, fil par fil. Je voulais que

quelque chose ici n'appartienne qu'à moi, et ce mur – si saturé, oui, ce mur c'est ce que je voulais.

Je passe mes nuits à l'observer, comme si ses motifs cachaient une énigme à résoudre, mais il n'en est rien. Il n'y a rien. À part qu'un petit pan du papier se décolle du mur, à la jonction des deux feuilles. Je tire à peine et il déchire. Je tire un peu plus fort sur un autre bout. Une fine lanière se détache et je recommence, frénétiquement, je gratte et des bandes entières se défont, mes griffes brisent le dessin, oui, j'arrache tout, pendant qu'il dort, juste à côté, la déchirure pourrait le réveiller, mais je continue, je veux qu'il ne reste rien de cette tapisserie. Demain. Demain, j'arracherai le reste du mur, je tirerai sur des pans entiers pour découvrir toujours un peu plus l'acier de la peinture d'avant, et l'orange brûlée qui la précédait. Les couches molles se détacheront du plâtre humide et demain j'aurai tout effacé de ce jaune coup de tête. Je lui baragouinerai un mensonge sur le style chargé, sur cette esthétique qui ne me convient plus, sur la couleur complètement inappropriée pour une chambre à coucher, pour le sommeil, le repos. Complètement inapproprié, oui. Il dira qu'il est d'accord, qu'il *ne l'aimait pas vraiment ma tapisserie*.

*

Les pieds des épinettes noires se creusent en refuges. Je sais m'y cacher comme dans une tanière. Je sais comment soulever les branches sèches sans les casser, ramper dans le creux, descendre la petite pente, m'étendre sur le tapis roussi. Je dois attendre, couchée-là, je dois laisser passer *assez* de temps. Je fouille les épines, j'étends la résine sur mon manteau mauve. Je colle à ce qui chuinte : la voix des feuilles mortes est franche, celle des écailles de cocottes est tendre. J'attends, chantonne un air pour m'endormir, pour jouer à la nuit, me faire croire qu'elle fut longue, que cet abri n'est pas un pied d'épinette, mais bien ma maison : une maison habitable, qui me verra éclore. Après cette nuit, ma fermeture éclair s'ouvrira comme une cosse. De là, je pousserai en escaliers, moi aussi, haute et pointue – ancrée profondément au ciel. Je

pourrai tout voir de là-haut : la fin de la Taïga, les eaux immenses et les glaces éternelles.

*

L'alcool coule, me gorge. Partout, sur mes mains trempées de bière, mes cheveux beurrés par le sucre douceâtre du whisky. Partout, sur mes bras et mes jambes collées de coulisses liquoreuses. Des perles d'ambre me percent la peau et je me laisse prendre par la vague, je verse un, deux, trois, quatre shots. *Another round ?* L'ivresse douce s'épanche sur ma langue, descend brûler mon œsophage, jusqu'à mon estomac. Les flammes me gonflent et je flotte floue sur une marée noire. Tout autour, les gens s'éparpillent comme des centaines de barques embrasées, elles aussi, mouillant les rues et les parcs, les ponts et les terrains vagues. Et jusqu'à tard, nous flambons ensemble derrière les dernières volutes qui s'éteignent au loin et qui meurent sous la fulgurance du lever du soleil.

L'eau du canal reflète un ciel marin, qui s'estompe sur l'incarnat de l'horizon. Le matin pourpre me prend et m'élève. Mon lit me semble bien trop blanc vu d'ici.

*

Combien d'allers-retours entre le bar et la maison ? Combien de fois est-ce que j'ai repoussé le moment pour rentrer, parce que la rue, parce que le noir. Combien de fois ai-je imaginé ce scénario avant qu'il ne se matérialise dans le réel ? Combien de cauchemars où j'étais poursuivie par cet homme-ombre ?

*

Ce soir, la ville est recouverte d'un embrun. La rue luit comme l'anthracite, les bancs du parc sont mouillés et la rosée en est encore à se poser, lourde sur l'herbe sèche. Les feuilles des arbres se retournent dans un bruissement diurne. La boulangerie d'en face fait déjà cuire ses premiers croissants, ça sent la vanille et la pâte feuilletée. Je marche, croise un raton laveur perché dans un arbre et un couple de sans-abris endormis en cuillère dans le portique d'une boutique bobo. Une femme fume une cigarette assise dans des escaliers décrépits. Elle flatte son labrador noir en regardant l'écran de son téléphone. La lumière synthétique éclaire son visage de lune et la nuit vacille dans ses cheveux brûlés blonds. Je marche, tourne le coin de ma rue.

La nuit appelle une certaine allure, alors je garde la peur, là, bien logée dans mes talons. Il faut effacer ma peau, descendre la hauteur de ma voix. Il me faut tout voir, sans rien regarder trop fixement. J'ajuste mes façons à ce que la ville ordonne à mon sexe. Une multitude de micro-gestes dictés par ceux qui dominent la nuit. Ils dorment à poing fermé, pourtant. *Pourtant, il marche avec moi. Il me suit.* Il pourrait avoir n'importe quel visage, porter tous les noms.

*

Je ne sais pas d'où s'origine la peur. Quand j'y pense, je me dis qu'elle devait être grande et brune. Elle est peut-être arrivée à Montréal, après trois mois passés sur la mer, les deux pieds dans le vomit et la mort. Son prénom devait être Anne, ou Jeanne, ou quelque chose du genre. Elle devait porter une chemise qui avait déjà été blanche, un corset bleu et une jupe en laine grise. Une jupe lourde et épaisse, oui, elle portait ces vêtements-là. Elle portait son corps et elle portait cette peur-là, celle de mourir dans un coin sombre de la rue Notre-Dame, ou de n'importe quelle autre rue, vraiment. Ma mère est née avec la même peur au ventre. Ma grand-mère l'avait déjà ancrée profond dans ses os. Je crois que ma sœur la porte comme un collier de perles. Moi, je l'ai accueillie quelque part en travers de la gorge. Elle suspend mes gestes dans leur élan, ma voix exsangue peine à délivrer ; les phrases m'arrivent mortes-nées.

*

Sur le chemin du retour, il y a toujours la cigarette fumée nerveusement, la clé coincée entre deux doigts, la musique dans une oreille, les sons de la nuit dans l'autre. Il y a toujours le téléphone à portée de main, comme l'arme de celle qui ose marcher seule à cette heure si fatale. Il y a toujours la crainte qu'un client ait attendu la fermeture. Celui qui ne disait rien, assis seul dans son coin, il buvait. Bière après bière, de huit à trois heures. Il était assis juste-là, au bar. Il me regardait mesurer, couler, piler, brasser et servir cocktail après cocktail. Il m'attendait dehors, dans un coin sombre. Il attendait que je termine mon quart de travail, que tout le monde parte et que je mette enfin la clé dans la porte. Il a attendu tout ce temps pour ne rien me faire. Rien, sinon me suivre au pas, me parler de trop près, observer mon faux sourire, mes poings serrés, mes yeux chercher à l'aide, sans croiser quiconque sur le chemin entre le bar et l'appartement.

L'homme l'a reconnue elle avant moi : la peur. Il n'était pas surpris d'elle, pas coupable. Il l'a trouvée normale. Belle comme on peut trouver belle une bouche ou une paire de fesses. C'est ce qu'il me disait, que j'étais *belle*, que je n'avais *pas besoin de marcher si vite, on pourrait se voir ailleurs, quand on sera tous les deux en congé, prendre un verre ensemble, tranquilles*. L'absurdité du tableau me faisait rire. Je jouais la scène, je riais de l'emprise qu'il avait sur moi par le simple fait de la nuit et de mon ombre avalée pas la sienne. Je riais de m'y être attendue, d'avoir déjà vécu ce scénario en pensées, de l'avoir vu tant de fois au cinéma, à la télévision et dans les avertissements lancés par ma mère et celles de mes amies. Je riais de rire. Et rire encore, il le fallait pour battre l'angoisse, ne céder aucun terrain à la panique creuse qui m'éventrait. Si la peur l'attirait, ma fuite affolée l'aurait certainement excitée. Alors j'ai continué à marcher et j'ai ri comme une folle, jusqu'à l'appartement. Jusqu'à ce qu'en lui tournant enfin le dos, les rires se changent en pleurs. Je n'ai pas pu lui cacher mon adresse. Il m'a regardé monter les marches, une à une, fouiller dans mon sac,

tourner la clé. Il se croyait bienveillant, mais ses yeux s'étaient plantés dans mon visage, ils dévoraient tout de ma chair et de mon sexe et l'écume au coin de ses paupières jouissait sur ses joues. Tellement heureux de m'avoir raccompagnée chez-moi, de savoir que j'étais arrivée *saine et sauve*.

*

Est-ce qu'à force de passages, à force de lire encore et encore *je suis libre* sur la brique de cet immeuble en ruines, est-ce qu'à force de va-et-vient sur ce trottoir, devant ce même mur et le hurlement rouge de ces lettres ruisselantes, est-ce qu'à force de ce chemin repris et répété tant de fois, est-ce qu'à force, oui – je le deviens – libre ?

*

Ses yeux cillent de sommeil et mes oreilles sillent le *white noise* des décibels fantômes. Je l'entends respirer malgré tout, doux et résolu. Il parle dans son sommeil, il marmonne et supplie de sa voix de petit garçon. Il me prie de ne pas tout brûler. Mais la fin d'un amour, c'est habiter une maison en feu.

*

J'applique le verre sur ma pupille. Un rictus irrépressible me fait ouvrir la bouche, la glace s'embrouille, la lentille se fond en larmes. Une jupe et un chemisier, une paire de souliers, la clé dans la porte plus tard. J'applique le verre encore quelque part, je marche pour marcher. Ma pensée divague, enrobe la brique de mousseline et de feuilles dentelées. Et si j'avais oublié de fermer la champlure ? Si je l'avais laissée couler, l'eau sur la glace ? Si on l'avait tous oubliée. Partout, dans toutes les maisons de la ville, et si l'eau courait ? Et si, en ce moment même, elle débordait des éviers en *stainless* et se répandait sur les planchers ? Oui, l'eau monte, traverse les murs et les plafonds des

appartements, en ce moment même, tout ce qui était dur se ramollit. L'eau sort par les craques, les trous, par le pas des portes et le jour des fenêtres. L'eau ruisselle sur la brique et la pierre. Les parois des immeubles se changent en chutes – rapidement, des chutes immenses d'un bleu comme le jade viennent tomber sur les boulevards, se fracassent en nuages de bruine bruyants. Le grondement des cascades résonne au-delà des couronnes nord et sud, l'île se déborde et l'eau continue à se déverser de la tour des Canadiens, du 1000, d'IBM Marathon. Le centre-ville se remplit, l'eau court en zigzag dans les marches du MAC, elle monte, inonde les autoroutes. Ville-Marie est un fleuve sous-marin criblé de lignes incandescentes, Décarie refoule déjà sur Côte-des-Neiges, et son orange géante est un soleil couchant. Le stade est un poisson abyssal et les lignes de métro sont des anguilles électriques. Les cent clochers résonnent en échos aux cétacés. Inexorablement, le cours s'élargit. Au loin, la ligne d'horizon monte et monte encore et là, ne reste qu'une mince ligne, là, pour le ciel, sortir la tête, reprendre mon souffle.

*

Je marche. Les vidanges s'étendent sur les trottoirs, dans les escaliers en colimaçon et sur le pas des portes closes. Je marche et les feuilles mortes tournent avec les canettes vides, les capsules des bouteilles traînent avec la gomme à mâcher. Les *botches* de cigarettes remontent à la surface de la terre, à travers les débris de plastique et les sacs d'épicerie. Montréal a l'air usé. Elle a jauni parce que le temps. Brunâtre parce que la chaleur s'est défaite dans l'automne. À la fin du jour, une fine couche de poussière se dépose dans les fenêtres, sur les façades, les voitures et les arbres. Dans son visage à lui aussi, mais il ne se rend compte de rien. Il ne voit rien ; ne se laisse toucher par rien. Je pourrais glisser mon doigt sur son front, descendre sur sa joue, m'attarder doucement le long de son cou. Il ne sentirait rien. Mon index serait sali et sur ma langue ça ferait l'effet du velours ; un goût ferreux, comme si l'email de nos mots s'était effrité.

*

À trois heures et quart, deux clients parlent de la fin du monde. Ils parlent des inondations au Bangladesh et de Katrina et Sandy et Ida, Grace, Nora aux États-Unis, ils parlent de la coupe à blanc en Amazonie, de l'Amazonie qui brûle, des feux de forêt qui ravagent l'ouest du continent. *On regarde le monde brûler lentement.* Ils parlent des extinctions massives, du capitalisme sauvage, ils parlent et boivent et demandent avec des mots de condamnés à mort, ils demandent comme si demain n'advient plus : un dernier verre, un dernier *shot*, une dernière chanson, pour que la nuit ne finisse jamais, que l'espoir survive au monde et à leur gueule de bois.

*

À ma naissance, on m'a donné le nom d'une morte. On m'a raconté l'histoire de M. On m'a dit que je lui ressemblais, que j'étais *douce, comme elle*. En blague, on a dit de moi que j'étais peut-être sa réincarnation. À partir de là, j'ai su que je ne m'appartenais pas tout à fait. Je me suis imaginé cette enfant qu'elle avait été et je suis devenue elle. Je me suis imaginé la femme qu'elle serait devenue et je n'ai rien voulu savoir d'elle.

*

Je rentre, me glisse entre les draps sans faire un bruit, sans rien déranger. Je suis sortie de moi-même ; un spectre qui hante la maison d'une autre. Je porte sa robe de nuit, ses membres longs et ses rêves profanes. Demain, je me réveillerai la tête en éclats. Je n'aurai plus l'air qu'on me tient. Mon visage lisse aura perdu ses particularités, les minuties du masque : le grain de beauté sur ma joue gauche, la ligne sur le bout de mon nez, le triangle brun dans ma pupille droite. J'aurai perdu la spécificité des traits. Demain, je me réveillerai ainsi, à la fois fantomatique, et autre ; une poupée fantoche aux fils tendus. Demain me demandera cette chose impossible. Il me demandera d'être

un corps. Il me demandera de *fermer les yeux*, de me projeter. Il me parlera de futur, me demandera de *m'imaginer*. Et il y aura bien une maison avec une véranda, un jardin. Il y aura cette autre femme dans sa robe de blé. Cette femme autre et deux enfants blonds. Des êtres surhumains que je l'imagine, elle, avoir mis au monde. On lui aura dit qu'il faut *donner la vie pour espérer un monde meilleur. Il faut en faire des sauveurs, parce que l'espoir naît avec eux*. L'espoir se doit de naître, parce qu'à ces enfants blonds, on laisse en héritage la charge ultime de guérir la Terre de ses peuples moribonds. Alors demain. Je me réveillerai, il me demandera d'être cette femme que je ne connais pas, et tout ce que j'ai de racines se rétractera dans ma gorge. Tout ce temps où je me suis dérobée, toutes ces absences. Je ne trouverai pas les mots pour lui dire que je ne suis pas de celles qui se creusent. Je ne saurai pas encore que je suis flottante, que je me plonge. Le mouvement avive l'éclat sur mes joues. Je me fends ; je suis l'échappée.

*

Enfin, c'est faux de dire qu'il n'y a plus rien. Il y a bien quelque chose qui naît de l'attente et du silence. Il y a bien un manque, un rien autour duquel tout tourne. Il y a le vide : ce qui le crée, ce qui l'entoure et le perpétue. Il y a cet amour irrésolu. Un amour qui se dévore la queue et qui aspire en son centre absolument tout de ce qu'il reste de nous.

*

Mon sexe traîne sur le béton bouillant. J'ai le corps asphalté. Une idole immortalisée dans sa danse. Une fois de plus, je marche la nuit interdite. Mes pas savent. Ils savent depuis que mon regard cherche ses reflets dans les baies vitrées des appartements-aquariums. Ils savent depuis plus loin encore, avant l'horizon et son échouage, avant la rue et les hommes qui crachent à ses pieds. Avant tout ça et depuis tout ce temps, je

marche la nuit, oui, je glisse. Je me pense lucifuge, mais mon corps exige l'éclat. Je ne cesse d'apparaître et de disparaître, chargée de soleils et d'envies, je brille pour mieux m'évanouir dans les lieux défendus. Je souffre d'extinction. Au bout de la nuit, je n'espère pas le jour, j'espère le feu. Que d'entre mes côtes s'élèvent des flambées, oui, j'espère l'incandescence du cœur.

*

Il faut laisser une marque : un *shot*/une ligne, pour garder le compte, dix-sept petites lignes tracées à l'intérieur de l'avant-bras. Là où on se laisse toucher les yeux fermés. Les doigts en caresses, du poignet jusqu'au coude. Il faut dire *stop* juste à temps, s'arrêter. Dix-sept petites lignes, parce que je sais qu'à treize ou quinze, peut-être que ce soir ce sera dix-huit ou même vingt. Oui, je sais qu'à chaque marque, je me laisse encore un peu plus emporter par la force d'attraction – trou noir trou de mémoire – sans pouvoir me rappeler comment je suis rentrée.

*

C'est un instant quasi imperceptible, un temps suspendu dans sa trajectoire. Quand la marée basse se retourne et fait face à la marée haute, c'est ce moment-là qui est infime, oui, et c'est là où tout s'arrête. Le silence s'élève, l'adieu cotidal renverse le rythme pour laisser la marée haute avaler la grève. C'est ce moment-là, oui. Et il est infime. Et pour moi, il parle de la fin, de l'instant de clarté où l'on s'y tient.

*

Il est grand. Il a les cheveux foncés et les yeux doux. Il porte la moustache avec ironie, mais il la porte bien. Il pourrait avoir n'importe quel visage. Il pourrait porter tous les noms. Il est arrivé seul au bar, juste après minuit. Il a enlevé la tuque rouge de marin

qu'il porte même en plein mois de juin. Il l'a déposée sur le comptoir, avant de commander une Labatt 50 et un shot de tequila. *You want one? Sure, I want one.*

Ses doigts pianotent des notes filiformes. Ses mains sont grandes. À ce point-ci de la soirée, elles en disent plus long que les phrases qui s'échappent de sa bouche. Il me dit qu'il vient de Toronto, qu'il est musicien. Il me dit qu'il est en tournée, qu'il sera à Montréal quelques soirs, seulement. Il dit tout ça, mais rien ne me touche, je ne le crois pas. Lui aussi connaît ses lignes : il aime mon t-shirt du Beta Band, aime ma *touch*, aime mon sourire, alors je lui sers une autre tournée. La convoitise le rend beau. Je traque sa soif, parle musique et le drague du côté des buveurs de fond, du côté de ceux qui restent même après, quand la lumière et la nuit se fondent au fond des verres.

*

J'aime ma position derrière le comptoir du bar : la coupure qu'il crée et l'écart nécessaire qu'il élève entre les clients et moi. Je m'y sens à l'abri, malgré le chaos du service et les effets de la nuit. En temps mort, je m'y accoude pour jouer une partie de 25 cents avec les habitués. Je m'y accoude pour argumenter sur les dernières nouvelles de l'heure, pour écouter la *game* de hockey, pour charmer les clients et les clientes, en insistant pour qu'ils restent. *Allez ! Juste un petit verre de plus.* Encore ce soir, mon ventre est appuyé sur le bois et mon menton repose dans mes mains. Je suis son regard doux sur ma bouche et ses doigts compter les lignes sur mes avant-bras. Ce soir, le vernis a fondu, le bois s'est ramolli, mes coudes s'enfoncent et je plie sous le poids de la soif. Ce soir, je risque tout. Je traverse de l'autre côté.

*

L'interdit gonfle mon désir. La toilette poisseuse du bar soustrait nos caresses aux regards. Sa voix creuse me chuchote à l'oreille les paroles de *Talk Show Host*, qui joue en arrière-plan. À chacun de nos mouvements, le séchoir à mains se met en marche,

mais on s'en fout. Nos respirations sont fiévreuses et nos bouches sont éperdues de peau. Ses mains éprouvent mon corps, sous son t-shirt, j'explore ses lignes, sa chaleur nouvelle. Ses lèvres sont pleines et caressent la courbe entre mon oreille et mon épaule, entre mes lèvres rouges, sa langue, et nos bouches affamées, et nos dents qui s'entrechoquent, parce que nos rires. Parce que cet élan est si libre de tout.

*

Mon esprit flotte en lisière du sommeil. J'observe le rêve labyrinthique d'une autre moi, perdue dans un appartement aux lumières tamisées, soixante et onze pièces aux murs couverts de serrures, cachés par des rideaux de velours violets. Les fenêtres et les portes ouvrent sur des escaliers croulants, je monte, une, deux, trois, quatre fois, en sautant une, deux, trois, quatre marches, des grands pas que je dois faire sans tomber, je dois me dépêcher, mais mon pied traverse – le plancher, puis le plafond, puis tout mon corps y passe et tombe, et je me retrouve coincée dans le ventre de la maison, prisonnière du centre, où l'eau n'arrêtera plus jamais de monter. Je flotterai jusqu'à la fin. La coupure noire – l'instant englouti.

J'ai les tempes mouillées, le corps brûlant. Les murs de la chambre se colorent au rythme d'un trafic invisible. Le reflet des lumières passe du vert, au jaune, au rouge. Je me tiens à bout de souffle, en plein désastre insomniaque. Je me tourne dans sa moiteur, me colle à son souffle, à sa respiration qui ne suit pas la cadence : vert, jaune, rouge, vert, jaune rouge. Il ne dort pas. Des boîtes s'empilent au pied du lit. J'ai compris qu'il les avait faites lui-même, remplies de photos de nous, des livres que je lui ai donnés et qu'il n'a jamais lus. Remplies de ce qu'il s'est appliqué à disséquer de notre vie à deux, ce qu'on avait joint et qu'il faut maintenant séparer. Les meubles et les objets, les serviettes de bain, les outils de cuisine. Les mémoires portées par quelques symboles ridicules, les aimants du réfrigérateur et toutes nos cartes de souhaits que je ne me résoudrai jamais à jeter.

*

Ce matin, les vêtements dansaient sur les cordes à linge ; des cerfs-volants amarrés à la brique. Ce matin, j'ai réalisé que j'avais tout oublié au bar : mon portefeuille, mon cellulaire, mon sac à dos. J'ai même oublié ma clé, coincée dehors, dans la serrure de la porte d'entrée. Ce matin, je ne voulais pas rentrer. Je me suis même imaginée y mettre le feu, à cet appartement. Verser l'essence, frotter l'allumette, observer la flamme naître et danser un instant, avant de la jeter par terre. Regarder fondre les murs trop blancs et le plafond trop bas. Tout faire tomber : des fondations jusqu'au toit.

En ouvrant la porte, j'en ai décidé autrement. J'ai décidé d'oublier aussi cet homme ; cet amant. Ne rien dire de lui. Il n'avait pas besoin d'exister dans ce lieu, il existerait ailleurs, mais pas ici, pas dans cet appartement dans lequel je m'éparpille à force de le quitter.

*

L'infidélité n'est pas que du corps. Elle tisse d'abord sa toile dans les souterrains, elle est faite de coins d'ombres, d'évitements. Elle est pernicieuse, parce qu'elle tourne autour d'un désir éconduit. Elle tourne autour et tourne et lorsqu'elle traverse du fantasme au réel, lorsqu'elle prend corps – j'entends ma propre voix, à bout de souffle, *I want you, now* – alors, ce qui est resté sous silence apparaît tout à fait étranger. Je l'observe de loin, cette femme échappée, avec l'impression de l'avoir laissée quelque part en marge de ma vie. La distance s'est installée et je réalise désormais le décalage entre celle que je suis et cette autre, qui erre de long en large. Enroulée dans les draps, elle tourne en rond dans cet appartement clos. Hier, elle est revenue dans son corps, violemment. Dans ses membres, elle commence à sentir le picotement : quelque chose en elle s'éveille.

*

Mon esprit s'échappe. Il pulse ici et en parallèle. Les dimensions s'alignent et se superposent à d'autres temps. L'herbe phosphorescente danse tout autour et mes pieds nus suivent les pas sans écraser les mauves. Ma robe tourne, elle est rivière, puis lichen. Mes cheveux se tressent des vents. Le rythme tombe, mais c'est un piège. Il faut continuer, suivre les corps. Ils sont faits de matières et de mémoires et les mouvements se succèdent sans se répéter. Il faut écouter la musique. Elle est voix et sève. Elle est marée et cri des bêtes. Elle est ciel orageux et noyau en fusion. Elle est du corps du monde et de tous les autres, qui restent. Quelque part en suspens.

*

Les piles et les boîtes s'éparpillent autour de moi. J'ai commencé à paqueter mes albums : Abba, Air, D'Angelo, Arcade Fire, Bardot, Beatles, Beck, Bélanger, Blur, Bowie, Brel, tous les Leonard Cohen, Nick Cave & The Bad Seeds, Joe Dassin, Miles Davis, Debussy, De la Soul, Richard Desjardins, Céline Dion à côté de Drake, Eagles, Billy Eilish, les frères Eno, puis Jean-Pierre Ferland, Flore Laurentienne, Fleetwood Mac, Funkadelic, Serge et Charlotte Gainsbourg, Marvin Gaye, Donny Hathaway, tout Harmonium, Ms. Lauryn Hill et Jimmy Hunt, L'Impératrice, Joy Division, Elton John, Kaytranada et The Kinks, Klô Pelgag, après Leloup, Lenoir, Leclerc, Lennox, Joni Mitchel, plusieurs Moby, Nirvana, Neutral Milk Hotel, Outkast et Frank Ocean, Perfume Genius, Pink Floyd en entier, Plume, Prince, Queen, Radiohead, Michèle Richard, Rolling Stones et Rubycon, Lhasa de Sela, à côté de la grande Nina Simone, puis The Smiths, Starmania, tout de Sufjan Stevens, Supertramp, Tribe Called Quest, Underworld, Velvet Underground, Vigneault, tout Patrick Watson, quelques Wings et Wainwright, The XX, Neil Young et Young Thug, Frank Zappa et The Zombies. Ma musique se mélange à celle de mon père. C'est de lui que je tiens mes classiques. Dès l'adolescence, il m'a transmis sa nostalgie. Elle nous fait rêver tous les deux à un passé

plus glorieux que les possibles futurs. Sa musique me raconte des histoires de roadtrip et de Woodstock. Elle me raconte sa jeunesse vécue et la mienne envieuse. La liberté, les drogues, les journées à se baigner, à flâner avec des amis en buvant de la Black Label. Je l'écoute en imaginant ce que c'était. En imaginant que j'aurais pu être là, moi aussi, que j'aurais été comme eux : prête à bouffer les kilomètres pour entendre Hendrix et Joplin. Prête à tout pour passer quatre jours entre la route et ce lieu placé en dehors du monde. Quand j'imagine la scène, elle devient vécue. J'habite le manque, comme Pierre Barouh et Baden Powel le font. Ma saudade sent l'asphalte, le gaz et la transpiration. J'ai les pieds sales et les cheveux tressés. La fièvre et l'excitation de la foule me traversent, tout comme le vrombissement des voix, des cris et des pleurs. Quelque chose flotte dans l'air et gronde sous ma peau. L'efflorescence est une vague qui suit le rythme de la respiration. *Inspire. Expire.* Tout autour, les feuilles s'émeuvent du vent, les verts s'irisent en nuances, la lumière pénètre la surface des êtres et des choses. *Ma tête est en soleil.* Je m'entends le dire d'une voix qui ne m'appartient pas, ma tête est en soleil, mes flambées se déversent, le ciel se dilate. Il s'ouvre et je lis dans les étoiles qu'*il faut retourner aux choses vivantes.*

*

Il y a toujours la cigarette fumée nerveusement et la clé coincée entre deux doigts. Il y a la musique superposée aux sons de la ville : les freins grinçants des camions lourds, les moteurs des autobus qui attendent à la lumière rouge, la pluie qui s'abat et le cri du vent, qui s'ébroue entre les branches et dans la capuche de mon imperméable. Il y a cet assaut qui me submerge. Alors, je sais. Dans ces moments, je saisis l'urgence, je monte le volume de la musique et fais vaciller ces bruits dans une mélodie surhumaine.

Il y a toujours la peur de la nuit. Mais encore plus profond, il y a mon désir d'elle. D'en faire partie, de l'habiter et de me rire des menaces qui naissent de son ombre. Je suis peut-être folle, mais je désire plus qu'un lieu parsemé de peurs. Oui, je le suis sans doute, folle, ou bien hystérique, d'être aussi exigeante, d'être en colère. Oui, on me dit que j'exagère souvent. L'émotion fait perdre toute mesure, qu'on me répète, ma

conception de la réalité doit être déséquilibrée, complètement faussée. Tant d'autres femmes ont été étouffées avant moi, tant d'autres femmes détournées de leurs propres désirs, parce qu'elles ne collaient pas au modèle, parce qu'elles voulaient se risquer à vivre dans ce qu'il reste d'obscurité. Je sais pourtant qu'il y a, caché en son centre, un surcroît d'existence. Un lieu à fleur de peau, qui pourrait s'ouvrir sur une autre réalité ; une nuit libérée des codes de la contrainte, une nuit fabriquée par les femmes, pensée et vécue par elles. Une nuit libérée du poids de leurs peurs, celles-là mêmes qui rendent cette nuit si impraticable.

Je parle de nuit, mais je veux m'étendre sur la route et plus loin, encore, sur tous ces lieux qui ne parlent pas de racines ou d'ancrage. Des lieux qui me parlent d'une existence illimitée.

*

Ma sœur a la mémoire des chemins. Avant même d'apprendre à conduire, elle savait par où passer. C'est toujours elle que j'appelle pour demander : *et ensuite ?* Elle reste silencieuse un instant, observe les alentours. Elle sait exactement où nous nous trouvons et quelle direction prendre. Elle sait que je suis déjà partie, que je suis ailleurs et qu'il ne reste qu'à faire suivre mon corps. Elle me dit que ma fuite s'épuise. *Tu vas devoir te réveiller, te remettre en mouvement. Faut juste bouger. Allez ! Part.*

*

Le vent s'engouffre dans le couloir creusé par le canal Lachine. Rien ne le détourne, il arrive de l'ouest gonflé par son cri en puissance. Il crispe la peau de ceux qui traversent le pont turquoise. Rue Charlevoix, les piétons se traînent les pieds pour ne pas tomber, mais nous, nous courrons. On s'en va danser, la nuit est jeune et on est bien décidées à la braver. On s'élanche sur le trottoir en métal pour que le givre nous fasse glisser de quelques pieds. L'hiver est un jeu, le froid ne nous atteint pas. On s'arrête au beau

milieu du pont, pour admirer le ciel nacré unique à l'hiver. Je bois la dernière gorgée, anesthésiée autant par le vin que par les bourrasques. Nos lèvres sont mauves d'avoir autant bu et nos bouches fument à chaque rire. Au loin, on voit poindre les anciennes cheminées et la tour du marché. La voie ferrée traverse le paysage bord en bord et le lit du canal est déjà chargé de neige. Le ruban blanc serpente l'horizon, jusqu'au point de fuite. Ma sœur m'épie du coin de l'œil. Sous mon maquillage et mon sourire figé, elle voit tout ce qui s'y joue.

*

Quand j'ai fini de paqueter les sept dernières années de ma vie dans des *rubbermade*, la neige commençait à fondre. Après les livres et les disques, il me restait si peu de choses. *Si peu de choses*. Ça m'avait pris trois heures. L'instant d'après j'avais disparu de cet appartement, que je n'avais jamais vraiment habité.

Ma mythologie ne m'appartient pas. Elle se déploie sur des territoires parcellaires, ce sont des histoires multiples qui se tiennent entre le réel et l'imaginé. C'est qu'elle déborde la chair ; déborde le temps. Il y a mes enfances : celle de la Toundra, celle de la vallée, celle de la mer et toutes les autres qui se sont estompées par la pointe de mes seins. Il y a les bouleversements du corps et les assauts de la ville. Les innombrables allers-retours ; oui, tout ce temps passé sur la route sans savoir ce qui, de partir ou de revenir, me redonne réellement au monde.

Les bruits de la route se confondent dans un tapage assourdissant. Ma Scirocco fend l'air dans un grondement rauque. Les parois oscillent, la prochaine bourrasque va me soulever de terre. Je monte la musique – *I'll take you down the only road I've ever been down. You know the one that takes you to the places where all the veins meet, yeah* – couvre le bruit pour masquer le fait que cette route n'est pas celle qu'elle a toujours été ; ni celle des vacances ni celle des retrouvailles en famille. Cette route est un commencement : l'amorce de mon évasion. Je descends en échappée, passe le nouveau pont Champlain, prends la 10 jusqu'à la 30, tombe sur la 20, passe Saint-Hyacinthe, Sainte-Hélène-de-Bagot, Drummondville, Saint-Cyrille-de-Wendover, Laurier-Station. Je conduis sans presse, sans trop dépasser la limite. Mon seul désir est de voir la route se déplier, savoir que sa fin est encore loin et que cette ligne ouvrira quelque part sur la mer.

*

La route me déleste. Elle me porte dans un lieu flottant. Un lieu de dérive où mes sens sont décuplés ; où mon esprit fugitif se délie. Oui, quelque part au début du chemin, je me suis scindée. Il y a celle qui tient le volant, qui regarde au loin et qui avale les kilomètres goudronnés. Et il y a l'autre, aussi, celle qui reste en suspens, au-dessus des têtes ; au-dessus du fleuve qui descend et qui s'ouvre plus loin, vers cette étendue gigantesque. J'avance, mais en fait je plonge dans ses profondeurs grouillantes, je suis les courants, et les marées. Je réponds aux mouvements célestes, je suis de l'univers et de la poussière – éparpillée, à la fois ici et partout.

*

Mes parents ont baissé les sièges arrière de la camionnette. C'est une GMC Suburban 1993 identifiée aux couleurs d'Hydro. Sur ses côtés, on y reconnaît le logo de la compagnie : le fameux « Q » traversé d'un éclair. La route sera longue, la voiture fendra le territoire jusqu'à la fin de la 20 : nord-est jusqu'au fleuve. *On s'en va passer les vacances à la mer, les filles !* C'est une journée chaude. Il est tôt, mais le soleil plombe déjà. Ma sœur se déshabille, alors je l'imite. L'arrière de l'auto devient notre royaume. Elle sort des bandanas de son petit sac en peau de daim : rose, lime, jaune, blanc, violet et noir. Tous identiques, aux motifs paisley. Nous coinçons les foulards entre les fenêtres, pour en faire des rideaux. Elle me tamponne le visage de ses petits doigts, me dit qu'il faut se préparer, *je vais te mettre du rouge à joues, tu seras toute belle pour la plage.* Elle est minutieuse. Elle passe un doigt sur chacune de mes paupières pour les colorer de lavande. Puis sur ma bouche, elle dit que ce sera rose. Et je sais à ce moment précis que mon visage irradie des plus belles couleurs. Elle parle sans arrêt, sans espace, parfois son souffle se perd, mais sa voix à elle résonne comme un chant. Elle invente tout de nos histoires et me dit que nous sommes déjà grandes, déjà gênées de nos formes imaginaires. Elle me tend un foulard plié en triangle. Je couvre ma poitrine, puis la laisse nouer le bout de tissu dans mon dos. Je la regarde avec attention pour mimer ses gestes une fois qu'elle aura terminé.

*

Je reste immobile, alors que le monde autour avance. La vitesse m'étale, comme une main passée sur la peinture fraîche. Devant et derrière s'étendent en un horizon ; double et simple à la fois. Un ciel carminé et un autre déjà tombé de lunes et d'étoiles. Dans le rétroviseur, les reflets impressionnistes marquent mon visage de mauves. Les couleurs diaphanes se superposent et défilent. Je plisse les yeux, regarde la route par la fente bleue. Les frontières vont et viennent au-delà de toute mémoire. Je vois l'espace se déplier contre le temps et le temps contre mon corps, sur les traces de ce qui s'ouvre quand vivre a lieu. Je conduis, défie les heures sous les paysages filants. Je me détache

du siège, flotte quelque temps en hauteur, avant de retomber sur le velours gris, qui sent encore les menthols de ma grand-mère.

*

Nos petits rideaux de fortune nous cachent la vue, mais peu importe. Ma sœur et moi ne voyons rien. Nous dormons, épuisées par cette journée passée à la mer. Nous dormons, pourtant j'ai vu. Sur le chemin du retour, nous croisons quelques voitures lourdement chargées. Elles transportent le fruit de leurs chasses : des bêtes immenses ficelées à leur *trailer*, ou bien jetées dans la boîte de leur pick-up boueux. Les bois gigantesques dépassent de tous les côtés. Les bêtes sont emportées par ces voitures qui ne sont plus des voitures, ce sont des chars allégoriques sur lesquels les chasseurs se pavanent. Ils exhibent leurs trophées, laissent le goût du sang gonfler leur langue pour crier haut et fort la vastitude de leur vanité. Des cris de victoire étouffés par la vitesse nous réveillent, ma sœur et moi. En tassant le bout de tissu pour regarder par la fenêtre, je vois les carcasses à demi dépecées, qui reposent sur le bord de l'autoroute. Des corps pelés, défaits. Des lambeaux de fourrure, des corps profanés. Des bêtes gaspillées au nom d'aucune terre, d'aucune vie, au nom de rien sinon celui de l'exploit de ces hommes en chasse.

*

La nuit, les lumières sont des faisceaux, elles traversent le chemin et l'horizon de rouge et de blanc, et entre les deux, tout se confond. La route continue à se déplier ; noire, tirée de traits jaunes. Les cônes orangés créent trop de passages par où passer. Je ne sais plus. Je fixe la ligne phosphorescente, à droite, pour ne pas dévier trop à gauche, ne pas enfoncer les freins, pensant faire un face à face avec la masse obscure d'un viaduc sans réflecteur. Tout de suite après, une forme se meut dans l'accotement. L'ombre se change en homme, puis le lampadaire, un flash orangé et l'homme n'est

finalement rien d'autre qu'un bord de route creux. Je me frotte les yeux, pourtant j'ai cru voir. J'ai aussi cru voir au kilomètre 238, 376, et encore une fois, au kilomètre 417. Une autre ombre se tient cette fois debout et claire, sous la lumière diffuse du réverbère. C'est bel et bien cet homme. Je ralentis sans tout à fait m'arrêter. Au loin, son manteau claque au vent. Il tient une cigarette, l'étincelle déjà visible passe de sa main à sa bouche, créant un arc incandescent. Je pèse sur le triangle rouge, le voyant lumineux clignote et je m'arrête sur le bas-côté. Je descends la vitre à la manivelle, mais dans l'entrefaite, l'homme s'est déjà éloigné de la route. Il a sauté le fossé, puis au loin, il s'enfonce dans la forêt, laissant derrière lui une vague odeur de cigarette – un tison qui danse en lisière des bois.

*

La fissure de mon pare-brise ne cesse de s'étendre et de se ramifier. Je voudrais qu'il éclate et tous les faux fuyants avec lui. J'ai fui longtemps avant de partir, je me rencontre. La répétition des gestes avait créé du sens, elle me gardait sur le rythme, malgré la dissonance, malgré l'étrangère qui battait la mesure entre mes côtes. Ça aurait pu durer encore des mois, des années. Le silence s'est installé, assez confortable pour être habité. Voilà où j'ai disparu. Je lui ai dit *je t'aime*, jusqu'à ce que les mots me creusent et que je finisse par m'y échapper. C'était là-bas, dans la glace et maintenant les vagues sont libres et roulent à ma gauche, encore invisibles derrière les sapins baumiers.

*

Nous avons quelques années en plus. Cette fois, nous sommes assises sur la banquette arrière de la Buik Century 1995 blanche. Mon père a attendu que le voyant lumineux s'allume pour arrêter mettre de l'essence, près de Laurier-Station. Il entre dans le petit dépanneur pour payer, alors que ma mère en sort. Elle nous a rapporté une surprise :

un sac de Bugles à partager. On s'en met plein les joues, on mastique pour en faire une belle boule de pâte, puis on tire la langue dans un grand *haaaaaaa*. J'éclate de rire, tente d'avaler ma bouchée, mais je dois mettre ma main sur mon visage pour éviter l'explosion. Ma sœur continue à tirer la langue, pleine d'une nouvelle bouchée de ces cônes de maïs salés. Elle se tourne vers la fenêtre arrière, où un homme assis au volant de sa *station wagon* bourgogne l'observe sans sourciller. Je la rejoins en mastiquant de plus belle, j'ouvre la bouche, pendant que l'homme nous regarde toujours, sans bouger. Il porte des lunettes à double pont et un imperméable bleu. Il fixe mon père lorsque ce dernier nous rejoint enfin, lorsqu'il tourne la clé et quitte lentement la station-service pour aller retrouver l'autoroute. Il nous observe encore lui faire des grimaces, la bouche pleine. La voiture bourgogne nous suit de près sur le trajet qui nous ramène sur la vingt. L'accélération nous rend frénétiques, ma sœur et moi poussons des petits cris de joie, pensant avoir semé cet homme gris sans sourire, mais le voilà qui resurgit à quelques pieds du pare-chocs. Notre excitation se transforme en frayeur. *L'homme nous suit, papa ! Allez, plus vite !* Ma sœur me dit qu'il faut lui jeter des sorts. Elle pose un Bugle sur le bout de chacun de mes doigts, me dit qu'on s'est assez pratiquées, que je suis prête, j'ai des mains de sorcière, maintenant, je n'ai qu'à me concentrer. Alors, je ferme les yeux, j'imagine que la puissance magnétique du noyau de la Terre me traverse le corps pour venir s'accumuler là, au centre. Je tends les mains vers la vitre, vers cet homme qui nous suit toujours d'aussi près. Je vois les rides sur son front et son regard frustré derrière ses verres épais. Ma sœur fait le décompte, trois, deux, un... sans un bruit, je lance mon sort. De tout mon être, je pousse l'énergie accumulée dans mon ventre, la fait traverser en ondes dans mes bras, pour la faire sortir par le bout de mes doigts pointus. D'un coup de volant, la *station wagon* change subitement de voie, l'homme s'élanche de la voie rapide, jusqu'à l'extrême droite, jusqu'à la sortie 291, qui l'expulse de l'autoroute, vers Saint-Apollinaire. Je regarde mes paumes, ébahie par la force de mes pouvoirs. Ma sœur m'observe les yeux ronds, attrape ma main gauche, puis ma droite et mange tous les Bugles, un à un, sur le bout de chaque doigt.

*

Je prends la route Drapeau, juste après Saint-Éloi-Station. À partir de là, la 132 recueille les automobilistes qui désirent pousser au-delà de la *fin*, de l'autoroute qui s'étire et reprend plus loin. Je tourne à gauche, puis à droite vers l'ouverture du fleuve. Les noms des villes et des villages sonnent aussi clairement que les heures. Trois-Pistoles se présente comme le signe qu'il faut continuer plus loin. Ici, la 132 divise encore les villages, il y a ceux sur-mer et ceux qui remontent dans les terres. À cette hauteur, je vois le fleuve se déposer doucement sur la grève en ondulant d'une baie à l'autre. Les routes Rioux, Pierre-Jean, et plus loin, celles de la Grève, de Porc-Pic, de la Mer, du Cap à l'Original descendent toutes vers le fleuve. En bas, le réseau s'arrête, parallèle aux eaux, refusant de tenter plus loin la ligne de fuite. Moi, je continue à descendre, je passe devant la fromagerie au ralenti, jusqu'à Saint-Simon. Rendue là, il faut jouer le jeu. Il faut parier : combien d'âmes croiseront ma route, cette fois-ci ? Combien de gens seront dehors, près de chez eux, au moment même où ma Scirocco traversera le village ? Un, deux, trois, quatre. Je passe la station-service, puis pèse sur la pédale pour reprendre l'allure. Je coupe à travers les lignes pointillées, dépasse le dix roues en 4^e vitesse. Au loin, une vague de voitures arrive à contresens, je me remets en 5^e, baisse la vitre. Respire.

*

La route est parsemée de trous. On est tous les quatre secoués dans tous les sens. Ma mère s'accroche à la poignée de la portière et mon père tente de négocier en zigzaguant à travers les cratères, mais le chemin de terre ne pardonne rien. *On arrive bientôt, ce sera pas long, tenez-vous bien.* Dans sa voix on sent la tension. Il roule tranquillement, pour nous épargner une crevaison, mais la poussière se soulève sur notre passage et le tapage fait fuir les bêtes à des kilomètres à la ronde. Ma sœur et moi rions aux éclats. On est dans des montagnes russes, nos foulards et nos cheveux volent au vent. Quand

la descente se fait plus à pic, on lève les bras, la ligne bleue s'élargit à l'horizon, et dans un grand cri on s'exclame en chœur : *on va tomber dans l'eau !*

*

J'ai passé les étés de mon enfance dans cet endroit trop large pour n'être qu'un fleuve et trop étroit pour être la mer. Un chalet trempé dans l'eau, rempli de femmes et d'hommes qui riaient fort.

*

L'enseigne du Camping Rimouski apparaît à travers les roulottes des vacanciers. Je ralentis abruptement, prends à gauche sur la route de l'Anse et dévale la pente raide. À cette hauteur, le fleuve s'ouvre de verts et d'ombres, le chemin se jette directement sur le large. Au virage, une *track* de chemin de fer vient briser l'illusion, la route se casse en pierres et en poussière et un chapelet de chalets stoppe ma descente. Je tourne à gauche, file jusqu'au bout de la rue de la Plage et arrête le moteur. Le chemin se termine à cet endroit. La grève est déserte, il n'y a qu'une vieille roulotte abandonnée là depuis des années. Personne ne s'y rend pour ramasser le bois blanchi ou les déchets rejetés par les marées. La plage est nue et encombrée.

L'odeur du varech traverse la tôle de la voiture et le lin de ma robe. Ça sent mes nuits d'été ; les cheveux de ma sœur et le coton carreauté de notre sleeping bag. J'inspire en ouvrant la portière, j'élargis.

*

La porte de la voiture s'ouvre sur une lumière éclatante. La bourrasque me fait plisser les yeux. *Allez, les filles, mettez vos maillots.* La mer s'étend jusqu'au ciel, les diamants s'affolent dans les vagues, puis tout se sépare en horizontales. L'illimité est fait de

lignes d'indigos, de pierres, de sable, de coquillages et d'algues sèches. La mer est loin, mais je sens qu'elle se rapproche. Je l'entends se jeter, puis repartir. Je comprends qu'elle respire ; qu'elle revient de loin. Je ne saisis rien de son rythme et de ce chuintement grave, qui semble venir d'un ventre immense, je ne saisis pas ce qui la contient, ce qui fait qu'elle ne déborde pas le monde, qu'elle n'emporte pas tout dans ses bleus. *Allez ! On va se tremper les pieds !* Elle domine tout, ordonne nos mouvements, organise notre temps. Je m'approche doucement, méfiante de la force d'attraction de l'eau. Ma sœur est déjà en train de patauger. Elle sautille en jetant des petits cris stridents. Moi j'hésite. La vaguelette arrive, puis repart. Nous nous pourchassons à tour de rôle, jusqu'à ce qu'elle me touche le pied. La morsure me fait sursauter et le cri sort de ma gorge comme d'un endroit encore infranchi. Je découvre que l'eau est faite de milliers de petites morts. La sensation est étrange, elle glisse et s'imprègne à fois, et là, une ligne se tisse entre mon pied et ma poitrine. À l'intérieur, quelque chose se noue en un fil d'acier. Un mauvais pressentiment ou simplement la peur de ce qui ne se laisse pas saisir.

*

Je sors de la voiture pieds nus, la marée haute porte des vents frais qui se démènent dans les herbes folles ; l'avoine, le mélilot, l'épilobe fouettent le sol et mon visage. Mes cheveux sont des anguilles, ils se mêlent dans le sel et la salicorne. Je trempe mes pieds, porte mon regard loin, ma vue s'embrouille et les larmes déferlent comme des perles emportées par le vent. Devant moi, les vagues s'abattent les unes sur les autres, elles se plient et se déplient en mugissant, elles roulent et tirent et devant, une ligne se forme. Un courant d'arrachement répand des trainées brunes. Je voudrais pouvoir lire dans cette déchirure. Le fil m'emporterait au-delà des eaux vert-de-gris et la mer me dirait tout de cette dérive et du chemin à emprunter. Oui, je voudrais que les eaux me parlent, qu'elles m'expliquent qu'il y a aussi des fuites qui vont vers ; qui portent le réel comme aucun autre voyage. Elles me diraient que c'est une question de contraste, de paysage,

de distance. *Il n'y aura jamais de trop grandes distances.* C'est qu'il faut pouvoir les attraper au vol, les signes ; ils poussent à même la vie ; ils sont des portes vers d'autres passages. Ils dansent à travers les mouvements-mondes, ils sont du vivant et viennent se prendre dans les filets de ma mémoire. C'est ce qu'elles disent, maintenant. C'est que j'aurais voulu qu'elles me disent, alors.

*

Je croyais que la solitude allait me déséquilibrer. Je croyais qu'elle serait ma chute dans un quotidien complètement dénaturé. Mais sans lui, je respire d'une autre façon ; je suis les chemins de désirs.

*

À la maison, il y a ma mère, ma sœur et moi. Mon père est parti. *Encore plus loin dans le Nord, pour un mois complet.* Il construit des barrages électriques. C'est quelque chose d'immense, bâti dans le courant des rivières pour produire de la lumière. Ma mère nous explique que c'est grâce à lui, si on peut y voir quelque chose, quand le soleil se couche. Allumer et éteindre à notre guise. Elle nous dit tout ça avant de nous embrasser pour la nuit. Elle allume la veilleuse près de mon lit, avant de fermer doucement la porte. La petite ampoule éclaire la chambre d'un bleu doux. Quand j'ai peur dans l'obscurité, je regarde sa lumière. Je sais que mon père est loin, pourtant il est là, dans cette petite lueur. Il est toujours là, pourtant son absence me bouleverse.

*

La mer est calme. Elle s'est déjà retirée d'au moins deux cents mètres et rien ne semble pouvoir nous arrêter, mon père et moi. Il me tient par la main, pointe le rocher au loin et me dit de regarder, *on va nager jusque-là. T'es prête mon fillon ?* Je hoche la tête et,

au même rythme, nous entrons dans l'eau glacée : les pieds d'abord, puis les genoux, et bientôt l'eau m'arrive à la taille. C'est la première fois que je m'avance aussi loin dans le fleuve et dès ces premiers instants, je comprends qu'il pourrait tout engloutir de nous, sans qu'aucune trace ne demeure. Mon père est un castor, sa peau épaisse est couverte de poils noirs et denses. Il me tire le bras, me soulève de terre pour m'aider à avancer, mais je ne sens déjà plus mes pieds. L'acier me déchire, le sel transperce ma peau, mes pores s'écarquillent. Mes mouvements deviennent lourds ; la douleur durcit mes muscles et le sang afflue de toutes parts, jusqu'à mon cœur paniqué. Je retiens mes larmes, malgré la voix crispée de mon père qui me dit d'avancer plus vite. Je ne vois pas le stress tirer ses traits, je continue à regarder le rocher au loin. Je ne vois pas son visage, mais j'entends la tension monter dans son corps, dans le timbre de sa voix. *On arrive, on y est quasiment !* Et mollement, la douleur se dissipe. Je ne touche plus terre : mes sensations s'endorment dans la brûlure, l'acier fond et le froid me délivre. Il ne reste que l'angoisse nue de mon père, qui me serre la main plus fort. Il sait que je vais me dissoudre, d'un instant à l'autre. Il sent ma disparition. Ma peau translucide est lisse, elle glisse, de plus en plus, prend des teintes bleu-mauve sous mes yeux et sur mes lèvres. Je deviens océanique, ne vivrai bientôt que d'ondes et de courants. Puis, je pose pieds sur les algues glissantes des pierres vivantes. Je touche fond, on atteint finalement le rocher. Mon père me hisse sur le dos de l'onix, puis m'y rejoint, tous les deux bien à l'abri des flots. Là, on reprend notre souffle sous le soleil. Je me hérissé entre l'eau qui perle et le vent glacé du large. Je comprends que la pierre est à l'origine. Elle est ce qui me sauve. Elle est ce qui me sauvera encore, bien après la disparition de mon père.

*

Le tapis de la voiture est couvert de petites pierres, de fleurs séchées, de coquillages, de verre poli par le sable et par le mouvement de l'eau. J'avance, des miettes de rivage sous les pieds. Les roches minuscules s'échappent et me chatouillent entre les orteils.

Je conduis avec les genoux, les paumes contre mes oreilles, j'entends la mer ; la noyade des kilomètres. Je me dissous dans la vibration.

*

Un point noir s'avance sur la plage de galets. Ses cheveux sont détachés et le vent s'engouffre dans ses boucles. La femme laisse son linge empilé près d'un rocher et continue à avancer. Elle marche sans s'arrêter, même quand ses pieds entrent dans l'eau noire, elle continue, se glisse dans la mer du Nord sans sourciller, va à la rencontre des vagues qui vont se frapper à sa poitrine. Elle rit. Je vois son corps au complet s'esclaffer, à chaque vague, elle se casse dans un éclat moqueur. Elle rit de toutes ses dents ; des dents rougies par le vin et le sang. Je vacille et la mer du Nord est un fleuve, et sur la grève, le feu est immense. Ses flammes emportent la vieille niche du chien, les journaux des deux dernières années, un sofa aubergine et des troncs énormes et blancs comme des os de dinosaures. Le feu est immense et ma tante danse dans l'eau sombre, elle jette ses cris au large et l'écho de sa propre voix la faire rire de plus belle – les deux mers, les deux femmes se foutent que l'eau transperce leurs peaux, que les vagues les bousculent, que leurs cheveux se prennent dans leurs bouches – grandes ouvertes, elles se rient de la mer et du reste ; soûles de leurs retrouvailles.

*

Les têtes des rochers sortent de l'eau ; des maisons inondées où les mouettes se posent, dans l'attente. La marée entame sa descente et les chemins se dévoilent, plus en avant vers le large. Je cherche des réponses dans l'épanouissement des lignes ; les plis du vent contre l'eau, l'ondulation chamarrée. Je cherche dans les algues qui s'assèchent et revivent en suivant le souffle du fleuve. Je cherche, tente de lire entre les fêlures ignées des pierres qui s'effritent, noires, grises ou blanches et les cendres froides qui dorment

sur la grève. Je cherche au loin, mais en fait je désire plonger. Au cœur des terres, il y a toujours la maison.

La filiation n'est pas que du sang et de la chair, elle est aussi les marques que le territoire laisse sur le corps. Elle est faite de creux et d'empreintes, elle s'inscrit dans les nerfs, oui, c'est qu'elle vient de l'expérience ; de ce qui se transmet par les gestes. C'est comprendre au point de le sentir dans chaque muscle, oui, la filiation vient de ce qui touche et résonne si fort dans les tissus qu'ils en viennent à se friper, comme un vêtement.

3.

C'est peut-être une robe ou un manteau, c'est quelque chose qui recouvre, que j'enfile une manche à la fois ; les mêmes gestes, les mêmes bras, un à la fois, puis le poids déposé doucement sur toutes les épaules, de toutes ces femmes, de toutes les époques. C'est la sensation de l'eau douce sur ma peau hérissée, quand je me baigne dans la rivière pour m'y laver. C'est sa caresse, son bruissement, puis mes mains passagères sous mes aisselles, qui frottent entre mes cuisses, qui lavent et effleurent. Oui, ce sont tous ces gestes, arrachés à la salle de bain, repris et superposés sur cet autre paysage : des verts immémoriaux qui me font vibrer, de la tête à la plante.

*

Les femmes de ma vie viennent de la vallée. Elles sont faites de collines et de rivières. Elles ont le regard clair de celles qui ont vu les champs s'étendre à perte de vue, tout le temps de leur enfance. Elles sentent le trèfle et leurs bras portent encore les meules de foin. Elles marchent nu-pieds dans le courant de la Mitis, comme sur le prélat de la cuisine. La corne a poussé sur leurs talons bien avant le poil sur leurs sexes, et leurs jambes se sont afférées à quitter l'enfance, en remontant la route du Portage, vers la 132. Quitter la Rédemption, Sainte-Jeanne d'Arc, quitter la vallée. Rejoindre la mer et la ville, à pied ou sur le pouce, s'il le faut, mais partir à tout prix.

*

Ma grand-mère déteste tout de la mer. Elle la trouve impétueuse et imprévisible. Elle hait l'humidité qui lui rentre dans les os et le son des vagues l'irrite autant que le bruit du trafic de la ville. Elle trouve cet horizon complètement dépourvu de formes et de sens. Il n'y a là que l'inconnu ; aucune connaissance sur laquelle s'appuyer, rien qu'elle ne comprenne, vraiment. Si la mer ne la touche pas, c'est que ma grand-mère est faite

d'autres paysages. Pour elle, la beauté parle de sa terre et c'est là le seul langage qu'elle connaisse. Elle reconnaît les vents orageux dans les feuilles des peupliers qui longent la colline derrière la grange. Dans les fleurs des pommiers, elle lit qu'il est temps de planter les betteraves, les carottes et les patates. Elle sait qu'il faut arroser abondamment les soirs de pleine lune, parce que ses plants de tomates sont toujours assoiffés. Ma grand-mère comprend cette poésie-là, celle qu'elle peut toucher, celle qui est tangible et avec laquelle elle arrive à dialoguer, avec patience, lenteur et constance.

*

Je suis les lignes qui traversent à force de passages. Ces lignes qui résistent aux routes tracées d'avance ; si promptes à nier nos envies de littoral ; nos désirs de boisés et de points vus secrets qui surplombent nos quotidiens. Je lis dans ces sentiers la curiosité du monde, son besoin de *piquer à travers*, de transgresser, ou plutôt d'explorer ce qui reste autrement inaccessible par la *Main*. Je parle la langue de la terre, je parle celle de la ville et celle de la mer. Je lis dans ses affluences, je m'enfonce dans ses trouées, me jette dans ses courants, je suis le flot, d'une station de métro à l'autre, rejetée sur les quais et les trottoirs. Elles me traversent toutes et je les porte. Je suis chez-moi – avec elles, partout.

*

Fin juillet. Le soleil plombe sur la côte de roche, la chaleur s'accumule dans le creux des vallons et l'herbe y est sucrée et molle. Je passe la matinée dans le jardin de mes grands-parents à cueillir et manger tous les fruits, qu'ils soient mûrs ou non. Je farfouille et trouve quelques fraises d'été qui sont sur leur fin, les groseilles restent encore à rougir, mais je m'en fous, je les avale tout rond, verdelettes ou bourgognes, je vide les arbustes de leurs framboises, de leurs camerises, je grimpe dans l'amélanchier, cueille des poignées de baies, m'en remplis les joues, mastique et casse, les branches

de rhubarbe, épiluche la peau, et la tomate orange ou encore verte, encore plus surette que les cerises rouges. Je veux goûter le sucre en toutes choses, je veux que la couleur des fruits tache mes paumes, qu'entre l'ongle et la peau demeure la trace de la faim. Je rêve de pouvoir tout contenir, mais en arrivant à la maison, mon ventre est distendu, la douleur me replie. On me réprimande. Il y aura rupture, je sens l'acide me trouer l'estomac et remonter mon œsophage.

Parfois le corps est trop petit pour tout ce qu'il y a d'humanité.

*

Avant la perte de son mari, ma grand-mère n'avait jamais vécu de chagrin d'amour. Quand il est parti, elle a tellement pleuré que son visage s'est transformé. Ses vaisseaux ont gonflé, réduisant ses rides et rougissant ses joues. La fatigue l'avait fait dormir des jours entiers. Elle s'était levée un matin quelque peu revigorée, sans jamais tout à fait se réveiller de cette peine. Elle avait des airs d'adolescente, complètement accablée par la perte de son premier et dernier amour.

Le visage sans âge de ma grand-mère me vient à l'esprit, quand je tourne le coin du Rang 5. Il se superpose à ses anciens traits, comme un film mince, un chagrin subtil qu'elle s'applique à effacer sous la crème et les huiles essentielles. En haut de la côte de roche, le soleil point à peine, mais elle est déjà sur le balcon. Elle termine d'essuyer la rosée sur le bois verni. Je me stationne près du garage et elle reconnaît aussitôt le rouge ancien de sa Scirocco. Je sors, claque la porte et relâche tout : mes sacs tombent et s'ouvrent sur la gravelle. Les larmes coulent, oui, le bonheur de la retrouver est si vif. Elle comprend déjà sans savoir, elle reconnaît cette sorte de peine ; celle qui défait les traits. *Tu as vieilli*, qu'elle me dit à l'oreille. *Ma fille, on dirait que tu ne finiras jamais de grandir*. Elle me serre jusqu'à la fin des secousses, jusqu'à ce que mon corps se vide de la distance.

*

Je dévore la musique comme j'ai déjà dévoré les fruits. J'écoute *Songs from a room* d'un bout à l'autre. J'entends déchiffrer chaque ligne, chaque boucle. Cohen continue à chanter d'une voix d'outre-tombe, une voix hors de ce monde. Elle porte trop d'humanité pour son seul corps ; un paysage trop vaste pour en saisir l'entièreté.

*

Ma grand-mère a mis au monde des filles-rivières, alors que le travail de la terre appelait l'autre sexe pour prêter main forte dans les champs. Le sexe qui laboure et sème, qui charrie et conduit. Le sexe qui leur a fait croire qu'en naissant femmes, elles arrivaient au monde avec quelque chose en moins ; inadéquates pour la tâche, impropres à cette vallée à laquelle elles n'appartiendraient jamais complètement. Insuffisantes, parce que leur mère essayait toujours, même au péril de sa vie, elle essayait encore de mettre au monde des garçons. Mais elle les perdait tous. Elle ne les portait pas comme elle portait ses filles. Elle les perdait tard, en plein milieu des récoltes ou entre deux traites. La dernière fois, elle s'était sentie faiblir en cueillant des fèves vertes pour le dîner. Son utérus s'était écroulé ; son sang avait imbibé ses pantalons rapidement, il avait coulé le long de ses jambes, jusque dans ses bottes en caoutchouc. Elle était en train de perdre son enfant. *C'est la dernière fois*, se disait-elle, *la dernière*. Elle avait laissé son couteau et son panier là. À chacun de ses pas, le sang se pressait au fond de ses bottes dans un bruit ridicule. *Flap ! Flap !* Elle laissait derrière elle une trainée rouge, une ligne chancelante, qui allait du jardin jusqu'au seuil de la maison.

*

C'est quelque chose qui vient du pèlerinage. Ça se trouve dans la pratique du lieu, comme le besoin d'arpenter ceux de l'enfance. Le besoin de refaire les gestes, de les

imaginer monter et descendre les escaliers, claquer la porte de la chambre, ouvrir la fenêtre après un hiver interminable. C'est pratiquer tout ça. Sentir le vent frémir dans les rideaux jaunes, entendre le *clac !* traverser les champs, jusque dans l'étable, les pas minuscules des plus jeunes débouler les étages. Les images me dévalent. Je sais que toutes ces choses minuscules ont eu lieu. Je marche sur les ruines de l'ancienne maison. La maison que mon grand-père avait construite pour abriter sa femme et ses cinq filles. Cette maison, partie en cendres l'année de ma naissance. Ici, j'éprouve ce qui reste. Ma mère parle fort et mes tantes vagabondent chacune de leur côté. Pourtant leurs voix se superposent d'une pièce à l'autre pour me raconter. *La cuisine était ici, le poêle à bois là-bas. Quand ils prenaient un petit gin sur la véranda, on volait les menthols dans la sacoche à maman pour aller fumer dans l'étable. Elle était là-bas, à côté du gros chêne.* Les fondations ont résisté au temps, le béton pousse de la terre, il surgit de l'herbe, comme les vestiges d'une vie effondrée. Les fleurs sauvages recouvrent l'épave. La vesce jargeau s'étend en rhizome. *Goûte comment c'est sucré. Enfants, on appelait ça des oiseaux.* La linaires vulgaires attire les abeilles, les bourdons se frottent aux églantiers, pendant que la reine-des-prés valse avec la verge d'or. Des bancs d'immortelles se tassent ici et là, contre le chardon des champs qui s'étend de partout, jusqu'au bord de la route. Ma tante dit qu'il ne reste plus rien. *Tout a brûlé.* Plus aucune photo, aucun vêtement, pas un jouet. *Toutes les lettres secrètes qu'on gardait cachées dans la boîte à biscuit y sont passées.* Elle aurait aimé revoir les écritures pattes de mouches de ses sœurs, relire leurs confidences d'enfants, qui lui semblaient à l'époque sans importance. Elles auraient aimé recueillir les cendres, reconstituer les pages et lire leurs propres mots, écrits contre le silence qui les débordait toutes. Mais il ne reste rien. Tout est passé au feu.

*

Je connais toutes les histoires de racines. Elles viennent du jardin et me ramènent dans cette maison ourlée de cendres. Quand j'y pense, Joe Dassin chante *Et si tu n'existais*

pas, mes grands-parents dansent dans la cuisine, près des pains qui lèvent et de la confiture qui mijote. Mes tantes jouent aux cartes, en criant contre les tricheries de ma mère. Les hommes regardent la télévision, un verre de gros gin à la main. Ils regardent sans écouter réellement. Dans ces histoires, je suis pâle, presque estompée. Mon visage translucide s'amalgame à celui d'une autre fillette habillée de fleurs et d'ambre. On me dit de répéter. On me dit que *je ne parle pas assez fort*, pourtant, je crie. Elles m'appellent, mais mon cri volatile ne traverse pas.

*

Mon grand-père parle, il n'arrête jamais. Il m'explique la culture, il dit « posséder », « essoucher », il dit « appartenir ». Il me parle la langue des hommes, me dit qu'au début il n'y avait rien. *Pas de maison, pas de garage, pas de grange : rien du tout.* J'absorbe ses mots sans comprendre où les déposer. Il dit que le paysage en entier a plongé en lui, la première fois qu'il a foulé ses terres. La vue s'est répandue en lui : sa terre le tenait en hauteurs. Il voyait le village et plus loin, la vallée avec ses touffes de forêts et la rivière qui serpente la route principale. Il s'est tout de suite imprégné des jaunes doux et du vert pomme, des collines superposées les unes sur les autres, ponctuées de points blancs, rouges ou bleus : les maisons des Rioux, des Pelletier et des Lévesque. Les champs de blé et de moutarde dansaient dans le vent et il a su lire son avenir dans ce qui se tenait devant lui. Il a senti quelque chose s'ancrer. Il raconte que des racines lui ont poussé dans le ventre. Elles ont grandi, ont descendu dans ses mollets, jusqu'à transpercer la plante de ses pieds. Des ondes électriques sont allées rejoindre le sol et drageonner profond dans la terre. Mon grand-père dit qu'il n'a pas connu de sentiment plus fort, à part peut-être la naissance de ses filles. *Ça vient du centre, c'est quelque chose qui nous prolonge.*

*

Il y a des filles imprégnées de collines, d'autres de marées. Il y a celles de poussière et de sueur, celle de forêt, de routes et de glaces. Toutes se prolongent dans les lieux qu'elles pratiquent. Liées par le corps, parce qu'elles dévalent, elles nagent, elles balaient et travaillent, elles grimpent, elles conduisent ou bien elles glissent. Leurs corps se tressent aux reliefs ; le territoire les traverse, pourtant ce n'est pas ce qui les lie. Dans ma famille, l'appartenance à la terre ne se transmet pas de père en filles. C'est la maternité qui finit par les enraciner. Elles demeurent où elles sont, dévouées à la famille, prolongées par leurs maisons.

*

Ma grand-mère fait la sieste dans sa chaise berçante. Elle dort presque tout le temps maintenant, sauf la nuit. Ses nuits sont morcelées. Elle a tant de morts. Trop de gens viennent la visiter, lui chuchoter des prophéties et des secrets, des mots de l'au-delà ; des mots qu'elle écrit, les yeux encore clos, sur un bloc-notes qu'elle garde sur sa table de chevet. Dans son sommeil, je peux tout lui dire. Elle écrira mon aveu, sans même reconnaître ma voix, elle ne saura jamais de qui ces mots s'échappent. Ma grand-mère dort, je lui chuchote que j'ai décidé, finalement, *je n'aurai pas d'enfant ; la maison brûle et les murs tombent. Comment pourrais-je ?*

Ma maison n'aura pas de fenêtre ni de porte. Elle sera traversée de vents ; traversée de gens : d'enfants qui ne seront pas les miens, mais ceux de tout le monde, de femmes venues de loin et d'hommes aux cœurs chavirés. Ma maison laissera tout passer ; il n'y aura plus rien à franchir. Il n'y aura, de toute façon, jamais eu de frontière entre les deux : entre la chair et l'eau, entre la vie et la mort, entre aujourd'hui et demain.

*

Tendue en lisière, je compte les perles, monte un autel pour y vénérer les pêches mûres et les pommes grenade. Leur jus dégouline sur mes avant-bras, entre mes cuisses, les

heures se répandent, les mois meurent et revivent et je reste accroupie sur le sol sélénite. Sous ma robe de nuit, il y a la chaleur de l'embrun, le sang. Je m'agenouille aux pieds de l'immortelle et du silène : les bras levés, le corps renversé, donnée aux ensembles, je suis l'offrande à la Chevelure de Bérénice, Andromède et Cassiopée. Tressée de leurs voix ventriloques, elles renaissent de ma gorge, toutes, plus sauvages encore.

*

La Mitis est haute. Je reste sur le bord, dans ses plis transparents. Je marche à quatre pattes dans l'eau bouillonnante, m'accroche aux branches et aux pierres, je laisse le courant se briser contre ma poitrine et emporter le reste de mon corps. Ma tante me prend les mains – *vient, on va t'apprendre à nager* – me fait glisser sur l'eau, comme une feuille flottant à la surface. Elle laisse la rivière me tendre, me soutient par le ventre et me dit qu'il faut *battre des pieds et des bras, allez ! Le plus fort que tu peux !* Je me débats pour garder la tête hors de l'eau, comme si l'appui de sa main n'existait pas, pas plus que la protection de son corps près du mien. Et à cet instant, je comprends qu'elle ne me tient déjà plus, qu'elle ne m'a jamais tenue. Je comprends que toute cette danse était une ruse. Ma tante m'offre au cours, me regarde partir à la dérive, comme un bateau fait en papier. Ma tête coule calmement dans l'ambre, je ramollis, j'absorbe tout. Je respire l'eau douce, j'avale le limon. Je descends dans d'autres profondeurs. Mes poumons se remplissent et j'expire un chant informe qui me ramène à mon existence, à cette mortalité que j'ai l'impression d'avoir enlevée à quelqu'un d'autre.

*

C'est un Ford F100 bleu ciel et il s'en vient trop vite. Le conducteur ne regarde pas la route, il admire la rivière, qui court à sa droite. Il évalue son débit, se disant que la pêche sera sans doute bonne aujourd'hui. Et dans un nuage de poussière, il s'avance encore plus loin et plus vite dans les terres.

Elle est encore petite, sept ou huit ans à peine. Elle est aussi brune que sa mère. Elle porte la robe fleurie que l'aînée a donnée à la deuxième, puis que la deuxième a donnée à la troisième, avant qu'elle ne tombe enfin en sa possession. La fillette n'est pas la dernière en liste, alors elle fait bien attention à cette robe, qu'elle passera bientôt à la cadette. Elle traverse la route du Portage pendant que ses sœurs préparent le dîner. Elle traverse pendant que ses parents travaillent aux champs. Elle traverse pendant que le camion file. Au moment où l'homme admire la rivière, elle traverse encore. Et là, dans cet instant sans retour, un bruit inhumain déchire l'espace. Le poids des membres disloqués tord la fillette comme du chiffon, le choc la propulse haut dans les airs, loin en avant, dépassé la maison et le poulailler, au milieu du chemin, au milieu du coton déchiré et des fleurs défaits. Le camion s'arrête dans un crissement de pneus. L'homme est paniqué, mais cet homme n'existe plus pour les quatre autres sœurs. Il n'a jamais existé pour la fillette qui est étendue au milieu du chemin et qui respire encore. Elle dort, ne connaîtra jamais rien ni de la peur ni de la douleur.

Je ne sais pas combien de temps s'écoule avant qu'on entende le vacarme des os qui se fracassent contre la tôle. Combien de temps avant qu'on accoure, avant qu'on prenne le corps de l'enfant pour le mettre sur la banquette arrière de la voiture. Combien de temps entre la route du Portage et l'hôpital, entre l'enfance et la mort ? Je ne sais rien de ce temps-là. Peut-être même que la fillette traverse encore et encore cette route. Les événements sont désarticulés. Je n'ai rien retenu, sauf cet homme qui n'existe plus, dans aucune histoire, aucun souvenir, d'aucune d'entre nous.

*

À la fin, mon grand-père avait oublié toutes les femmes qui avaient peuplé sa vie, mais quelques-uns des poèmes de Miron étaient restés collés dans sa mémoire en éclats. Il récitait les vers pêle-mêle, ceux qui parlent de *la dernière neige*, des *yeux qui passent*, des *ciels d'hypnose*, et de ceux qui reviennent *le soir comme une bête atteinte*.

*

Le feu crépite. C'est un feu hypnotique autour duquel nous sommes tous assis. Ma sœur fait griller sa énième guimauve. Elle fait cramer la surface, mange la cendre d'abord, puis laisse fondre le sucre sur sa langue. Ma mère et mes tantes parlent de leur prochain voyage. Leurs visages dansent d'ombres et d'orangés, pendant que mon père attise les flammes. L'une d'entre elles trouve qu'il est tard. Il est minuit passé, la nuit est haute. Ma tante réprime un bâillement, oui, elle trouve qu'il se fait tard. Nous ne sommes plus aussi jeunes : *on se fait vieilles pour veiller comme ça*. Elle nous regarde ma sœur et moi, d'un air entendu. *Vous le savez, les filles, les phalènes finissent par se brûler*. L'avertissement tombe une fois de plus. Il est minuit passé : on devrait déjà savoir. On devrait se dépêcher : on commence à se faire vieilles. *En voulez-vous des enfants, ou pas ?* Sa question me dit qu'on aurait déjà dû. Un bref sourire crispe mon visage. En fixant le feu, je me dis que ça y est, ma nuit est frappée d'un double interdit : toujours trop femme pour m'y promener et trop vieille pour l'habiter. Ma sœur, elle, ne rit pas. La question la brûle à vif. Cette question c'est comme un grattement incessant, un va-et-vient sur sa peau à peine effleurée par la mi-trentaine. Elle porte le sceau de ces femmes vidées d'avoir tant désiré l'enfant. Son corps en entier est tendu sur le vide, son visage se ferme, alors qu'elle pose une main sur son ventre blanc. Elle se fait violence pour ne pas exploser, elle fume. Je détourne la conversation vers ma mère, lui demande si elle a vécu ça, elle, l'horloge biologique. Elle me dit que non, qu'elle n'y a jamais cru. Elle avait voulu une famille et puis c'est tout. La génération avant elle s'est battue pour qu'elle puisse avoir le choix. *Avant ça, c'était mère ou rien*. Elle me dit que c'est important d'avoir le choix, que la maternité est un travail honorable et qu'encore aujourd'hui on ne le reconnaît pas assez. Mon père a arrêté de jouer dans les braises. Il m'observe, comme si à force de fixer, l'énigme allait se résoudre d'elle-même. *Ça devrait être simple, faut pas décortiquer la question en mille et un morceaux. C'est oui ou c'est non, that's it, that's all*.

C'est à mon tour de fumer, la bouffée me monte aux joues. J'ai envie de lui dire que la question ne le traverse pas, lui – pas son corps à lui. J'ai envie de lui dire qu'il devrait comprendre, puisque la maternité était déjà politique à son époque. La liberté de choisir n'a jamais été une question individuelle, ça a toujours été une question de corps et nos corps de femmes sont éminemment politiques. J'ai envie de rappeler à mon père qu'on a le pouvoir de donner la vie... Et malgré le fait que tout nous pousse à le faire, on a encore le droit de refuser. J'ai envie de lui faire remarquer que ce choix, c'est le seul pouvoir qui me reste contre le statu quo : refuser d'enfanter, reprendre le narratif, tout donner à la peur, parce qu'elle habite aussi le ventre. Elle l'embrase. En ce moment même, les grands feux mettent à terre des villes, des forêts, des régions complètes du monde. À certains endroits, l'air est tellement pollué que tout est arrêté : les rues et les autoroutes sont fermées, la récréation est annulée, les enfants renvoyés chez eux le temps que l'atmosphère perde un peu de sa densité. Les baleines ne cessent de s'échouer et de mourir sur les plages ; elles se remplissent de gaz. Elles explosent. Mon père ne sait pas, personne ne sait réellement, mais la prochaine génération sera peut-être celle qui verra le bleu perdre ses nuances, jusqu'à disparaître complètement du ciel et des océans. Ces enfants-là écriront des poèmes gris sur l'infinitude des déserts qui poussent en Russie. Puis ils regarderont des documentaires sur ces déserts, à leur tour, transformés en décharges toxiques par la *fast fashion*. Mon corps dialogue avec un monde en flammes. J'essaie de trouver par où y faire passer la vie. J'essaie de comprendre comment me prolonger sans reproduire les mêmes figures. Comment faire éclater le modèle, tout en créant du sens ? Mais ces questions, je les garde pour moi. Je ne lui dis rien de tout ça, à mon père. Pour le moment, je reste silencieuse. Je le laisse piquer le feu, pendant que l'air s'épaissit.

*

Mon grand-père parle encore, nous marchons. Il tient ma main dans la sienne. Je sens le vent filer où son majeur aurait dû me tenir. Il me raconte cette histoire-là, celle de

son doigt, son enfance au lac : un moulin, une effusion de sang, son majeur tombé blanchement sur le sol. Le récit dérive, il parle d'autre chose et je quitte le lac et le sang, je reviens à sa voix. Il dit que le ruisseau à ma gauche délimite la terre. *Ce côté-ci nous appartient, mais si tu traverses cette ligne-là, tu vas être du côté des Pelletier. C'est pas à nous, ça, c'est chez eux. On va pas jouer là, mon fillon.*

Le creux délimite la terre, pourtant, je peux sauter par-dessus. Je l'ai fait tant de fois, avec ma sœur. On traverse et puis *hop !* On revient, d'une rive à l'autre, je pourchasse les grenouilles pendant qu'elle cueille les marguerites. Elle m'explique qu'il y a une table, là-bas, près du pommier et qu'elle y déposera son bouquet au milieu, pour faire plus joli. *Là, ce sera très beau avec la nouvelle nappe.* Elle dit qu'on habite ensemble, maintenant, dans un appartement lumineux. Elle me dit que je sais tout cuisiner, que je pourrais préparer une soupe à la grenouille pour souper, *avec des fraises et des pissenlits ce sera délicieux.* J'acquiesce, le plus sérieusement du monde, car au moment où elle le dit, je sais que je peux tout faire. Je sais que le monde nous appartient.

*

Je marche toujours, sans lui cette fois. Sans lui, parce qu'il nous a quittés l'automne dernier. Je suis les contours comme nous l'avions fait quand j'étais encore cette enfant de la vallée. Une neige fraîche s'est déposée la nuit dernière, légère entre les branches des bouleaux et les objets du petit bois. Il fait blanc de partout, sauf sous les cormiers qui se laissent tomber en trainées rouges. *Je t'écris* me noue la gorge, depuis les funérailles. Je suis le tracé de mon grand-père. J'imagine toutes les fois où il s'est acharné à planter les pieux, à tirer des lignes, dérouler le grillage et les barbelés. Toutes les fois, dans la répétition des gestes, quand il avait fallu délimiter le paysage, le circonscrire à quelque chose de moins grand, quelque chose de maîtrisable. Chez lui, l'appartenance c'était la possession. Il ne s'apercevait de rien, mais pendant qu'il travaillait à domestiquer sa terre, d'autres inscriptions venaient marquer son corps en filigrane. Le dénivelé des collines avait rendu ses genoux nouveaux ; le temps des

semences, celui du gel et du vent avaient métamorphosé ses mains ; tiré sa peau si finement, creusé ses paumes à force de roches, de pelles, de patates. Le moulin à farine lui avait déjà coûté son majeur et vers la fin, la batterie du tracteur lui avait explosé au visage. Son œil gauche ne s'en était jamais vraiment remis. Une fine pellicule grise avait recouvert son iris. Il larmoyait constamment, sans se rendre compte qu'appartenir c'est aussi abdiquer quelque chose ; se laisser mouler, petit à petit, s'abîmer sur cette terre qu'il disait sienne, mais qui le grugeait toujours un peu plus chaque jour.

*

Le petit bois en haut de la côte de roche est plein. Il y a des souches et des troncs pullulants, des champignons bruns en trompette que mon grand-père appelle *chanterelles*. Il me dit qu'il y a aussi des *pieds-de-mouton* et des *vesses-de-loup*, quelque part plus loin. Quelques épinettes pointent ici et là, il y a bien une sapinière, mais on y trouve aussi beaucoup de bouleaux, des érables, des peupliers, des trembles et une rangée de pommiers plantés en lisière. Le maïanthème, la clintonie et le quatre-temps tapissent le sol. Il me dit qu'il y a tout ça et qu'un jour je saurai les reconnaître, moi aussi.

On s'arrête à l'orée, dans le petit garage du Bon Dieu. Mon grand-père raconte qu'à son arrivée, il y avait déjà une panoplie d'outils accrochée aux branches des arbres : une faux, deux trois haches, une serpette, un râteau à foin. Quelqu'un les avait laissés là, pensant revenir un jour pour les reprendre. Ce quelqu'un avait peut-être oublié le chemin. Il avait peut-être oublié de noter l'endroit sur une carte. Il était peut-être revenu dans la région sans reconnaître ni les arbres, ni les maisons, ni le dénivelé des collines, ou les courbes de la rivière. Il a peut-être abandonné ses outils, sa recherche et la région. Il s'est sûrement dit qu'il repartirait à zéro ailleurs. Dans le petit garage du Bon Dieu, mon grand-père a commencé à accumuler toutes sortes de choses, lui aussi : des rouleaux de cordes, de la chaine, du tapis, quelques échelles en bois ou en aluminium, une montagne de vieilles chaises empilées, de grosses pelles pour la neige, des outils

patentés, la carcasse d'un monstre mécanique : une gueule béante et aux dents rouillées. Il a enveloppé les troncs des bouleaux pour les protéger de ses manies de garde-tout. Il y accroche des balais à neige, et pour ma sœur et moi, deux *crazy carpets* rouges roulées ensemble, coincées entre deux branches. Les gens du village ont commencé à lui apporter des objets pour les faire entreposer : une brouette, des scies anciennes, des deux par quatre, un par six, une vieille toilette en porcelaine jaunie. Le petit bois s'est vite encombré des choses humaines, mais je crois que mon grand-père l'aime comme ça : habité comme une pièce ouverte à tout le monde.

*

Ma mère a toujours su qu'elle ne reprendrait pas la terre. Ça n'a jamais fait partie des discussions. Elle a rencontré mon père, l'a suivi de contrat en contrat, à travers tout le territoire. Elle a déménagé des dizaines de fois, sauté d'un emploi à l'autre, jusqu'à ce qu'elle se mette à étudier la flore, partout où elle allait, elle s'enfonçait dans les verts et griffonnait dans ses cahiers de notes. Aujourd'hui, elle connaît les noms latins et communs de toutes les fleurs, de tous les arbres qu'elle a croisés. Elle sème et elle cueille. Elle connaît leurs propriétés. Elle fait des herbiers et des teintures mères. Elle fabrique de la crème, des pommades, des baumes, des onguents. Elle fait du sirop pour la toux, des pastilles et du savon. Elle sait guérir, parce qu'elle sait reconnaître ; elle sait nommer. Elle connaît l'alchimie des herbes.

Depuis quelques années, elle collectionne *La Flore laurentienne*. Elle cherche des copies usagées, annotées par d'anciens botanistes. Elle admire le travail colossal ; l'œuvre d'une vie, d'un homme qu'elle tient pour frère et qu'elle s'obstine à défroquer en l'appelant par son nom de naissance : Kirouac. Avant d'enfiler la soutane, Frère Marie-Victorin s'appelait Kirouac. Ma mère a compris que le sens se transmet par le langage. Elle sait que les mots du paysage la rattachent au monde et qu'avec la connaissance des plantes, elle a repris bien plus que la terre de son père, elle a repris la langue des hommes : celle d'un territoire vaste.

Je suis repartie à l'aube. J'ai choisi de pousser plus loin, j'ai décidé de traverser de l'autre côté de l'océan, de m'en aller loin de ceux qui m'ont connue, loin de l'image qu'ils se sont faite de moi, de cette version faussée qui m'encombre et m'empêche de vivre plus large. J'ai besoin de m'imprégner d'autres paysages que ceux qui m'ont faite. Peut-être qu'à cette distance, je saurai comment me délester du temps d'avant ; comment reconstituer les parties éparses ; trouver les mots qui me composent.

4.

Je ne laisse aucune trace derrière. Pas un souvenir : ni billet de train ni carte touristique. Je n'achète aucun chandail à l'effigie de la ville, pas de bibelot de licorne, pas de chardon transformé en aimant pour le réfrigérateur. Je ne glisse rien entre les pages des livres usagés que j'achète chez Tills : aucune fleur d'ajonc, aucun ticket de musée, pas un seul emballage de ces gâteaux, les *Tunnock's*, que j'aime tremper dans mon café. Cette année-là restera blanche, comme une photographie surexposée à la lumière. Je la garde secrète. Elle est cette amante qu'il me faut protéger du reste. Ce qui persiste d'elle ressemble à un assemblage de ressentis, quelque chose à la fois de flou et de prégnant. Des plans rapprochés, qui me ramènent à mon corps, à sa mémoire. Parce que je porte les vents humides de ce pays, je porte sa lumière, parfois maussade, parfois tellement dramatique. Oui, c'est à cause de cette lumière, qui pousse aux limites – de l'épiphanie et de la torpeur – de cette lumière, qui perce. C'est elle qui m'apprend comment habiter les confins. C'est elle que j'imagine écrire, quand je ne pourrai plus rien retenir ; quand j'en serai à mes premiers débordements, enfin dissoute dans l'instant.

*

Je chasse les signes. J'espère quelque symbole, qui se dégagerait du paysage. Un message, qui ne s'adresserait qu'à moi ; un secret que cette ville étrangère aurait laissé filer entre ses mailles. Je lis *j'existe* sur le réverbère ; elle me parle. Je marche sans savoir ce que je cherche, sans pouvoir distinguer ma pensée de ma parole. *Snowdrop is my favorite flower*. Ma voix bruisse contre les pavés ; l'écho résonne sur la pierre mouillée. Oui, je dialogue avec elle, maintenant, j'écris des notes qui sonnent comme de verts poèmes. *They began to blossom in the sky, like stars fallen from the trees, billowing in the space, flowing through the blues. And the water began to shimmer and*

there, I saw a breach and the shallowness became infinite and I couldn't tell anymore, I couldn't decide if I was watching from below or from above. Je me déplie dans les marges de mes livres. C'est un endroit doux où se risquer dans la poésie.

*

J'écris près du feu, mais rien ne s'inscrit. Je ne forme pas encore les lettres, encore moins les lignes. Je tiens le crayon d'une main fébrile. Pour le moment, j'observe. Si j'écrivais, je crois que je ne pourrais plus revenir, non, ça ne serait plus possible. Les mots existent bien avant de s'inscrire sur la page, bien avant le silence. Ils demeurent dans un lieu flou, quelque part un peu au-dessus du monde, encore hors de l'expérience, au dehors des corps. Mais si j'écrivais, les mots devraient nécessairement traverser. Ils passeraient et je serais tenue de les lire – de voix vive – je serais tenue de les incarner. J'entendrais cette voix se prononcer, cette voix, si familière, oui, je l'entendrais prendre corps sur le papier. À partir de là, ça ne serait plus possible de la taire, cette voix. C'est la vérité, si je déposais mes mots, ici, l'écriture me bouleverserait – je deviendrais illimitée. J'extirperais des histoires du réel, j'inventerais des vies, et ces mondes imaginés s'entrelaceraient au mien. Je me laisserais ballotter par le flot des mots, entre la vie vécue et la vie écrite, il n'y aurait plus de distance. Il n'y aurait que la vie poétique ; le début de tout.



ESSAI D'UNE ÉCRITURE EN DÉRIVE

*Écrire c'est marcher jusqu'à ce que
le départ soit oublié¹.*

Ancyl, dans *Les cahiers d'Ancyl*
de Louky Bersianik

¹ Louky Bersianik, « Pourquoi j'écris », *Québec français*, no. 47, octobre 1982, p. 30, en ligne, <https://id.erudit.org/iderudit/56944ac>, consulté le 13 avril 2021.

Comment écrire la dérive, ou plutôt, comment y renoncer

Bien que les fragments ci-dessous s'élaborent en une pensée vivante, cette étude de la dérive restera toujours un essai-chantier, qui « [...] s'efforce de produire le corps d'un texte posé (posté) face à ce qui n'est pas encore dit² », face à ce qui se révèle, pas à pas, au fil de la création. Et puisque cette approche essayistique de la dérive ne peut être que mouvante, suivre son flot à travers les procédés de l'écrit peut s'avérer être une tâche insensée et sans fin. Si féconde soit-elle, la dérive refuse inlassablement de « faire œuvre »³ et d'arriver à terme. La dérive répond de l'instant, de l'éphémère. Elle fuit tout ce qui fut ou sera, elle ne sera jamais ailleurs qu'ici et maintenant. Et l'écrit la dépossède invariablement de ces particularités. Le récit ne cesse de se réactualiser dans le temps de la vie, mais il se voit figé dans celui de l'écrit. Et l'écrit restera toujours et avant tout un dispositif, une construction conçue à partir du réel ; c'est-à-dire, à la frontière, mais jamais assez près pour « que le moment poétique et le moment cognitif du langage deviennent indiscernables⁴ ». On voudrait voir l'écriture se dissoudre dans la passion de l'instant, dans l'expérience même que l'on se fait du monde, pourtant l'écriture en dérive demeure désespérément décalée du temps de la vie.

Alors avant tout, il faut accepter que cet essai pose un cadre, une esthétique, un lieu et un temps, un point déposé quelque part sur une ligne : la saisie d'un monde qui n'est déjà plus. Et devant cette incapacité à traduire la pensée vivante de la création en cours, peut-être faut-il simplement écrire plus fort. Espérer créer un passage pour dépasser l'exigeant paradoxe qui rend cette posture créative si impraticable.

² Daniel Klébaner, *Poétique de la dérive*, Paris, Gallimard, 1978, p. 8.

³ Vincent Kaufmann, *Guy Debord, La révolution au service de la poésie*, Paris, Éditions Fayard, 2001, p. 155.

⁴ Emanuele Dattilo, « L'être irréparable », *Critique*, no. 836-837, Janvier-Février 2017, p. 79.

Soubresauts

Lorsque le désir résiste aux premières atteintes du bon sens, on lui cherche des raisons. Et on en trouve qui ne valent rien. La vérité, c'est qu'on ne sait comment nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon.⁵

J'ai saisi la dérive dans sa poésie, avant de la concevoir ici, sur papier, dans cette nuée de fragments, qui reflètent autant les lieux de ma création que le mouvement qui la porte. Il s'agit de poésie, au sens de paysage mental, de ce qu'elle évoque, de son voyage et des échos que j'arrive encore à entendre les soirs où la mer respire fort. Je pense à ce qu'elle inspire comme mouvance, ce qu'elle entraîne comme forces : le risque, mais aussi l'abandon. S'abandonner comme on le ferait pour un amour passionnel. Celui qui gonfle la poitrine, qui donne du souffle devant la beauté de se risquer à vivre grand. Je parle de poésie, de celle qui résonne au plus profond de mon être, une harmonie qui se joue en sourdine dans les replis de mes pensées-accordéons. Dans ses commencements, la dérive n'est pas nommable. Elle relève d'un ressenti. C'est un frôlement sous la peau : un soubresaut. Comme le bruit du vent dans la faille, ce n'est qu'un chuintement. Puis le travail d'écriture suit son cours, et un jour, le vent tourne, le mur entre la vie et l'écrit s'effondre et la bourrasque emporte tout de l'œuvre et de mon corps. Il faut le dire, la dérive est entière ou impossible. C'est une force agissante qui déborde de la page. Elle saborde le quotidien, défait ses dispositifs. La posture qu'elle entraîne engage l'être dans l'*expérience* et pour moi, cette manière d'être est conditionnelle à l'écriture, et peut-être même à la vie vivante, telle que nous la connaissons, au fond, si peu.

⁵ Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, Montréal, Boréal, 2014, p.10.

Commencement I

Je ne peux pas nommer l'endroit exact où tout a commencé. C'est peut-être que le début n'a jamais vraiment eu de lieu à lui ; un espace défini par des contours, délimité par un événement concret – peut-être grave, déchirant. Les départs, le plus souvent, ont leur point. Mais mon récit arrive à la volée. L'œuvre est en éclats, le point est d'ores et déjà constellé. C'est une nuée de signes. On l'aperçoit à la tombée du soir, à la lisière d'une rivière, quand des centaines de feux minuscules irradient le vert profond. *Lucciola*⁶. Je dois le dire de vive voix, le souffle court à la vue de ce surgissement. Béate, quand la création se découvre sur des territoires familiers, quand elle y laisse des trainées, altérant ses textures et ses couleurs. Image par image, la toile se tisse sur fond bleu marin. Les *flashes* de lumière d'un *photobooth*. Là, une série d'instantanés s'imprime sur la pellicule, les photos s'éparpillent et je n'ai qu'un désir : sauter d'un point à l'autre, comme s'il n'y avait jamais eu entre eux ni temps ni espace. Non, pas de ligne. Simplement les images d'une œuvre qui ne cesse de venir au monde.

Instantanés

La clairière au milieu du petit bois, son pan de ciel alourdi par les corps célestes. Les champs ponctués de balles de foin, en juillet. Les satellites qui fusent comme des mouches entre les avions et la lueur du gyrophare de la Place Ville-Marie. 1^{er} janvier : les feux multicolores pétillent dans les rues, éclatent aux fenêtres de l'hôtel Aldon, et sur les chevaux sculptés au sommet de la porte de Brandebourg, Berlin tout entière, fulgurante d'étincelles et de grondements. L'explosion des cris, quand le fil d'argent perce le ciel : la *stardust*, longtemps après son passage, nous laisse en extase. Le feu de grève est un bûcher, on y jette les journaux de l'année, les meubles brisés, les flammes lèchent le ciel lunatique, les pétarades des tisons jaune-orangé sont emportées

⁶ Georges Didi-Huberman, *La survivance des lucioles*, Paris, Éditions de Minuit, 2009, 141 p. Note 1 : J'emprunte l'image de la luciole à Didi-Huberman, puisqu'à sa lecture, j'y ai entendu l'écho d'une autre dérive. Une dérive chargée d'un désir révolutionnaire tout autre et marqué par l'espoir déçu : « ni destruction radicale, ni rédemption finale », dit-il. *Lucciola*, en italien populaire, veut aussi dire prostituée, ou « lueurs mouvantes du désir ».

par le vent du fleuve et les enfants invisibles dansent dans la nuit, un bâton embrasé à la main : des mouches à feu prises de démence. Vue de la 132, un chapelet de chalets illumine la neige ; Noël borde la mer.

Dérive première

Je l'ai trouvé sur une table, à l'Escalier, rue Sainte-Catherine. Nous étions six ou sept à travailler l'écriture. Nos livres traînaient pêle-mêle, entre les tasses de café, les cahiers de notes, les portables et les assiettes salies de mayonnaises, de vieilles croutes grignotées et de feuilles de roquettes ramollies par trop de vinaigrette. Une mare de titres et de noms désordonnés, laissés là, à portée de main. J'ai aperçu *Poétique de la dérive*⁷ écrit en rouge sur la couverture jaunie d'un livre qu'une autre que moi avait loué à la bibliothèque. Je l'ai ouvert sans trop faire attention, attirée toujours un peu plus par le mot, la phrase, puis le chapitre suivant. J'ai lu l'essai en entier, cet après-midi-là, et j'ai su que j'avais entre les mains la réponse à un appel resté jusqu'alors silencieux. C'est vrai, dès la première page, j'ai su. L'auteur y énonce sa double intention :

L'une – apaisé par la continuité de la dérive mais ne voulant cependant pas céder à son abandon et y semant la discontinuité du discours [...] (à penser la dérive, toujours renvoyé à l'eau, ou bien encore au vide, sommé de fonder, d'allumer des phares, de porter des balises). [...] L'autre de tenter, à la décrire, de donner un sens prospectif à la dérive. De lui assigner une finalité. Celle de permettre une plus grande ouverture au monde par l'exercice d'une mise en accueil. Celle de faire de la dérive une ascèse, et de situer la dérive dans l'appel.⁸

Comment trouver ce qu'on ne sait pas chercher, ce qu'on ne peut décrire, sinon par la rencontre franche d'un face à face ? C'est ainsi que la dérive s'est présentée à

⁷ Daniel Klébaner, *op cit.*, 177 p.

⁸ *Ibid*, p. 7.

moi. Cette double intention s'est révélée-là, comme un fil à suivre dans les prémices de l'écriture. En s'imposant, la dérive a bouleversé l'idée même du cadre de recherche, défaisant le caractère rigide et dépassé qui ne collait déjà pas à ma création en cours. *Dérive*. Le mot s'est dégagé de cette mer de livres. Il a pris vie en moi, en tant que processus, pour représenter des « forces aussi abstraites qu'inconnues⁹ » ; celles de ma création. Celles qui, si reconnues, permettent de « porter [*sic*] une vision plus vaste, qui domine la mosaïque, la comprend, et l'organise en destin¹⁰. »

L'expérience du vivant

« [...] on vit dans des “circonstances poétiques”, dit Nicolas Bouvier, ou alors on ne vit pas. Le plus souvent on ne vit pas¹¹ ». Je ne crois pas avoir connu de telles circonstances avant l'écriture ; avant d'avoir cherché les signes de la « poésie en marche¹² ». Mais peut-être devrais-je nuancer, ici, définir ce qu'une circonstance poétique suppose. Souligner qu'il y a différents degrés à l'existence et qu'on ne peut pas constamment s'adonner à la vie haute ou la vie passionnelle d'un esprit en verve. Oui, peut-être que je devrais nuancer. Mais je préfère ne pas. Ce n'est pas par-là que *ça passe*. Je crois qu'en réduisant les possibles de cette poésie ; celle qui pousse à même la vie, celle qui ne s'écrit pas (pas tout de suite en tout cas), on perd de ses potentialités. On atténue l'idée même de l'*expérience*, telle que l'entend Giorgio Agamben. Ce dernier la définit en tant que *rapport d'affectation*¹³ entre l'individu et son monde, expliquant que cette *manière d'être* n'est ni inhérente ni essentielle au vivant. C'est une tension constante posée à la frontière du corps et de son environnement ; un effort

⁹ Louise Warren, *La vie flottante : une pensée de la création*, Montréal, Édition du Noroît, coll. Chemin de traverse, 2015, p. 23.

¹⁰ Daniel Klébaner, *op cit.*, p. 120.

¹¹ Nicolas Bouvier, « La clé des champs », dans Alain Borer, *Pour une écriture voyageuse*, Bruxelles, Complexe, 1992, p. 44.

¹² Véronique Côté, *La vie habitable. Poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, 2014, p. 13.

¹³ Georges Didi-Huberman, « “Puissance de ne pas”, ou la politique du désœuvrement », *Critique*, no. 836-837, janvier-février 2017, p. 22. [Paraphrase libre]

d'attention tendu vers soi et pourtant entièrement ouvert sur le dehors. Oui, c'est une approche sensuelle qui passe par le corps, par un dialogue à travers lequel « [on] accord[e] au présent, aussi bien qu'à l'invisible, l'attention qu'il mérite¹⁴ ». Anne Dufourmantelle parle d'hyperprésence¹⁵. C'est « une disposition d'être, [...] une disposition à l'instant juste, au *kairos*, à cette intensité qui désigne ce moment où nous sommes vraiment vivants, entièrement.¹⁶ » Alors, il faut imaginer un fil tressé entre la matière et la chair. Un fil à partir duquel on arriverait à traduire ce qui se déploie dans cette rencontre entre soi et le dehors.

*

Ce qui rend la dérive si impraticable, ce n'est ni le chaos ni l'incertitude dans laquelle elle plonge. C'est qu'elle joue sur des terrains qui semblent s'opposer. Elle a cours dans la répétition, la routine, mais aussi dans l'inconnu, le voyage, dans la ville urbanisée et les grands espaces de nature. Bien que différents, ces terrains sont tous liés ; les postures qu'ils portent se superposent, tout comme les lieux de leurs pratiques. En dérive, l'expérience s'étend dans une succession d'instantanés présents. Elle dépend de la porosité de l'être, elle appelle l'ouverture et requiert une attention soutenue aux signes qui se présentent. Des signes qui sont inséparables du langage et des symboles qui l'accompagnent. Car sans eux, l'œuvre n'avance pas, elle s'échoue. C'est pourquoi mon expérience de la dérive se doit de s'inscrire dans le langage. Mais comment négocier un tel passage ? Comment transiger avec une posture qui se confronte sans cesse aux exigences de l'écrit ? À ce qu'il force comme immobilité, comme isolement. À ce qu'il prélève de la mémoire du corps : d'innombrables sauts dans le passé, la répétitivité du geste, du vécu et du revécu. Ce que requiert l'écriture en dérive c'est un

¹⁴ Louise Warren, *op cit.*, p. 63.

¹⁵ Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, Paris, Éditions Rivages, coll. Rivages poche. Petite Bibliothèque, 2014, p. 185.

¹⁶ *Ibid*, p. 83.

passage forcé à travers deux lieux parallèles ; deux états tout à fait éloignés, et pourtant, ici, indissociables. L'écrit, à la fois, contraint et libère le cours de l'œuvre. Il permet l'éclatement, mais il s'efforce aussi de prolonger le geste : rapailler les pièces éparpillées.

Profondeurs

« Intensité » peut se délester de ses images usées : de ses sauts en parachute, de ses amours fous, de ses milliardaires, de la vitesse, des États-Unis, du sucre, de la caféine, cocaïne, ou dopamine, des athlètes d'Ironman, de la *porn*, des tempêtes météorologiques, feux de forêt, ouragans, tsunamis, des grands titres écrits en gras à la une des journaux, des mots « extraordinaire », « viral », « catastrophique » et de tant d'autres choses. Oui, ce qu'il faut reconnaître, c'est que l'intensité ne se tient pas uniquement dans les paroxysmes. Elle se creuse, aussi, elle passe dans nos souterrains. Alors, on parle plutôt de profondeurs. Et quand, au détour d'une phrase, on fait l'expérience réelle – et profonde – d'une pensée, on connaît un élargissement de l'être comparable à l'effet d'une poussée d'adrénaline. Parfois on trouve « [...] des racines cachées sous les phrases¹⁷ », nous dit Élise Turcotte. Elles s'éprouvent comme un prolongement de nous-mêmes ; de nos propres vaisseaux, à travers lesquels les mots se diffusent et nous gonflent à chaque battement de cœur, jusqu'à faire rougir les joues de ceux qui savent comment vivre à fleur de peau.

« Les pierres ne sont-elles pas des fleurs ?¹⁸ »

Les pierres m'obsèdent depuis l'enfance, mais je ne les collectionne pas, je les sème. Je les glane à la maison de mes parents, en bordure du Saint-Laurent. À marée basse, je traverse la route pour rejoindre la plage. J'ouvre l'œil, « je regarde en chass[euse] »¹⁹, à la recherche d'un éclat, d'une forme, ou d'une couleur particulière.

¹⁷ Élise Turcotte, *Autobiographie de l'esprit*, Montréal, La Mèche, 2017, p. 12.

¹⁸ Daniel Klébaner, *op cit.*, p. 159.

¹⁹ *Ibid*, p. 14.

Je les cueille pour les ramener chez-moi, dans cet appartement de la rue Centre où j'ai pris racine. De ces allers-retours, j'en rapporte à la poignée que je trimbale dans le fond d'une poche. Parfois, je les abandonne à mi-chemin, sur la table à pique-nique d'une halte routière, me disant que quelqu'un d'autre sera peut-être attiré par elle comme je l'ai été. Mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est les laisser choir sur la terre de mes plantes. Je me dis qu'elles aussi finiront peut-être par y prendre racine. Peut-être même que j'aurai une incidence sur leurs existences, que je laisserai une marque infime sur leurs particules sédimentées.

J'aime les pierres que je découvre dans les anfractuosités des rochers ; celles qui abritent leurs propres microcosmes, après que la mer se soit retirée. Quand je les prends dans le creux de ma main, leurs couleurs paraissent soyeuses. C'est l'eau, captant la lumière, qui fait chatoyer les pigments. Mais la pierre arrachée de sa plage est comme une fleur arrachée à son champ. Séparée de son eau, elle sèche et finit par ternir, abandonnée-là sur le rebord d'une fenêtre. On aura oublié pourquoi on l'avait choisie, elle, parmi toutes les autres ; comment ce fragment millénaire s'était révélé à nous, la première fois, à la manière d'une gemme brillante et précieuse. Certaines pièces de la création se dégagent du paysage de la même manière, parce qu'elles détiennent cette sorte de *qualité lumineuse*²⁰. Elles sont à l'origine du ravissement d'où la création jaillit. Elles créent une onde de choc, qui habite le cœur longtemps après son passage. C'est une déflagration, oui, une porte qui s'ouvre et par laquelle un vent puissant nous pousse. À partir de là, un pan entier de la création se déprend. Ne reste qu'à passer le seuil, me mettre à l'œuvre et tenter de m'expliquer comment ces éclats incarnent « [...] les signes de la cohésion du monde. Ce qui fait que le monde tient ensemble [...]»²¹. Ne reste qu'à saisir ces éclats dans l'écrit. Faire pousser leurs racines. Prolonger leurs vies, jusqu'à ce qu'une autre personne vienne les cueillir.

²⁰ Nicolas Bouvier, « La clé des champs », dans Alain Borer, *op cit.*, p. 44. [Paraphrase libre]

²¹ Suzanne Jacob, *Bulle d'encre*, Montréal, Boréal, 2001, p. 23.

« **This is water**²² »

Un collègue avait fait la lecture de quelques extraits de ce discours, dans le cadre d'un séminaire, aux alentours de l'année 2017. Ce court texte avait eu beaucoup d'effet sur ma façon de percevoir l'éducation et la place du savoir dans mon cheminement. Je le revisite souvent, depuis. Je ne connais rien d'autre de l'œuvre de David Foster Wallace, mais ses paroles sont restées un moment en arrière-plan, avant de s'inscrire dans ma propre expérience. L'écrivain s'adresse ici à la cohorte des finissants de 2005 du Kenyon College, en Ohio : une poignée de gens qui se tient déjà du côté des privilégiés. Dans cette transcription, il décrit le *default setting* dans lequel la vie plongera bientôt ces jeunes, lorsqu'ils tomberont dans le *vrai* monde. Wallace discourt sur le *boredom* de la vie quotidienne, sur les lieux de l'ennui et sur la routine désolante des travailleurs. Il décrit le trafic, le stress, les SUV, la file d'attente à l'épicerie, les néons déshumanisants, les sacs en plastique sinistres. Il parle de solitude, de suicide. Le tableau est fait, la table est mise, puis il poursuit avec un brin de lumière :

But if you really learn how to pay attention, then you will know there are other options. It will actually be within your power to experience a crowded, hot, slow, consumer-hell type situation as not only meaningful, but sacred, on fire with the same force that made the stars: love, fellowship, the mystical oneness of all things deep down.²³

Sortir du *mode par défaut*, et surtout, choisir de porter attention à certaines choses plutôt qu'à d'autres. Ce qu'une éducation dite libérale permet n'est pas d'apprendre comment penser, mais bien quoi choisir de penser. Ce choix, dit-il, a tout à voir avec notre capacité à éprouver l'environnement. Déceler cette eau : « This is water », répète-t-il à la fin. « C'est de l'eau. » Et pour Wallace, se donner les outils pour percevoir cette eau, c'est se risquer à un certain degré de liberté. « This, I submit, is the

²² David Foster Wallace, *This Is Water: Some Thoughts, Delivered on a Significant Occasion, about Living a Compassionate Life*, New York, Little, Brown & Company, 2009, 137 p.

²³ David Foster Wallace, *op cit.*, p. 7-8.

freedom of a real education, of learning how to be well-adjusted. You get to consciously decide what has meaning and what doesn't. »²⁴ Saisir le cours dans lequel on va de cette dérive folle qui ne s'arrête jamais, sinon par la fuite fastidieuse dans l'instant poétique. C'est là un affranchissement que j'arrive à cultiver ; le *silver lining* d'une liberté jamais acquise, mais qui, par moment, rend la vie non « pas seulement significative, mais sacrée, brûlant de la même force que celle qui créa les étoiles : l'amour, la camaraderie, l'unité mystique de toutes choses, au fond.²⁵ »

« Inépuisablement trouver la faille, le petit endroit où le sens appelle quelques audaces²⁶. »

La dérive est un lieu commun. Elle surgit de la nature, elle évoque des images connues et partagées universellement. Elle vient d'une langue qui se tient quelque part au-dessus des mots. Cet endroit est le lieu du symbole. Là, les images dialoguent hors des racines et des cultures. Là, le mot « dérive » est vivant : j'entends la vague, j'observe ses courants, je mesure l'influence des vents. Mais déployé dans le langage, il se fixe : le mouvement meurt, l'image se referme et le mot se sclérose. Quand il ne naît pas de la mémoire du corps, parfois le langage se sépare de l'incarnation du mot. Le temps et l'usage font oublier que dans la pratique, il détient d'autres sens et qu'il renferme d'autres vérités. C'est ainsi qu'une expression telle que « partir à la dérive » finit par prendre le sens univoque qu'on lui connaît, c'est-à-dire : la déviation d'une trajectoire. Et c'est à cause de cette idée exigüe que l'expression prend aujourd'hui des tonalités péjoratives. C'est qu'elle est liée à un égarement, à une perte de contrôle et de repères. Elle symbolise la désorientation, l'abandon. Elle est impuissance. Elle est teintée du romantisme voyageur, mais portée hors de ce paysage, c'est une posture de laquelle il faut se sortir au plus vite. Dans cette conception, la dérive appelle un sauvetage. Et pour

²⁴ *Ibid*, p. 8.

²⁵ David Foster Wallace, *op cit.*, p. 7-8. [Ma traduction]

²⁶ Nicole Brossard, *Le désert mauve*, Montréal, Éditions TYPO, 1987, p. 83.

moi, c'est là où il faut trouver la faille, défaire la construction. Pièce par pièce, reprendre l'idée, creuser pour comprendre ce que ce courant me fait emprunter comme voie.

Percée

Il y a bien une percée, puisqu'il y a cet essai : ses caractères noirs imprimés sur le blanc silence. Ses pages jetées, perdues, réimaginées, ses lignes démantibulées de part en part, écartelées d'un document à l'autre, écrites et réécrites. Car c'est à force de passer sur les mêmes mots, les mêmes lignes, oui, à force de passer et repasser, comme le stylo sur la feuille : la même ligne, encore et encore, dans un va-et-vient violent, alors à force, oui, la feuille se déchire, la peau se fend et la ligne s'ouvre en une mince craque. Le sang se répand, mais ça va aller. C'est par-là que *ça passe*, par-là que l'idée se fraye un chemin jusqu'au langage. Par-là qu'il me faut travailler : tisser la toile, jusqu'à ce que la page puisse retenir l'écho de la chair ; la trace d'un désir affranchi.

Louvoyer

L'œuvre en cours crée des sillons ; des chemins qui s'ouvrent, des zigzags et des détours dans lesquels je m'engage, forcément. Au fil de l'écriture, ces voies se multiplient, formant ramures et racines. C'est qu'à travers la recherche, la création étend ses filiations. Elle se ramifie plus profondément, souvent dans tous les sens, explorant les différents croisements qui la prolongent. Plus j'avance, plus ces liens foisonnent. Et ce qui, à un moment, aurait dû s'organiser en plan ; peut-être une cartographie ou un marteloire, en tout cas, quelque chose qui témoigne des chemins empruntés au cours du processus, oui, ce qui aurait dû se révéler là, demeure enchevêtré dans le chaos le plus total. Prise dans un tel labyrinthe, il est normal que je doute. Douter de ma propre capacité à me déprendre du désordre. Quitter la nuit de l'œuvre et la faire traverser à la surface du langage.

Commencement II

Je les vis fort, les débuts. Je me laisse prendre par leurs envolées ; celles du cœur, celles des mots. Je tombe toujours dans mes commencements. Et je retombe. Encore, ma peau se hérissé, elle se charge comme d'une force qui me déborde ; un excédent de vie, qui me propulse. Juste-là, voyez. L'envolée est tellement puissante, elle laisse dans la terre l'empreinte de son impulsion – une rose, peut-être, un bigorneau – une trace, en tout cas, quelque chose qui se creuse ; un trou autour duquel je tourne sans fatiguer. D'une marche folle, je tourne tout autour. Je fore pas à pas, comme si je pesais grand, jusqu'à ce que je descende – plus profond, encore.

Poisson-volant

Je m'agite dans l'obscurité épaisse d'une *écriture d'avant l'écriture*²⁷, fendue par le chaos de toutes les voix qui réverbèrent. Élise Turcotte chuchote entre mes côtes : « [...] il faut reconnaître quand il est temps de plonger à l'intérieur d'une expérience plus radicale. C'est une mécanique de nuit, un voyage à travers une ville inondée [...] »²⁸. Mais sa voix meurt dans la vague et le ressac. Emportée au loin, dissoute dans le déferlement infini des eaux. Et je reste, moi, sur le rivage. Un voile indigo recouvre le monde. Devant, on devine l'horizon sans pouvoir le distinguer. La nouvelle lune flotte à la fois dans le ciel et sur l'eau. Son reflet, comme un jet d'encre terrifié par la mer en pleine puissance. Une mer si prenante, je n'aurais qu'à avancer – un pied, puis l'autre – me laisser aller à elle, sans livrer bataille.

Plonger.

Passer les verts, puis les bleus, passer au noir, jusque dans l'abîme où plus rien ne reluit, sinon les bêtes lumineuses des bas-fonds fluorescents. Là où on respire à grandes goulées, où on nage dans l'écho des océanides, où les mots pénètrent par nos pores de peau. Là. L'œuvre se refuse au langage, elle n'a pas voix, pourtant elle prend

²⁷ Élise Turcotte, *op cit.*, p. 13. [Paraphrase libre]

²⁸ *Ibid.*

corps. La matière y tourbillonne ; elle tourne et tourne toujours plus vaste, et prise par sa force d'attraction, je suis avalée. L'espace se referme, le souffle me manque et le chaos l'emporte sur tout. Je ne saurai vivre que dans l'interminable, alors je flotte entre l'opacité et la transparence. J'attends le mot-monde, le signe qui me fera émerger, traverser la surface.

M'envoler.

Fendre l'air, déjouer les vents, sentir la pression pousser puis s'échapper dans un grand *PLOC* ! Entendre, enfin, le chuintement des voix fantômes et le mouvement des corps invisibles. Ne rien voir, mais sentir – ma chair percée par des centaines d'aiguilles, oui, des plumes me pousser, mon corps en entier, gonflé par l'aquilon. Monter plus haut, ne plus reconnaître le mot *terrestre*, en oublier le sens. Plus haut encore, voler à la verticale, renverser la symétrie. Briser la ligne – de la fuite je suis passée à la vie haute, où il ne reste de ces mondes miniatures qu'un mélange abstrait de formes et de couleurs, non plus de limites, pas de frontières. Que du désir.

Dans cet espace surhumain, le vent « [...] nous lie les uns aux autres [...], étonnamment ensembles, convoqués à la même rencontre²⁹ », celle de soi. De là, peut-être est-il possible de dominer l'espace de la création ; d'observer ses mouvements, son ordre ; de comprendre les réseaux de sens qui l'organisent, sans chercher à savoir – où tout ça me mènera. Face à ce paysage sans cartographie, face à ce qui se confond dans le chaos, oui. Face à l'étendue, *je vacille en moi-même*³⁰.

Je flotte

quelque part

au centre

²⁹ Louise Warren, *op cit.*, p. 70.

³⁰ *Ibid*, p. 23. [Paraphrase libre]

Rose des vents

Inspirer, retenir mon souffle. Tenir le lien. Écrire en va-et-vient entre le monde et l'œuvre, et l'œuvre et la vie, entre la création et les vents³¹ qui la poussent. C'est ça : c'est plonger puis s'envoler et plonger encore, jusqu'à ce que je réalise que je peux submerger mon être, radicalement. Je peux y aller et m'y perdre dans cette fameuse nuit. Je peux la tourner dans tous les sens, l'œuvre, et tenter de dépasser la dualité qui sépare l'affect de l'écrit et l'écrit de la vie dérivante. Je peux essayer de la comprendre sur un plan plus large, théoriser ses mouvements, ses directions. Mais c'est pesant à la fin. Et rendue à bout de souffle de cette dérive, de cette cadence, je me sais seule. Réellement seule. Perdue, je m'imagine que cette chute durera pour toujours, mais mes autres vies se poursuivent. Je respire toujours et je dois remplacer l'ampoule de la salle de bain et reculer l'heure du four et passer chercher du lait à l'épicerie, et même à travers tout ça, l'œuvre demeure-là, à crier, *exigeant d'être terminée*³². Et c'est tout simple, finalement, d'admettre que la création s'est toujours tenue là, au milieu de tout, comme un noyau. Elle est la « maison de l'être en mouvement³³ », et dès l'instant où je la reconnais, j'y entre. Je passe le seuil, j'ouvre tout : ses fenêtres, ses lumières. Je fais respirer ses pièces, je monte et je descends ses escaliers, j'écoute ses bruits. Je l'habite. « [E]lle devient en quelque sorte "pratiquée" [...] et ainsi variable, mobile, plurivoque, toujours en mouvement, en devenir. »³⁴ Alors, il est plus facile « [...] de délimiter le chaos. D'organiser nos zones de désordre³⁵ », et de faire hospitalité à ce qui se présente ; à ce que l'œuvre aura attiré comme matière d'écriture. Le tout c'est de me tenir au centre de la création, « [...] comme au cœur d'un champ magnétique³⁶ ».

³¹ Note 2 : avant le nord, le sud, l'est, et l'ouest, que nous connaissons bien, les points cardinaux correspondaient aux huit vents provenant de huit directions différentes.

³² Marguerite Duras, *Écrire*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1993, p. 22. [Paraphrase libre]

³³ Louise Warren, *op cit.*, p. 63.

³⁴ Annabelle Klein, « Les homepages, nouvelles écritures de soi, nouvelles lectures de l'autre », *Spirale*. Revue de recherches en éducation, no. 28, 2001, p. 75, en ligne, <https://doi.org/10.3406/spira.2001.1454>, consulté le 13 avril 2021.

³⁵ Louise Warren, *op cit.*, p. 105.

³⁶ Nicolas Bouvier, « La clé des champs », dans Alain Borer, *op cit.*, p. 44.

*

Bien que l'écriture demeure un dispositif, une construction conçue à partir du réel, elle n'est pas moins issue de l'instant. Ce qu'elle porte n'est surtout pas moins réel du fait de son altérité et de sa forme. L'écriture crée autre chose, qui se superpose au réel. Elle crée une œuvre qui devient un prolongement du « temps de la vie » et ma pratique ne saurait se passer ni de l'instinct ni du savoir que la recherche lui insuffle. L'écriture en dérive les rend indissociables. Il s'agit bien de placer l'œuvre au centre de tout et de reconnaître les signes qui la portent, mais plus que ça, il me faut l'expérience et les connaissances nécessaires pour comprendre comment ces signes s'inscrivent et dialoguent avec le monde. C'est la raison pour laquelle la dérive se nourrit de tant d'autres sciences, telles que la géographie, l'urbanisme, l'océanographie, l'anthropologie, etc. Pour écrire une rivière, je dois la naviguer. Pour ce faire, je dois considérer les forces qui l'agitent et celles qui la calment. Je dois connaître son fond, reconnaître les endroits où elle s'ouvre et se sépare, où elle prend source et où elle se jette. La maîtrise du terrain ranime l'expérience. Elle offre une perspective qui s'incarne dans l'environnement et c'est là une approche multidisciplinaire importante à saisir.

« **Prophéties intimes**³⁷ »

Quand, au détour d'une note de bas de page, ou d'un rayon de bibliothèque, je croise cet auteur-chercheur-historien-anthropologue français, mort en 2007, je note :

- Jean-Pierre Vernant n'arrête pas de s'inviter dans cette recherche. À explorer plus en profondeur.

³⁷ Anne Dufourmantelle, *op cit.*, p.188.

Ce mot, souligné en jaune à chaque fois ; dans chaque œuvre, à chaque rencontre :

Réverbérer
re – verbe – errer.

Cette murale, changée en poème :

Tombée d'un *close*
j'ondule
de pavés en passé
coule
smaragdine et soûle
distillée par la ville
emmurée
sa pierre retient
la licorne terne
au loin
les cloches de la tour gothique me disent
reste

Ou ce nom, ses dérivés croisés partout.

Mistisipu, Mitis, Métis, Mêtis, *Mῆτις*,

La rivière aux peupliers, en langue Micmac, pour nommer la Mitis, qui traverse la région où la branche matriarcale de ma lignée s'est installée à son arrivée en Amérique. Métis : comment nous (ma mère, ses sœurs, ma sœur, ma grand-mère et les siennes) l'avons toujours prononcé, ce nom, en parlant de son cours. Mêtis : la déesse étudiée par Jean-Pierre Vernant, recroisée chez Kenneth White. *Mῆτις* : la graphie grecque d'origine, se prononce *Mi-this*. Mitis, oui. Aquatique et polymorphe, à la fois féminine et masculine, lumineuse et obscure,

« Il-elle représente une puissance créatrice datant d'avant la constitution d'un cosmos nettement différencié³⁸ » ; d'avant Kronos et Ouranos (l'espace-temps édicté et vécu). Mêtis, détentrice d'un savoir quasi absolu, en savait plus que Zeus lui-même. Ce dernier l'épouse avant de l'avalier. Il passe alors du désordre à l'ordre cosmique reconnu et régulé : la doxa.

➤ Fuck la doxa.

Encore, le chant séduisant de la sirène, la noyade incertaine :

« The windows turned to fishbowls
The city to seas
The cars were drowning underneath your feet
The children were swimming from the top of the trees
Crowds of umbrellas were staring in mis-belief
Well Mary kept sewing
Holding on to her TV
Even if the water was rising past her knees

Now here comes the river
Coming on strong
And you can't keep your head above these troubled waters³⁹ »

Quand je croise ce genre d'apparitions ; celles qui éclairent la trajectoire de l'œuvre à venir et laisse derrière, comme une sorte de trainée magique, je sais – dans mes tripes – je comprends que c'est le signe que j'espérais. Gaston Bachelard parle d'un retentissement qui rendrait « à l'être l'énergie d'une origine⁴⁰ ». Ce serait comme

³⁸ Kenneth White, *Le plateau de l'albatros*, la Roque-d'Anthéron, Éditions Le Mot et le Reste, 2018 [1994], p. 49.

³⁹ Patrick Watson, « Here come the river », dans *Wave*, [enregistrement sonore], Montréal, Secret City Record, 2019, 4 min. 13.

⁴⁰ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige, 2012 [1957], p. 32.

une voix qui toucherait au centre et qui s'entendrait plus vraie que toutes les autres. Il y a là quelque chose du chuchotement ; quelque chose que moi seule peux déceler. C'est cette idée d'une prophétie intime, de cet objet en avance sur sa propre existence. Un objet ou une image, qui, dans son saisissement, viendrait marquer la logique symbolique de la création, et donc, de son cours.

« [...] la vérité poursuivie est de l'ordre de la révélation, du dévoilement : l'émergence d'une perspective possible qui interrompt la marche de l'intelligence automatique [...] et fasse surgir, à la place de celle-ci, le pressentiment d'une constellation inouïe qui exige d'être pensée⁴¹. »

Ces signes sont les seules prises que je puisse avoir sur l'œuvre : pas de plan, ni de carte, non, mais bien des bornes, comme les *lighting of the beacons*⁴² qui s'embrasent, appellent le regard et montrent la voie. C'est ce « [q]ui nous guide ainsi dans la nuit de notre inconnissance et nous fait éprouver la vérité avant même qu'elle ne soit concevable⁴³. » C'est bel et bien ce que j'ignore, c'est un savoir en avance sur moi. Les signes convoquent l'humain dans toute son historicité. Ils font de nous des voyants – des êtres *au-devant d'eux-mêmes*⁴⁴.

⁴¹ Miguel Morey, « L'expérience de la prose », *Critique*, no. 836-837, Janvier-Février 2017, p. 123.

⁴² Peter Jackson, « The lighting of the Beacons », dans *The Lord of the Rings: The Return of the King* (extended version), [film/extrait vidéo], États-Unis, New Line Cinema, 2009 [2003], 2 min 39, extrait récupéré en ligne, <https://www.youtube.com/watch?v=i6LGJ7evrAg>.

Note 3 : Nous sommes à Minas Tirith, Pippin escalade un mur escarpé pour allumer ce que je traduirais par « feu de balise » (ou « feu d'alarme », si je me fie à la traduction de Christian Bourgois Éditeur). Quand Pippin arrive à embraser le gigantesque bûcher, la musique atteint un crescendo. La caméra revient sur Gandalf, qui regarde au loin, murmurant « *Hope is kindled* ». La musique reprend de plus belle, plusieurs plans larges se succèdent : une chaîne de montagnes, son plus haut sommet, où un autre feu s'allume, puis un autre plan, une autre montagne, un autre feu et ainsi de suite, jusqu'à ce que la musique atteigne une montée épique. Le feu enfin arrivé aux montagnes du Rohan, d'où l'appel à l'aide est vu et entendu. Le regard que cette scène réveille, celui qui cherche au loin le prochain feu, oui, c'est bien ce regard qui est à l'œuvre dans la dérive.

⁴³ Anne Dufourmantelle, *op cit.*, p.188.

⁴⁴ *Ibid.* [Paraphrase libre]

L'espérance

J'ai cru que c'était la patience qu'il fallait cultiver pour maintenir le cap dans la dérive. Je pensais qu'il fallait attendre. Attendre les signes de la création, toujours porter le regard à hauteur d'horizon, au cas où quelque chose – une phrase, une personne, un livre – viendrait à ma rencontre, ajoutant une pièce de plus au casse-tête. Au bout d'un moment, pourtant, j'ai réalisé que l'attente est faite de ce que je projette et présuppose : des images fabriquées que je voudrais voir se dérouler dans un temps défini. L'attente finit par tirer des lignes, elle me piège. Elle désengage et dépossède de ce qui ne viendra jamais à la surface de la page. Non, j'avais tort de me tenir dans l'attente. Et c'est assez simple, finalement, le renversement qu'il faut opérer pour passer dans l'espérance. C'est très délicat, et ça part principalement de l'intention ; de ce que l'œuvre tient en son centre. C'est ça qui vient bouleverser ma posture. Ça, qui redonne un pouvoir créatif à l'être en dérive, qui le fait passer d'une attente passive, à un engagement réel dans ce qui s'espère. Il s'agit de croire en cette nostalgie de *l'à venir*, car l'espérance me place dans « un temps qui ne cesse de venir⁴⁵ », écrit Giorgio Agamben. Ce faisant, elle me permet « [d'] habiter de façon radicale le maintenant comme événement⁴⁶ ». Et c'est cette posture-là, d'ouverture et d'accueil, qui me libère de tout tracé. Je fais « [...] de l'espérance cet acte même de patience, de persévérance, qui préserve, maintient une inconnnaissance comme ouverture, libération [...]⁴⁷ ». Il ne s'agit pas d'ignorance ou d'amnésie. Ce qu'il faut concevoir par non-savoir, c'est bien cet « [...] acte difficile de dépassement de la connaissance. C'est à ce prix qu'une œuvre est à chaque instant cette sorte de commencement pur qui fait de sa création un exercice de liberté.⁴⁸ »

Engagée dans un tel mode de pensée, je n'ai d'autre choix que de tendre le regard comme on tendrait la main – vers. Dans l'action du geste, qui s'étend dans un

⁴⁵ Giorgio Agamben, cité dans Frédéric Boyer, « Note sur l'espérance », *Critique*, no. 836-837, Janvier-Février 2017, p. 51.

⁴⁶ Frédéric Boyer, *op cit.*, p. 50.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 15.

temps indéterminé, là seulement, j'arrive à sentir le désir. La force réelle du lien : ces mille milliards de fils qui nouent le sujet au monde – présent et à venir. Parce qu'espérer, « c'est faire corps avec ce qui n'est pas encore⁴⁹ », avec ce que l'œuvre ouvre comme possibles. Dans ce lieu, je m'exerce – entre la promesse et sa réalisation – à faire de l'inconnnaissance ce qui conduit mes pas⁵⁰.

Solitude I

« La solitude de l'écriture c'est une solitude sans quoi l'écrit ne se produit pas, ou il s'émiette exsangue de chercher quoi écrire encore.⁵¹ » Duras, toujours. Je lis ses mots comme « [...] quelque chose qui existait déjà quelque part en moi, quelque chose que j'aurais pu inventer moi-même⁵². » Je l'ai aperçue, cette solitude dont elle parle, et elle m'a terrifiée. Je n'ai pas su comment l'aborder, alors je l'ai fuie. J'ai mis la faute sur tout et tout le monde autour de moi. Il y avait toujours le stress, le rythme de vie infernal, les *shifts* de nuit, l'alcool, l'appartement, le bureau, le manque d'espace, le manque de discipline, les opportunités à ne pas rater, à ne pas prendre, les amis qui ne savent pas, les amis qui ont besoin de, les clients qui veulent trop, les collègues qui ne sont pas assez. J'ai été dure. J'ai même accusé mon amant, mon grand amour. Je lui ai reproché de ne pas s'intéresser, de ne rien comprendre – de moi, de mon projet, de l'écriture. J'ai tout sacrifié de nous. Moi-même, je ne comprenais pas encore que j'esquivais la solitude, parce qu'elle me faisait terriblement peur. « Être seule avec le livre non encore écrit, c'est être encore dans le premier sommeil de l'humanité. C'est ça. C'est aussi être seule avec l'écriture encore en friche. C'est essayer de ne pas en mourir⁵³. » Et j'ai dû tout quitter, partir pour de bon, pour comprendre que j'étais seule à faire obstacle à l'écriture. Ça m'a pris du temps, et finalement, j'ai dû revenir pour

⁴⁹ Giorgio Agamben, cité dans Frédéric Boyer, *op cit.*, p. 44.

⁵⁰ Frédéric Boyer, *op cit.*, p. 46.

⁵¹ Marguerite Duras, *op cit.*, p. 14.

⁵² Véronique Côté, *op cit.*, p. 15.

⁵³ Marguerite Duras, *op cit.*, p. 31.

réellement saisir que le lieu de l'écriture, c'est cette solitude-là, et qu'il faut « expérimenter le monde à partir d'un certain exil⁵⁴ » pour être libre.

Révolution intime

[...] il y avait quelque chose dans l'air, il y avait comme une perturbation lumineuse dans l'atmosphère mentale. La pensée était en train de quitter ses divisions et ses coordonnées établies pour s'aventurer dans un espace plus large, plus *respirant*.⁵⁵

C'était peut-être octobre, ou bien novembre. Je me rappelle les arbres fantomatiques et les appartements fatigués dans la lumière trop blanche. Vu de la fenêtre, le monde extérieur m'avait semblé stérile et désespérant. J'avais donc ouvert un livre, un roman facile d'un auteur connu. C'était comme reprendre avec un vieil amant, c'était fulgurant. Le livre refaisait l'histoire d'une femme, l'histoire de sa vie de mère, puisqu'elle était racontée par son fils. C'était l'histoire d'une vie libre, d'une femme-œuvre, adorée par tous ses hommes. Elle s'était présentée sans invitation, mais je l'espérais depuis longtemps, cette femme – fictive ou non, quelle importance, vraiment ? Elle n'exigeait rien de moins que la passion et l'amour fou. Elle réclamait plus de la fiction que du réel : elle appelait l'extraordinaire. Au-delà des fresques rocambolesques qui y étaient dépeintes, c'est plutôt la façon qu'elle avait de traverser la limite, de l'habiter avec tant d'aisance, qui m'avait appelée. Aussitôt, elle m'avait déliée. Détachée des certitudes qu'on questionne si peu rendus à l'âge adulte. Des scénarios qu'on classe dans de jolies boîtes bien identifiées : *possible/fantasque*. Ces scénarios qui fricotent avec le rêve, et sur lesquels on tire un trait pour rester bien à l'abri des risques et des déceptions. Alors cette femme, j'ai tout de suite voulu l'affranchir du récit pour l'éprouver dans le réel. J'ai voulu laisser entrer la possibilité

⁵⁴ Anne Dufourmantelle, *op cit.*, p. 212.

⁵⁵ Kenneth White, *op cit.*, p. 57.

que *la fiction ait le pouvoir de transformer ma réalité*⁵⁶. Mais pour que cette femme-œuvre puisse altérer mon monde, il fallait lui céder une part de moi. Elle devait s'infiltrer. J'avais besoin de la sentir, de la voir se manifester dans mes gestes. D'abord, dans ma manière de faire le café, le matin, ou de tresser mes cheveux en fin d'après-midi. Puis plus loin, dans cette forme d'être – absolument libre. De cette liberté qu'on ne demande à personne ; celle qui bouscule nos trajectoires, qui déjoue notre propre destin. Celle qui réveille « l'être endormi dans ses automatismes⁵⁷ ». Celle qui résiste au récit.

La révolution intime que je tente ici de décrire, on l'entrevoit chez Bachelard, dans ce qu'il nomme le *retentissement* : « Dans la résonance, nous entendons le poème, dans le retentissement, nous le parlons, il est nôtre. Le retentissement opère un virement d'être. »⁵⁸ Il donne le sentiment qu'une force de transformation est en action⁵⁹. Et donner ainsi à une œuvre autant de pouvoir sur sa propre vie, c'est poursuivre l'engagement éthique d'Agamben, affirmant qu'un sujet « effectue en s'affectant »⁶⁰. C'est poursuivre cette idée non pas de passivité, mais bien d'usage du corps, en tant que capacité à se laisser affecter. Se laisser affecter, non pas seulement par le monde tangible, mais aussi par la fiction, par ce qui traverse du côté de l'imaginé. Ainsi perçue, la création peut devenir « [...] un redoublement de vie, une sorte d'émulation dans les surprises qui excitent notre conscience et l'empêche de somnoler⁶¹ ». C'est peut-être là le seul passage possible vers la vie redoublée dans l'écrit, vers un montage, une superposition entre *dedans* et *dehors*, entre *vie* et *écriture*⁶².

⁵⁶ Nicole Brossard, *op cit.*, p. 13. [Paraphrase libre]

⁵⁷ Gaston Bachelard, *op cit.* p. 17.

⁵⁸ *Idem*, p. 6.

⁵⁹ Louise Warren, *op cit.*, p. 17.

⁶⁰ Giorgio Agamben, cite dans Georges Didi-Huberman, *op cit.*, p. 22.

⁶¹ Gaston Bachelard, *op cit.* p. 15.

⁶² Note 4 : Inspiré par le Galarneau de Jacques Godbout, François Ricard développe la notion de *vécriture*, qu'il étudie, entre autres, chez Jack Kerouac. Placée sous le signe de la dérive, peut-être mériterait-elle un autre nom. Ou bien peut-être que Cendrars avait-il déjà tout bon dans *Bourlinguer* et

Revers de pensée

Plus tôt, je le pensais, je l'ai même écrit : « [...] la dérive refuse inlassablement de "faire œuvre". [Elle] répond de l'instant, de l'éphémère. Elle fuit tout ce qui fut ou sera, elle ne sera jamais ailleurs qu'ici et maintenant. Et l'écrit la dépossède invariablement de ces particularités-là. » Je croyais que l'expérience s'opposait à l'écriture, que l'instinct se plaçait en quelque sorte contre le savoir. C'est pourtant clair que cet essai cherche à créer des brèches. Le mouvement s'obstine à creuser la ligne, il s'exerce sur d'autres dimensions. C'est un travail acharné, il me faut creuser sans relâche l'espace qui se tient *entre*. Essayer, du moins, d'habiter les limites entre l'instant poétique de la vie vécue et son écriture. Démontrer que de telles dualités ne sont mises en place que pour être dépassées⁶³.

Commencement III

Le commencement s'accumule sur ceux qui le précèdent, rarement à leur suite. Il s'empile, jusqu'à enterrer profondément ce qui a réellement donné naissance à l'impulsion. L'étincelle étouffe, alors mon travail devient celui d'une archéologue : creuser, déterrer les fragments ; trouver les territoires du texte. Recréer l'explosion.

qu'il suffit d'une langue qui « recueille les qualités de la "vie" » et l'expérience physiologique que l'on se fait du monde. Il parle ici d'oralité bien sûr ; d'une langue située au plus près du corps et issue de la rue.

⁶³ Note 5 : « La maison dualiste prend l'eau », écrit Philippe Descola. Il poursuit la métaphore ainsi : « [...] on dit même qu'il y aurait des peuples sans maison, se passant aussi d'étables et de jardins, peu enclins à cultiver la clairière de l'Être ou à se fixer comme destin explicite la domestication du naturel en eux ou autour d'eux. » *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005, p. 13.

Sans doute ces vertus magiques et quelque peu froides des astres tiennent en partie à la distance où nous nous trouvons d'eux : il suffit d'approcher ces brillants solitaires pour s'apercevoir que leur lueur est aussi une flamme, et qu'ils ne rayonnent qu'à condition de se laisser consumer⁶⁴.

Marguerite Yourcenar

⁶⁴ Marguerite Yourcenar, « Virginia Woolf », en préface de Virginia Woolf, *Les vagues*, Paris, Le Livre de Poche, 2015 [1931], p.5.

« **Nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu**⁶⁵ »

Je les imagine. Je les vois. Tous ensemble, en route vers un café miteux de St-Germain-des-Pré. Ils sont six ou sept. Des amis habillés dépareillés ; des chandails de laine, des vestes en corduroy, par-dessus le coton et la soie. Ils passent la porte de chez Moineau à la volée. À l'intérieur, une table les attend, comme une île délaissée, gommante d'éclaboussures, de bave frelatée, coulissée de cire blanche. Ils s'assoient bruyamment, mais tout le monde autour s'en fout. Encore, ils s'assoient toujours, comme s'ils n'en finissaient jamais de ne pas enlever leurs manteaux, de ne pas s'installer, en déplaçant leurs chaises dans un tapage insensé. Ils parlent fort, suffisamment fort pour couvrir le brouhaha du boui-boui, suffisamment fort pour se faire entendre par le barman, qui leur sert déjà leur habituel vin maison. La bouteille est laissée-là, au centre, à portée de leurs mains salies d'encre et de terre. Les discussions s'animent d'expirations emboucanées et de cendre déchue, entre les éclats où le verre et les rires fous tombent par terre, à côté des *botches* de cigarettes.

Dehors, le jour bascule sans rien dire, comme il le fait quand on approche l'équinoxe : il se diffuse en secret, derrière la pierre et la brique. La lumière des réverbères passe du vert au jaune, traverse la baie vitrée et se répercute cramoisie sur leurs visages tirés à grandes lignes ; faites de toutes leurs nuits d'avant, passées à déambuler dans les ruelles désalignées d'un Paris parallèle. La lumière s'emballe, fébrile, puis se tait. L'instant respire. La noirceur s'installe et l'ivresse les emporte cul sec sur les pavés glissants.

Je les imagine. En dérive dans les courants de la ville, ils se suivent, se perdent dans un même mouvement : une murmuration. Un ballet quasi aérien, qui les garde, puis les sépare. Une marche qui les met au monde autrement. Affranchis de leurs egos, ils se défont comme une tresse. Je les vois, tout le monde est là : Guy Debord, Patrick Straram, Mohamed Dahou, Ivan Chtcheglov, Asger Jorn, aussi Jacqueline de Jong et

⁶⁵ Guy E. Debord, *In girum imus nocte et consumimur igni*, [film, 35 mm.], France, Simar Films, 1978, 100 min.

Michèle Bernstein. Et à cet instant, ils ne sont ni hommes, ni femmes, ni même écrivains ou cinéastes. Ce sont ces corps tendus ; des dériveurs, portés par leurs sens, dans l'expérience qu'ils se font enfin du monde.

Psychogéographie

La voix de Guy Debord s'entend comme le fil ininterrompu d'une pensée vivante. Il dit tout : « Rien n'est vrai, tout est possible⁶⁶. » Il parle de Paris, de la fin de son existence. Il parle de ses amis situationnistes, de la fin de leur groupe. Il dit tout : « Nous étions venus comme de l'eau, nous sommes partis comme le vent. »⁶⁷ Et quelque part au centre, ils ont vécu comme le feu.

« Les théories ne sont faites que pour mourir dans la guerre du temps », poursuit-il. Car la révolution situationniste devait dépasser la pensée, échapper à la toile et à la page, oui ; elle devait s'attaquer au quotidien et à la pratique même de la vie. Ce groupe de révolutionnaires cherchait à « réinventer chaque jour, se rendre maîtres et possesseurs de leur propre vie⁶⁸. » Ils voulaient délivrer une manière d'être, qui permettrait de réintroduire l'expérience dans l'acte de vivre. Debord était persuadé qu'il y avait dans son existence et dans celle de ses amis, « quelque chose d'unique et d'exemplaire, qui exige[ait] d'être rappelé et communiqué.⁶⁹ » Quelque chose comme une façon de se donner au monde, qui anéantirait « la vie pétrifiée⁷⁰ » ; qui ferait entrer l'art dans une pratique révolutionnaire du quotidien, et par-là même, ferait « [...] passer la poésie dans une expérience à même la rue, à même la ville.⁷¹ » La psychogéographie en était la science, la dérive, sa méthode.

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Guy E. Debord, *Œuvres cinématographiques complètes. 1952-1978*, Paris, Gallimard, 1994, p. 22.

⁶⁹ Giorgio Agamben, *L'usage des corps. Homo Sacer, IV, 2*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 15.

⁷⁰ Collectif, « L'Internationale Situationniste (1958-1969), Édition augmentée, texte intégral des douze numéros de la revue », Paris, Arthème Fayard, 1997 [1975], vol. 9, p. 38.

⁷¹ Vincent Kaufmann, *op cit*, p. 164.

La psychogéographie consiste fondamentalement en une expérimentation des variations affectives propres au milieu urbain, soit en une expérience esthétique immédiate [...], effectuée à coups de déambulations dans la ville, qu'il s'agit d'explorer de façon systématique. C'est là tout le sens de la dérive, qu'on peut définir minimalement comme une forme réglée et en principe collective (par petits groupes) de déplacements à travers plusieurs quartiers d'une même ville en vue d'ambiance ou d'atmosphère [...]⁷²

*

La psychogéographie est une étude de la « passagèreté⁷³ ». C'est le terrain des *passions instantanées*, des *attirances subites*, des *désirs toujours tendus vers*⁷⁴ les « sollicitations du terrain et [l]es rencontres qui y correspondent⁷⁵ ». L'idée de rencontre dépasse bien évidemment le contact humain. Ici, c'est peut-être la pluie ou la lumière des néons qui déforment nos visages blafards jusqu'à Snowdon. C'est peut-être le moteur de l'autobus qui envahit ma chambre de ses vibrations irréalistes. La côte Atwater, qui m'essouffle, ou le clignotement rassurant de la « Farine Five Rose ». Le pont Charlevoix, le métal qui résonne à chacun de mes pas. Le scintillement mordoré du verre qui se liquéfie à la tombée du jour. Il s'agit d'une approche qui, déjà, entraînait l'*usage du corps*. C'est ce que le terrain me fait vivre, ce que j'en tire comme affects, ce avec quoi je dialogue, ce que je laisse passer par le filtre de ma chair, et surtout, ce à quoi j'arrive à faire hospitalité. Je suis persuadée que ce lieu d'accueil est en quelque sorte un entre-deux où tout est encore en train de devenir. Ce qui s'y tient n'est ni totalement soi, ni totalement autre, il abrite ce qui demeure sur la frontière. Là réside

⁷² *Ibid.*

⁷³ Vincent Kaufmann, *op cit.*, p. 155.

⁷⁴ *Ibid.* [Paraphrase libre]

⁷⁵ L'Internationale Situationniste, *op cit.*, vol. 2, p. 19.

tout le matériel d'écriture, où « [...] les mots, loin de refléter simplement la vie, ont charge de la recréer et de la suppléer⁷⁶. »

Gnome Poluboulos

Il faut affranchir la pensée de ses images pétrifiées. Il faut le décroisonner, le vivre, le mot⁷⁷, le pratiquer pour comprendre que la dérive est plus complexe qu'elle ne le laisse entendre. Elle renferme plus qu'une errance passive. Déjà, les situationnistes mettaient en lumière sa part paradoxale. C'est qu'elle « comprend à la fois ce laisser-aller et sa contradiction nécessaire, la domination des variations psychogéographiques par la connaissance et le calcul de leurs possibilités⁷⁸ ». Alors, si l'être dériveur se permet d'éprouver dans son corps et ses affects les variations d'ambiances qu'il expérimente, s'il observe l'architecture et comprend le plan urbain, s'il peut calculer les avenues possibles, peut-être arrive-t-il seulement à rester souverain de cette dérive. Cette conception se fait aussi entendre en géopoétique, avec Kenneth White. Il y parle de connaissances et de techniques : « [le navigateur] doit connaître les marées et les étoiles, il doit rester attentif à l'heure, à la saison, au ciel et aux vents, à l'instant qui change. Il doit avoir une intelligence aux multiples facettes, *gnome poluboulos*, une intelligence de la vague et du vent.⁷⁹ » Engagée d'une telle manière dans le savoir et dans un dialogue entre le corps, la pensée et le territoire, peut-être arriverai-je à déjouer la vague, à profiter des poussées, à trouver de nouveaux passages et renverser le sens même de « dérive ».

⁷⁶ Jérôme Meizoz, « Posture et poétique d'un bouurlingueur : Cendrars », *Poétique*, vol. 147, no. 3, 2006, p. 303, en ligne, <https://doi.org/10.3917/poeti.147.0297>, consulté le 17 juin 2021.

⁷⁷ « Le mot vécu », dans Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 11.

⁷⁸ Vincent Kaufmann, *op. cit.*, p. 164.

⁷⁹ Kenneth White, *op. cit.*, p. 52.

L'absence de soi ou *Mourir en vie*⁸⁰

Quelques mois avant sa mort, au cours d'un entretien filmé, Patrick Straram, dit le Bison Ravi, s'inquiétait d'un état de peur qu'il sentait omniprésent, et de la fuite de l'humain dans l'absence. Ce sont ses mots : il trouvait « ce monde complètement absent⁸¹ ». Son discours résonnait avec celui d'Agamben et avec ce que Walter Benjamin nous dit de « la chute du cours de l'expérience »⁸². Le phénomène serait observable, il se déplie comme une journée banale dans la vie d'une personne (indépendamment de qui elle est et de ce qui la définit : origines, métier, rêves, orientation sexuelle, croyances, statut social). Cette personne vaque à ses occupations, pose des gestes rendus automatiques par la répétition. Cette personne se réveille, prend une douche, y reste trop longtemps, saute le déjeuner, passe par les mêmes chemins, croise les mêmes passants, échange les mêmes paroles. Cette personne occupe la majeure partie de sa vie à travailler. Puis elle « [...] rentre chez [elle] le soir épuisé[e] par un fatras d'événements [...] sans qu'aucun d'eux se soit mué en expérience (*nessuno dei quali è però diventato esperienza*).⁸³ » C'est un rendez-vous manqué, toutes les fois, entre cette personne et le monde dans lequel elle s'inscrit, et il y a là une forme claire d'aliénation, qui réduit les conditions d'existence et renforce toujours davantage le phénomène des foules solitaires⁸⁴. La vie ainsi fabriquée est faite de milliers de petites morts fulgurantes – des trous noirs, trous de mémoire – des brûlures de cigarette sur la tapisserie.

⁸⁰ Jean-Gaétan Séguin, « *Mourir en vie...* » : *Patrick Straram ou le Bison Ravi* [film documentaire], Montréal, production Jean-Gaétan Séguin, 1988, 121 min 20.

⁸¹ Jean-Gaétan Séguin, *Patrick Straram ou le Bison Ravi*, Montréal, Éditions Guernica, 1991, p. 41.

⁸² Walter Benjamin, cité dans Georges Didi-Huberman. *La survivance des lucioles*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. Paradoxe, 2009, p. 109.

⁸³ *Ibid*, p. 64.

⁸⁴ Guy E. Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2018 [1967], p. 20.

Solitude II

Il faut les vivre côte à côte – la solitude de l'être et celle de l'écriture – pour pouvoir les distinguer. Et je crois qu'en fuyant les labyrinthes du quotidien, il est plus aisé d'en faire l'expérience. C'est quelque chose qui vient de l'angle ou de la lumière. J'admire ceux qui parcourent toujours les mêmes lieux et qui arrivent malgré tout à renouveler la vision qu'ils ont sur le monde et sur eux-mêmes. Moi, je me laisse aller à la dissolution : je suis les sillages sociaux, j'oublie que j'ai l'horizon et que les seules lignes qui vaillent sont celles que je tire du désir. Quand je m'égare dans les mécaniques de l'ordinaire – je parle de comportements, de devoirs, d'acquis, d'attentes. Je parle de la pression qui nous garde là où on *devrait* être. Alors oui, quand je me laisse aller dans ces roulières, il n'y a que l'écriture qui puisse me ramener à moi. Parce que c'est ça, la solitude de l'écriture, c'est faire face à soi-même. C'est se tenir-là, entière, devant une sorte de dédoublement de soi. Au front de la page, je rapaille mes regards dispersés : quelques-uns m'observent de loin, et un autre, plus prégnant, s'ouvre de l'intérieur – complètement mien, aveugle et si perceptif à la fois. De là, je peux retenir l'expérience que je fais de mon *être-au-monde*. Je peux la laisser s'imprégner, ou bien la prendre dans le creux de la main, à la hauteur des yeux, je peux la tourner doucement. Je peux l'observer, la cultiver, cette expérience, et peut-être bien décider d'en offrir une part à la fiction.

Partir pour partir

Je dois partir souvent. De la ville, je veux dire, je dois la quitter régulièrement. Ça vient d'un sentiment étrange, d'un inconfort. Comme si j'étais gorgée par la ville et qu'une sorte d'impatience embrumait ma pensée. Je le sais, à ce moment-là, je sens le départ se profiler. La dernière fois, c'était le matin, en attendant la lumière verte coin St-Patrick. Je m'en suis rendu compte quand j'ai enfin expiré, comprenant que j'avais retenu mon souffle tout ce temps-là pour laisser passer la horde de dix-huit roues. C'était un réflexe, bien sûr, pour éviter d'absorber la boucane, la poussière et le bruit. Mais je

crois que c'était aussi une sorte de temps d'arrêt que je désirais retenir dans l'élan impétueux qu'impose le quotidien. Comme si cet instant était celui de trop et qu'il fallait peser sur pause, arrêter le mouvement : fermer la porte. L'âme en suspens, le temps que ça se calme, que je puisse inspirer à nouveau, oui, inspirer quelque chose d'*autre*. Quand je ne suis plus en mesure d'accueillir la ville, je sais qu'il me faut prendre la route, partir à la recherche d'autres couleurs.

Confluences

Même s'ils ont vécu à une dizaine d'années d'intervalle, les Situationnistes et les Beats sont en quelque sorte cousins. Et sur le chemin de leurs pratiques, ils auraient pu croiser certains géopoètes en quête d'aventure et ainsi flirter un peu avec le récit de voyage. Je comprends bien ce qui sépare ces écritures les unes les autres. Je vois l'écart qui s'est creusé entre elles, au fil de mes recherches. Malgré tout, cet essai n'aurait jamais pu prendre la tangente de l'étude comparative. Je ne désire en aucun cas détailler de long en large les raisons pour lesquelles les Situationnistes haïssaient les Beats : ces *hobos* de chemin de fer mystifiés par Dieu, apolitiques et dépourvus d'une réelle volonté de changement⁸⁵. La prose spontanée ne suffisait pas, elle n'était pas assez révolutionnaire. L'intransigeance des positions de Debord atténuée quelque peu la critique qu'il fait de Kerouac et de sa bande. Et puisque l'esprit révolutionnaire de ses camarades lettristes était toujours trop faible ou trop éloigné de ses idéaux marxistes à lui, Debord a vu ses troupes se distendre tranquillement, jusqu'à l'extinction totale. Alors, il est clair que ces différents courants n'auraient jamais pu coexister dans un seul et même mouvement littéraire. Ils vont dans tous les sens, agissent dans des lieux trop différents. D'ailleurs, Kenneth White semble sortir de nulle part, au tournant des années soixante-dix, avec sa géopoétique. « Il devient, selon les goûts de ses lecteurs, l'Écossais, le Celte, le Picte, le barde ou le barbare, le clochard transcendantal, l'érudit errant, le poète zen, l'orientaliste post-beat, le chaman, le primitiviste ou le poète de la

⁸⁵ L'Internationale Situationniste, *op cit.*, vol. 1, p. 4.

nature sauvage...⁸⁶ » Avec lui, l'expérience et le savoir vont main dans la main, subordonnant pourtant la corporéité de l'écriture à la corporéité de la Terre.

Mais je ne cherche pas la confrontation, je cherche le point de jonction. Je tisse des liens avec la naïveté des commencements. D'un côté, il y a la nature : son langage, ses sciences, ses étendues qu'on qualifiait à tort de sauvages. Et de l'autre, il y a la ville : ses rues et sa culture, ses bruits et ses incessants mouvements. Pourtant, il y a bel et bien un tiers lieu où tout se mélange. Cette fausse opposition entre nature/culture est depuis longtemps dépassée, et je crois que la dérive les unit dans une posture commune qui réaffirme tout simplement la perméabilité des corps. Cette manière *d'être-au-monde* est à l'origine d'un lâcher-prise, mais plus que ça, elle entraîne une quête de connaissances qui pousse naturellement vers une conscience accrue de l'être : l'entrelacement de ce qu'il perçoit comme « soi » et de ce qui échappe à ses frontières. La dérive crée un espace d'altérité, où on se laisse affecter par le territoire, et où, finalement, on arrive à incarner un savoir qui y est intrinsèque. J'entends Joséphine Bacon, encore, après toutes ces années, elle résonne :

Écrire un poème, c'est marcher dans ma mémoire. Ce que j'écris, je me vois le faire. Quand je parle des perches, ce sont vraiment des perches que je dois tirer avec moi : dans la toundra, il n'y a pas de bois, pas d'arbres, il faut donc apporter ses perches pour se monter un abri. Ce n'est pas abstrait : ma poésie est concrète. Elle marche. Elle tire des perches, elle pagaie, elle portage. Et elle a les jambes fatiguées. Comme moi !⁸⁷

⁸⁶ Pierre Jamet, « L'altercation entre Gilles Deleuze et Kenneth White », *Philosophique : Annales littéraires de l'université de Franche-Comté*, no. 9, 2006, p. 146, en ligne, <https://doi.org/10.4000/philosophique.114>, consulté le 15 juin 2021.

⁸⁷ Joséphine Bacon, citée dans Marie-Christine Blais, « Toundra tu me gâtes », La Presse +, Montréal, 7 décembre 2014, en ligne, https://plus.lapresse.ca/screens/30bb3300-c9ff-47db-890d-3394563129ab%7C_0.html, consulté le 12 décembre 2016.

C'est ça : ma poésie marche entre les voitures, dans les ruelles, elle saute les clôtures et derrière un volant, elle bouffe les kilomètres pour aller retrouver le fleuve et le voir s'ouvrir encore plus loin – de l'autre côté, l'océan. L'échappée.

Interdisciplinarité

Dans son essai intitulé : « Effectuer des recherches incarnées à l'intersection des *Performance Studies*, de l'ethnographie expérimentale et des méthodologies indigènes », Virginie Magnat introduit l'idée d'un « processus de recherche incarnée⁸⁸ ». Citant Paul Stoller, elle affirme qu'à travers ses recherches, lui-même disait valoriser une approche « de la tête et du cœur » :

[Il] exige un engagement [...] proche de la transmission performative, c'est-à-dire une « ouverture de soi vers le monde – un accueil » ou une « hospitalité incarnée » que Stoller voit comme « le secret des grands universitaires, peintres, poètes et réalisateurs, dont les images et les mots nous font retrouver la sensualité⁸⁹ ».

Je l'ai moi-même nommé dérive, mais pour d'autres chercheurs, dans d'autres disciplines, cette posture emprunte des noms différents. Ce que ces méthodes partagent et ce qu'il faut retenir, c'est cette idée que notre destin et celui du territoire sont indissociables. L'idée que les mouvements du corps sont liés au terrain, à son relief et aux gens qui l'habitent. L'écriture incarne la ligne, celle que l'on tire entre le monde extérieur et soi, et qui prend corps par l'écrit. De là naît un récit qui dépasse bien entendu la page, mais aussi le corps pour rejoindre les corps.

⁸⁸ Virginie Magnat, dans Richard Schechner, « Les “points de contact” entre anthropologie et performance », *Communications*, vol. 92, no. 1, 2013, p. 130, en ligne, <https://doi.org/10.3917/commu.092.0125>, consulté le 18 avril 2021.

⁸⁹ *Ibid.*

Ville-océan

« Toutes les images sont bonnes, à condition de savoir s'en servir⁹⁰ », écrit Gaston Bachelard. Il parle ainsi de sa ville-océan ; de cette espèce de collage qu'il opère pour naturaliser les bruits de la cité et les rendre moins hostiles. « [...] Paris fait entendre, au centre de la nuit, le murmure incessant du flot et des marées⁹¹ ». Il parle du grondement des voitures comme de celui du tonnerre, de son sofa comme d'une barque perdue sur les flots, et de « l'aube citadine, quand la ville a "des rumeurs de coquillage vide"⁹² ». Ça me surprend toujours, quand je rencontre une image que je pensais avoir créée par moi-même ; née de mon seul esprit, que je crois toujours si singulier. Finalement, je constate que la ville était océan bien avant moi, et qu'elle avait déjà sa propre topographie. Ma ville est traversée par des courants constants ou intermittents, elle est rythmée par les heures de pointe. Elle a ses marées hautes, quand les travailleurs venus des deux rives viennent la rejoindre ; ses points de convergence quand Lionel-Groulx déverse ses travailleurs matinaux, ou quand le Festival de Jazz est lancé à la Place des Arts. Montréal est une île-océan. Elle est faite de *one ways*, de ponts, elle est scarifiée de tracks de chemins de fer et d'overpass. Elle a son Mont Royal planté au beau milieu. Oui, l'île est aussi une montagne. On ne cesse de la descendre et de la remonter – pour moi c'est Guy ou Atwater, parfois Parc, jusqu'au sommet. Reste les intersections impossibles à traverser, les ruelles clandestines, les cours-arrières barricadées derrière le bois, le fer et la pierre. Montréal est aussi faite de murs et d'enclaves ; elle a ses impasses, ses coins obscurs où aucune d'entre nous ne se risque, à la nuit tombée.

⁹⁰ Gaston Bachelard, *op cit*, p. 44.

⁹¹ *Ibid*, p. 43.

⁹² *Ibid*, p. 44, citant Yvonne Caroutch, *Veilleur endormis*, éd. Debresse, p. 30.

Solitude III

L'écriture, parce qu'elle prend forme dans la solitude, parce qu'elle creuse sous les mots et à travers les gestes, l'écriture donc, ne sait pas mentir. C'est un affrontement qui se joue sur deux fronts. Il y a la page, où la pensée bataille contre le langage. Puis il y a l'enlèvement, celui du quotidien⁹³, celui contre lequel l'écrit se dresse forcément. Si je paraphrase France Théoret, c'est qu'elle met le doigt dessus : écrire exige que je rassemble la totalité de ma personne⁹⁴. En création, se cacher de soi-même est impossible. Et c'est bien là où la solitude de l'écriture se distingue : elle n'est pas de l'absence, elle est de la matière invisible, de ce qui reste secret. Elle est de l'intangible que l'écrit permet de faire passer, apparaissant pour la première fois, là, sur la page – en nous depuis tout ce temps. Cette solitude, celle de l'écriture, c'est pour moi une danse violente, libératrice et si prenante. C'est peut-être le seul espace qui puisse encore être réellement privé. Privé, parce qu'inconnu de nous-mêmes : encore libre de tout.

Empruntée à la fuite

Je marche aussi dans ma mémoire. Je n'ai pas de perches, mais je reconnais le frisson qui me traverse, quand la pédale de gaz s'enfonce. J'entends la musique poussée à fond de train, les notes qui s'enfuient dans le vent « *far from all the things that we are*⁹⁵ ». Je sens la raideur s'agglutiner dans mes reins, celle qui ramène l'immobilité de mon corps contre la distance. Oui, je peux me rappeler tout ça, tout ce que la route procure, ce qu'elle installe comme inconfort et ce qu'elle dénoue en moi. « Les sentiments de puissance, d'autosuffisance et de maîtrise produits par cette expérience [la conquête des distances] sont les signes d'un privilège incontestable : celui de pouvoir circuler librement.⁹⁶ » Et pourtant, pourtant. Je désire plus que cette liberté empruntée à

⁹³ France Théoret, *La forêt des signes*, Montréal, les Éditions du Remue-Ménage, 2021, p. 49.

⁹⁴ *Ibid.*

⁹⁵ Patrick Watson, « The great escape », dans *Close to paradise*, [enregistrement sonore], Montréal, Secret City Record, 2006, 3 min. 07.

⁹⁶ Ania Wroblewski, « Filles mauves de l'Amérique », *Tangence*, no. 119, 2019, p. 99, en ligne, <https://id-erudit-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/iderudit/1065670ar>, consulté le 29 mars 2021.

la fuite. Je veux celle de la vie ordinaire. Je veux celle de mes chemins, celle de mon sexe.

I

Au-delà des océans
Nuage sans frontières
Ballon d'essai des rêves
Mer condensée dans un souffle
Poisson fossile cristallin
Neige belle éternelle
Volant aux quatre vents
Oiseau de paradis
Plumes gorgées de poèmes
L'autre côté des fleuves
*La face cachée des femmes*⁹⁷

Louky Bersianik

⁹⁷ Louky Bersianik, « La face cachée des femmes », *Brèves littéraires*, no. 66, hiver 2004, p.13, en ligne, <https://id.erudit.org/iderudit/4836ac>, consulté le 29 mars 2021.

Prendre voix

J'ai repoussé le moment trop longtemps. Attendu trop longtemps avant de parler du corps féminin et de son inscription dans cette pensée d'une écriture en dérive. Si j'ai attendu, c'est qu'il y avait la colère : un sentiment qu'on m'a appris à bannir, parce que grossier et inutile. Une perte d'énergie, m'a-t-on dit. Il y avait donc la colère à libérer, mais aussi la peur à dompter. Peur de faire un faux pas, de dire le mot de trop, de reprendre un discours répété et répété mainte fois, peur de l'illégitimité de ma voix et qu'on lise entre ces lignes un manque de rigueur et de connaissances, peur d'assumer que je suis, moi aussi, la *bad feminist*⁹⁸ de Roxane Gay. Peur de reconnaître l'étendue de mes propres privilèges, en tant que femme blanche cisgenre hétérosexuelle de classe moyenne. Je m'étais convaincue que la tangente féministe m'éloignerait trop de la création, et du mouvement que je tentais de définir. Je n'avais pas réalisé que la dérive est inévitablement liée au corps et que je n'avais d'autre choix que de parler à partir du mien. Je devais m'incarner : prendre voix.

My gender is more than my body, but my body is the site of my lived experience, where my identity, history and the spaces I've lived in meet and interact and write themselves on my flesh. This is the space that I write from⁹⁹.

Il y a toujours la colère, mais je la sais nécessaire. Je la sais féconde. Il y a toujours la peur, mais je lui réponds par ce qu'Anne Dufourmantelle comprend de l'expression « risquer sa vie » :

Est-ce nécessairement affronter la mort – et survivre... ou bien y a-t-il, logé dans la vie même, un dispositif secret, une musique à elle seule capable de déplacer l'existence sur cette ligne de front qu'on appelle désir ? [...] Risquer sa vie c'est d'abord, peut-être, ne pas mourir. Mourir de notre vivant, sous

⁹⁸ Roxane Gay, *Bad féministe*, Montréal, Édito, 2018, 400 p.

⁹⁹ Leslie Kern, *Feminist city: a field guide*, Toronto, Between the lines, 2019, p.8.

toutes les formes du renoncement, de la dépression blanche, du sacrifice¹⁰⁰.

L'écriture est cette ligne de front. Sa pratique m'aura permis d'observer la honte et l'insécurité polluer la page. Ici, je les prends dans ma paume, comme un tout. Je regarde cette chose-là créée par moi, je la considère sous tous ses angles, et je finis par me dire qu'elle est bien plate, qu'elle rebondirait vraiment bien si je la lançais de biais, sur les eaux calmes du fleuve. Un, deux, trois, bonds. Débarrassée, enfin. Debout devant les cercles qui grandissent et s'estompent, jusqu'à l'évanouissement complet.

Reprendre la nuit¹⁰¹

Je me surprends parfois à chasser les réverbères. C'est vrai, j'ai peur du noir. Après tout, on nous dit que les prédateurs se tapissent dans l'ombre. La nuit, l'angoisse ordonne mon chemin. Je prends le plus court, le plus achalandé, le plus éclairé. Non, ce ne sont pas tous les hommes, mais comment savoir – lequel ? Ma mère et sa mère avant, me répétaient de *faire attention*, de rester sur le *qui-vive*. « Être sans cesse sur le *qui-vive* pour qu'on finisse par nous laisser vivre...¹⁰² », écrit Martine Delvaux, dans *Thelma Louise et moi*. Dans les plis de leurs inquiétudes, s'énonçaient d'autres avertissements. J'entendais que la peur me protégerait, que cet état de constante alerte me sauverait du pire scénario : tu devras t'habiller comme il faut, ne jamais te promener seule, m'entends-tu ? Jamais. Restez ensemble, restez groupées. Tu ne devras pas répondre, non. Face à la brutalité des mots qui te seront crachés dessus, tu devras te taire, baisser la tête, éviter les regards. Dans la rue, le silence est ta meilleure arme. Dans la rue, tu n'es qu'un corps. Le dernier mot ne t'appartient pas.

¹⁰⁰ Anne Dufourmantelle, *op cit.*, p. 11-12.

¹⁰¹ Note 8 : *Take back the night* est un mouvement mondial qui lutte globalement contre la violence sexuelle, en particulier celle faite aux femmes.

¹⁰² Martine Delvaux, *Thelma Louise et moi*, Montréal, Hélio trope, 2018, p. 228.

Je suis un corps.

Si ce corps est le mien.

Si ce corps est le mien et qu'il se meut sur les trottoirs inégaux de la ville.

Si ce corps est le mien et que je traverse la ville ; traçant la poésie de ce qui s'accumule entre mes côtes.

Si ce corps est le mien et qu'il suit le mouvement du jour et de la nuit.

Si ce corps est le mien, mais que la nuit lui est interdite.

Si cette ville est la mienne et que sa nuit est impraticable.

Alors, cette nuit ne m'appartient pas,

Alors, cette ville que je dis mienne,

ce corps que je dis mien,

ne m'appartiennent pas

Si ce corps n'est pas le mien, c'est qu'il est femme.

Si ce corps ne m'appartient pas, c'est qu'il est

Objet

C'est qu'il est

Politique

Corps pluriels

La perspective féministe de cet essai s'inscrit logiquement dans la relation qu'entretient le corps avec l'espace. La dérive est une approche sensuelle, qui lie la vie intérieure au-dehors. La culture détermine les composantes du corps féminin, elle impose des dictats qui agissent directement sur nos affects et sur la vision distordue que l'on pose sur nos corps. L'intime est bien évidemment politique et il m'est impossible de détacher cette expérience de la condition des femmes, puisque le seul

témoignage que je puisse offrir c'est celui d'être femme dans l'espace public. À ce propos, Chloé Savoie-Bernard fait preuve de tant de justesse, en écrivant ceci :

[n]ous n'allons pas dans la vie de manière égale : ni les femmes vis-à-vis les hommes, ni même les femmes entre elles. Je ne sais pas si je crois qu'un jour nous arriverons à effacer ces rapports de pouvoir [...] Ce que je sais, par contre, c'est que nous pouvons travailler entre nous, entre femmes, à établir des liens d'égalité dans la vie de tous les jours¹⁰³.

Qu'elle soit littéraire ou non, la pratique de la dérive trouve son origine dans des mouvements et des théories excessivement androcentrés. Il faut le souligner – à grands traits – qu'elle soit situationniste ou géopoétique, qu'elle ait comme paysage la route ou le voyage, d'où qu'elle vienne, elle aura d'abord et avant tout été pensée et pratiquée par des hommes blancs, déterminés eux aussi, par la culture patriarcale machiste dominante. Des hommes « de leur époque », dit-on, qui ne percevaient sans doute pas encore l'importance de la présence des femmes de leur entourage. L'importance de leurs expériences et de leurs voix à elles toutes, si différentes les unes des autres, et surtout aussi primordiales que les leurs. Et c'est là, je crois, où le bât blesse¹⁰⁴. D'abord et avant tout, il faut prendre la mesure de nos différences. Reconnaître que l'on habite des espaces inégaux. Reconnaître qu'il y a d'autres réalités, liées à des affects qui ont leurs propres particularités. Je parle non seulement des difficultés imposées par les constructions de genres, mais aussi celles auxquelles fait face toute personne racisée, marchant dans la rue, ou évoluant dans la ville ou en région. Prendre la mesure, c'est-à-dire, confronter le fait que ma liberté de mouvement n'est

¹⁰³ Chloé Savoie-Bernard, « Apparaître dans la ville », dans *11 brefs essais pour l'égalité des sexes. Horizons féministes émergents*, Montréal, Éditions Somme Toute, 2019, p. 77.

¹⁰⁴ Note 10 : Le bât fait référence au bout de tissu que l'on posait sur le dos des mulets et sur lequel on y déposait les charges à transporter. Le bât blessait quand la charge était trop lourde ou mal fixée. C'est la répétition du frottement qui finissait par blesser la bête et la faire souffrir. Aujourd'hui, l'expression s'entend surtout pour parler de la source d'une souffrance psychologique, ou signifier le point sensible d'une personne. Je trouve son utilisation particulièrement éclairante, ici.

pas totale, mais qu'elle est supérieure à celle de bien des gens et donc, que les possibilités de mobilités ne sont pas les mêmes pour tous. Il y a aussi ceux qui les gagnent à grands coups de bras, faisant rouler sur leur fauteuil le poids de leur courage. Ainsi perçus, la rue, la ville, la route et le voyage demeurent à ce jour des foyers d'inégalités que je désire démanteler, ou plutôt reconquérir à travers le travail de création.

Puisque ce mouvement de reconquête est entamé par les femmes depuis relativement longtemps – je pense entre autres à Isabelle Eberhardt (1877- 1904) ou Nellie Bly (1864-1922) – il s'agit moins d'une conquête que d'un engagement : celui de faire résonner les voix de celles qui habitent déjà ces espaces. Mon désir est bel et bien celui de « retrouver, regagner au prix d'un effort, d'une lutte¹⁰⁵ », oui, il y a des lieux qui sont encore difficilement praticables, parce que je suis femme, et l'expérience féministe que j'en fais a droit de parole. J'y entends bien l'idée, non pas de domination, mais bien d'appartenance, de connexion et d'affection. C'est une reconquête de l'espace littéraire et l'idée est d'investir ces territoires de création, sans toutefois reproduire la relation d'assujettissement à laquelle les écritures marginalisées se confrontent toujours. Une reconquête inclusive, bienveillante.

*

L'œuvre de Josée Yvon est réinvestie par la sphère académique, depuis quelques années¹⁰⁶. Gina, Nicole, Francine, Rita et le reste de la bande reprennent leurs droits dans l'espace littéraire qui leur avait été dédié. Je passe par Josée¹⁰⁷, parce qu'il y a dans son écriture un puissant sentiment de sororité, qui m'interpelle. « Une injection de tendresse et de sang », en dit Yollande Villemaire, citée au tout début de la réédition

¹⁰⁵ « Reconquête » : définition tirée du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), en ligne, <https://cnrtl.fr/definition/reconqu%C3%AAt>, consulté le 10 juin 2021.

¹⁰⁶ Note 11 : Cela coïncide avec la réédition de *Travesties-Kamikaze* (2019) et *Maîtresses-Cherokees* (2021), par Les Herbes Rouges.

¹⁰⁷ Note 12 : Il me semble qu'elle aurait voulu qu'on s'appelle par nos prénoms.

de *Travesties-Kamikaze*¹⁰⁸. Je passe par Josée, parce qu'elle porte la parole des chairs violées, des personnages maganés d'être enchaînés à leurs corps et à la rue. La position que Josée occupe « [...] nous invite également à critiquer notre ouverture et une certaine élite féministe qui choisit celles méritant d'être défendues [...]»¹⁰⁹ Elle m'invite à questionner mon propre degré d'ouverture, et encore une fois remettre en doute la part savante de l'exercice d'écriture. Simplement réfléchir au fait que l'ivoire ne sert pas de matériau qu'aux universités.

C'était à la Librairie des Femmes d'Ici. on n'avait pas le droit d'être stoned pis lesbiennes en même temps. [...]
 Pendant que Nicole meurt dans un Café Abitibi, pour la chambre, le stew, le tabac. Et pour payer le pusher qui est ma vie. Les vraies travaillent, ne sont pas épuisées d'un lancement de 5 à 7 chez les dames d'un renouveau pseudo-révolutionnaire.
 Laquelle dans ce jet-set a l'eau coupé dans son évier ?¹¹⁰

Book of dreams

Josée avait dit de Jack Kerouac qu'il n'était pas le vagabond qu'il décrivait dans ses livres. C'était dans le cadre de la Rencontre internationale Jack Kerouac, qui avait eu lieu à Québec, en 1987. Elle avait prononcé son allocution, plus raide, plus critique que bien des poètes-amateurs et amis du roi beat, présents sur la scène et dans la salle. Elle avait parlé de la sexualité de Kerouac : complexe par sa fluidité et ses contradictions ; finalement bien moins libre que ce que la légende laisse entendre. Elle avait dévoilé un Jack enchevêtré dans un machisme au langage violent et dans une relation malsaine, quasi incestueuse avec sa mémère, Gabrielle. Josée avait enfilé les exemples et les citations tirées du *Book of dreams* (1960) de Kerouac, un ramassis de rêves que l'auteur avait mis en récit :

¹⁰⁸ Josée Yvon, *Travesties-Kamikaze*, Montréal, Les Herbes rouges, 2019 [1980], 144 p.

¹⁰⁹ Isabelle Beaulieu, « Outsiders », *Lettres Québécoises*, no. 177, printemps 2020, p. 25.

¹¹⁰ Josée Yvon, *op cit.*, p. 114.

« “Ces affreuses femmes-amazones – la danse sexuelle – mais je ne suis qu’un esclave récalcitrant, un partenaire malgré lui.”
 “Women are only Mara demons who lure men into sex only to dominate and destroy them.”
 “Les femmes m’apportaient du gin pour dîner.”, “...giving her the sadistic treatment she probable love”. Et dans Maggie Cassidy : “Surtout ne me repousse pas ce soir car je te claquerai les poignets, je te ficheraï à la rivière tu verras.”¹¹¹ ».

La violence de Jack est peut-être tirée de ses rêves, mais elle s’inscrit d’une manière bien tangible dans une tradition littéraire machiste et réductrice. Jack n’était pas de ceux qui invitaient ses femmes à la fête. « C’est trop dangereux pour toi, voyons, baby¹¹². » Alors, il est grand temps que *baby* identifie le danger et s’y oppose. Elles se font déjà entendre, ces voix de femmes qui dénoncent, ces #metoo, ces récits étouffés depuis trop longtemps. En ce moment, elles sortent tous azimuts. On cherche à rattraper le temps perdu ; à occuper la juste part d’un espace public et littéraire qui nous revient de droit.

Mon propre *book of dreams*, c’est la voix d’une femme qui prend corps peu à peu, qui investit des territoires traditionnellement masculins, tout en cherchant à se libérer des dualités révolues. Celles qui opposent inextricablement le mouvement à l’enracinement et le voyage au quotidien. Cette femme cherche à habiter le mouvement comme elle habiterait une maison.

Poreuses

Ce soir, la lune est montée jusqu’à ma fenêtre. De là, je l’entends mieux. La voix de Duras me couvre d’un embrun : « Et quand je parle des autres femmes, je pense que ces autres femmes me contiennent aussi ; c’est comme si elles et moi, on était douées de

¹¹¹ Josée Yvon, « Slab bacon comme à Lowell ou les tendances sexuelles de Jack Kérouac », dans *Un Homme grand. Jack Kerouac à la confluence des cultures*, Ottawa, Carleton University Press, 1990, p. 169.

¹¹² *Ibid*, p. 167.

porosité.¹¹³» Comme si sous cette peau vivaient des gestes immémoriaux, des gestes partagés par toutes, des rituels qui nous lient non pas *à travers*, mais bien *en dehors* – du temps, et peut-être même de nos corps. C’est qu’il y a des mouvements qui dépassent notre corporéité propre, et qui vont toucher l’ensemble. Je parle des gestes appris de nos mères et nos grands-mères ; des mimiques, des attitudes. De ces actions quotidiennes auxquelles on ne réfléchit plus, mais qui engagent nos corps dans les mêmes chemins qu’elles. C’est de ça qu’il est question, de cette porosité dont parle Duras. Celle des êtres, mais aussi celle des limites entre le passé et le présent, entre le réel et l’imaginé.

Solitude IV

Une fois entrée dans la solitude de l’écrit, je ne me suis plus jamais sentie seule. J’étais accompagnée par toutes les autres solitudes¹¹⁴ de celles qui se sont fait une place pour s’écrire. J’ai compris qu’il fallait chercher ailleurs que dans les chambres. Pas de cabane dans le fond d’un jardin, pas de maison, ni de bureau, non. Ces lieux ne m’ont jamais tout à fait appartenu, de toute façon. C’est simplement que je ne me délie pas dans ce genre d’endroits. Il me fallait une place en dehors du monde ; un lieu secret. Et c’est devenu ça, pour moi, la solitude de l’écrit : un espace où je me suis trouvée assez libre pour occuper la ligne entre l’existence et la création.

Femmes-feu

Je rêve d’un endroit, peut-être une clairière au fond d’une forêt dense. Une clairière entourée de pins blancs et de chênes à gros fruits. Ce serait un lieu pour les unir tous. Il y aurait le peuplier baumier et du thuya ancien, le micocoulier occidental, l’orme liège et celui d’Amérique. Il y aurait l’érable noir et quelques ostryers de Virginie. Réunies sous la lune la plus longue, il y aurait toutes ces femmes. Ces femmes-feu qui

¹¹³ Marguerite Duras et Michelle Porte, *Les lieux de Marguerite Duras. Entretiens de Michelle Porte et Marguerite Duras*, Paris, Éditions de minuit, 1977, p. 12.

¹¹⁴ Gaston Bachelard, *La flamme d’une chandelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005 [1961], p. 47.

sommeillent au creux de mon ventre. Sur la braise, je soufflerais fort. Elles se mettraient à danser, dessinant des lignes hallucinées de leurs bras irradiants. Elles marqueraient le ciel, ces femmes. De leurs gestes, elles consumeraient la nuit et me traverseraient le corps. Elles chargeraient mes nerfs et réveilleraient mes muscles. Elles empliraient ma bouche de leurs voix hautes et fortes de la justesse de dire. Et je laisserais les lettres tomber sur la page, comme le bruit de la pluie sur le balcon de ma chambre : « [...] because the mind of an artist, in order to achieve the prodigious effort of freeing whole and entire the work that is in him, must be incandescent [...] there must be no obstacle in it, no foreign matter unconsumed.¹¹⁵ » Écoutez plus attentivement, le chant de la louve s'entend ainsi :

		In order to achieve Freeing whole and entire the work that is in him
Non		
	That is in	
Elle		
		She Must be incandescent There must be No Obstacle No Foreign matter Unconsumed.

Hors du lit de cette vie, hors des normes sociales du temps, elles auraient pu être nombreuses à écrire. Elles auraient pu esquiver les contraintes, celles-là mêmes qui empêchaient les plus grands artistes de leurs temps à faire vivre leur pensée sur papier. Elles auraient peut-être pu écrire une matière encore étrangère. Témoigner de

¹¹⁵ Virginia Woolf, *A room of one's own*, London, Penguin Books, coll. Modern Classics, 2000 [1929], p. 58.

leurs réalités de femmes, offrir une autre vision de la complexité du monde. Elles auraient pu être incandescentes, se consumer dans une langue qui leur aurait appartenu à elles aussi.

*

Le passé est passé. Son prolongement dans l'écriture est un montage, « [...] une réalité découpée, morcelée, explosée, une réalité mise en pièces puis montée à nouveau¹¹⁶ ». Reprise par la fiction, puis redonnée au monde.

Peau fantôme

Voyez tout ce temps, tout cet espace laissé vide. C'est un trou duquel naît le silence de générations de poètes refoulées ou ignorées. Et quand je me penche sur ce trou, quand j'ouvre la bouche pour crier et qu'un son sourd sans écho sort de ma gorge, c'est leur colère que j'entends. Une colère pourpre, pleine d'une fureur que je ne sais pas à qui adresser. Ce silence, c'est une peau arrachée à nos corps ; un membre fantôme qui n'existe que dans la douleur formée par l'absence de parole. Ce silence, il est fait de ce que je ne pourrai jamais lire d'elles, de leurs visions, de leurs réalités : des bribes de vies, des plans si rapprochés, si collés sur le quotidien et sur les gestes qui le raccommode ; des façons de faire évanouies et avec lesquelles je ne peux dialoguer que dans la fiction. But, « [f]iction here is likely to contain more truth than fact »¹¹⁷. Et c'est peut-être là le seul moyen d'entrer en contact avec ce que ces femmes-écrivaines-mères-travailleuses-poètes-sœurs-voyageuses auraient pu écrire. Dans son essai *A room of one's own*, Woolf brode un portrait brillant de la situation socio-économique des femmes de son temps. Elle pointe entre autres le manque d'autonomie financière et l'absence d'espace – physique et mental – qui les privent de la possibilité d'écrire.

¹¹⁶ Martine Delvaux, *op cit.*, p. 190.

¹¹⁷ Virginia Woolf, *op cit.*, p. 6.

Les constructions sociales de genre de l'époque font obstacle à l'écriture des femmes de la classe moyenne et ce que Woolf met en lumière, c'est entre autres ce vide : la perte¹¹⁸ d'un héritage indescriptible, parce qu'inexistant. Elle cherche, mais le matrimoine littéraire est introuvable, avant le XIXe siècle¹¹⁹. Elle creuse, mais ne trouve que des femmes écrites par des hommes : « [...] one might go even further and say that women have burnt like beacons in all works of all the poets from the beginning of time – Clytemnestra, Antigone, Cleopatra, Lady Macbeth, Phèdre [...] Anna Karénine, Emma Bovary, Madame de Guermantes [...]»¹²⁰

D'elles

Je comprends qu'une femme peut tout quitter. S'en aller en regardant les villes défiler, au volant de sa Scirocco. Elle peut rouler, la pédale à terre, toutes vitres baissées, jusqu'à sentir l'odeur du varech venir saler ses cheveux. Oui, je comprends qu'une femme peut partir loin : prendre l'avion, traverser l'Atlantique, sauter dans un train, puis un autobus, pousser plus loin, marcher, couper à travers champs, s'enfoncer profond dans les verts, grimper sur la plus haute montagne et s'imaginer plus loin encore, là où les îles se fondent en mirages. Là où l'écriture prend vie. Une femme peut aller au bout du monde, et décider de l'écrire. Elle le peut, parce que d'autres avant elle ont fait le pas. D'autres ont fait le choix d'une trajectoire différente.

Ces autres femmes écrivaient sur le coin d'une table, quelques minutes à la fois, pendant que le reste de la famille avait le dos tourné. Elles cachaient leurs manuscrits, leurs poèmes ou leurs journaux, par peur d'être découvertes. Celles-là se sont battues pour avoir une chambre à elles. Et puis d'autres sont venues. Elles ont trouvé qu'une chambre ne suffisait pas, pas plus qu'une maison ou un jardin. Certaines ont dû sauter

¹¹⁸ Note 13 : L'écriture des femmes s'origine-t-elle nécessairement dans une nostalgie du possible ? Est-elle inexorablement liée à cette trouée destinée à être comblée par la fiction ?

¹¹⁹ Note 14 : Sauf quelques exceptions, comme Sappho, Marie de France, Christine de Pizan et quelques autres.

¹²⁰ *Ibid*, p. 44.

du haut de leur fenêtre pour trouver dans la mort l'ultime fuite. D'autres, contre toutes attentes, ont ouvert la porte : elles ont quitté le foyer.

They took chances, made mistakes, made poetry, made love, made history [...] They were compassionate, careless, charismatic, marching to a different drummer, out of step. Muses who birthed a poetry so raw and new and full of power that it changed the world. Writers whose words weave spells, whose stories bind, whose vision blinds¹²¹.

Je pense à ces femmes quand je prends la route, quand je pars à la découverte d'un autre lieu. Quand je réalise que l'horizon est habitable et que je n'ai comme limite que le 100 km/h qu'on me suggère. Je me dis que je leur dois tout ça. Mais c'est aussi à elles que je pense quand, au coin de ma rue, je me fais traiter de chienne, sans aucune raison valable sinon celle d'être essoufflée par les 5 kilomètres que je viens de courir. C'est à elles que je pense quand, en rentrant du travail aux petites heures du matin, je me fais suivre par deux hommes, de Notre Dame à Centre, jusqu'à la porte de mon appartement. Quand le soulagement d'être enfin arrivée me fait plier les genoux. Quand je réalise ma bêtise trop tard – *Fuck. Ils savent où j'habite* – et que je cours tout verrouiller derrière moi. À elles que je pense quand je dois m'enfermer entre mes propres murs. Quand la colère monte, au souvenir de leurs visages hilares – devant ma peur et mon pas affolé – tellement satisfaits de l'emprise qu'ils ont eue sur cette imprudente qui marchait seule, tard la nuit. C'est à elles que je me dois de penser, parce que je ne suis toujours pas libre de circuler, parce que mon sexe. Parce que les insultes et les *cat calls* continuent à tomber à mes pieds comme de la vidange sur les trottoirs. Parce que les agressions ordinaires et les viols conjugaux sont balayés d'un revers de la main. Parce qu'à l'heure où j'écris ces lignes,¹²² ont compte déjà dix féminicides, depuis

¹²¹ Brenda Knight, *Women of the Beat Generation. The Writers, Artists and Muses at the Heart of a Revolution*, Berkeley (CA), Conari Press, 1996, p. 3-4.

¹²² 25-03-21, 12 :01.

le début de l'année. Parce que les procès pour agressions sexuelles finissent trop souvent par la destruction de la victime : de sa parole, de sa crédibilité et de sa légitimité à dénoncer. Parce que les travailleuses du sexe sont laissées sans protection et continuent à mourir dans nos ruelles. Parce que les femmes autochtones disparaissent. Parce que leurs vies humaines valent moins aux yeux des autorités, alors il importe peu d'agir. Même après une enquête nationale¹²³, il importe peu d'agir pour elles, pour ces femmes qui meurent dans leur salon et qui se volatilisent, partout sur les routes du pays. Elles disparaissent. Il faut le redire, le crier : elles n'ont pas de lieu à elles, ces femmes. Ni chambre, ni maison, ni terres.

The lady is a humble thing
 Made of death and water
 The fashion is to dress it plain
 And use the mind for border¹²⁴

Ma chambre à moi

Il y a bien un lit, un miroir et une grande commode sur laquelle j'y ai déposé une chandelle entourée de pierres, un coquillage, les crèmes et les huiles fabriquées par ma mère. Dans un coin, il y a du linge sale. J'ai une collection de vinyles, beaucoup de livres à moitié lus, déployés face contre terre, comme des oiseaux en plein vol. Il y a aussi une fenêtre qui donne sur la rue du Centre et des plantes pour adoucir ses rebords bruyants. Dans cette chambre, j'écris sans tracer les lettres, sans composer les phrases. C'est une écriture qui ne s'incarne pas – pas dans cette chambre. Ici, je rêve en poèmes, je reste à l'ombre du songe. De là, parfois, quelques mots remontent à la surface sans

¹²³ Note 15 : Le rapport de l'Enquête nationale sur les femmes et les filles autochtones disparues et assassinées (ENFFADA), a été publié le 3 juin 2019. Après deux ans, aucun plan d'action national n'a encore été mis en place, en regard des 231 recommandations mises de l'avant par le rapport. En 2020, sur les 128 femmes ou filles qui ont été tuées par des hommes, 30 d'entre elles étaient autochtones. C'est plus du quart.

¹²⁴ Elise Cowen, *Women of the Beat Generation. The Writers, Artists and Muses at the Heart of a Revolution*, Berkeley (CA), Conari Press, 1996, p. 164.

traverser la ligne entre la nuit et la vie, et j'en viens à oublier qu'ils ont déjà existé, qu'ils continuent peut-être même à respirer, quelque part entre les deux.

Je parle de ma chambre, parce que c'est un lieu qui m'appartient complètement. Ce que je désire, c'est habiter la rue de la même manière. Je la veux mienne, cette ville. Je veux pouvoir la parcourir, de dérive en dérive, sans m'y sentir comme une proie, sans avoir à rester sur mes gardes, sans penser que *mon* viol m'attend quelque part dans l'ombre¹²⁵. Je veux m'offrir à la poésie, non pas me soumettre à la prédation. Je veux reprendre cet espace que le patriarcat nourrit de peurs ; le vider pour me laisser aller à la rencontre de la *vraie* ville. Pas celle dont je m'échappe, mais celle qui me prolonge.

Il y a des phrases qui sont des ponts

Dans un autre lieu, sous un soleil irascible, j'ai ouvert cette anthologie sur les écrivaines, muses et artistes de la Beat Generation. J'y ai trouvé un point de passage, une brèche à partir d'où nous dialoguons toutes : Virginia Woolf, les sœurs Brontë, Jane Austen, mais aussi Emily Dickens, Elise Cowen, Joyce Johnson, Denise Levertov, Diane De Prima, Audre Lorde, Gloria Anzaldúa. Et Louky Bersianik, France Théoret, Josée Yvon, Nicole Brossard, puis An Antane Kapesch, Marie-André Gill, Lula Carballo, Olivia Tapiero et tant d'autres¹²⁶. Cette brèche s'ouvre comme suit, à la première page du *Forword* d'Anne Waldman :

Yet so many of the women I knew – like many of the women represented and conjured in these pages – were more troubled characters – driven, desperate, fighting against the constraints of culture, family, education and often dwelling in the twilight of a “great” man’s personality or career. [...] Not exactly thwarted lives these womens’ by any means, but difficult, restless, and most definitively outside the norm. [...]¹²⁷

¹²⁵ Leslie Kern, *op cit.*, p. 147.

¹²⁶ Note 16 : J'aimerais dresser la liste de leurs noms. Les nommer toutes, oui, pour qu'elles s'embarquent et vivent éternellement de cette dérive.

¹²⁷ Anne Waldman, *Women of the Beat Generation. The Writers, Artists and Muses at the Heart of a Revolution*, Berkeley (CA), Conari Press, 1996, p. 18.

Ainsi, la pensée en quête de liberté ne sera jamais dispensée d'affrontements. Tel est le pacte que je fais avec l'écriture. Tel est celui que nous faisons toutes. Dans *La forêt des signes*, France Théoret le dit : « Il est inutile d'écrire si je ne cherche pas la liberté¹²⁸. » Et plus loin, encore : « Le geste [d'écrire] implique une lutte sans cesse recommencée et renouvelée dans le langage¹²⁹. » C'est un acte de résistance. Il n'y aura jamais *no obstacles*. Ces femmes qui sont sorties de leurs maisons pour cheminer dans la marge sociale et littéraire avaient, elles aussi, leurs batailles à mener quotidiennement contre un milieu qui ne cessait de rejeter leur art. Un milieu qui se targuait d'être uni pour l'art, mais qui diminuait systématiquement l'apport des femmes en les réduisant à ce qu'elles étaient pour eux : un sexe¹³⁰.

Reprendre la ville

Je me rappelle la frayeur qu'on vivait, mon amie d'enfance et moi, les soirs de semaine où j'allais jouer chez elle après l'école. Je devais rentrer à la maison à la noirceur et l'entente tacite était qu'elle me raccompagnait toujours à moitié chemin, pour que le risque soit vécu à parts égales. Nous avions dix ou onze ans. Nous habitons à quelques rues l'une de l'autre, à peine plus d'un kilomètre de distance, dans un quartier sécuritaire d'une banlieue tranquille. Pourtant, rien ne nous terrorisait plus que les scénarios de harcèlement ou de viol. Nous ne prononcions que très rarement ces mots, mais tout de nos corps en parlait : nos pas pressés, nos regards alertes, nos voix frêles, contrôlées. Si on avait pu, on se serait faites invisibles. « We knew that being alone and going out at night were the times when those threats might become real¹³¹. »

¹²⁸ France Théoret, *op cit.*, p. 28.

¹²⁹ *Ibid*, p. 32.

¹³⁰ Anna Trespeuch-Berthelot, « Chapitre 3 : Forger l'identité situationniste » dans *L'Internationale situationniste. De l'histoire au mythe (1948-2013)*, Paris, *Presses Universitaires de France*, 2015, p. 128-129, en ligne, <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/puf.tresp.2015.03>, consulté le 8 octobre 2020.

¹³¹ Leslie Kern, *op cit.*, p. 143.

Leslie Kern le souligne : ce n'est pas une leçon apprise en classe ou à la maison, c'est quelque chose qui était simplement là, tout au long de notre développement, latent. Et plus nos corps se transformaient plus la menace grandissait. « [...] the message comes in like an IV drip, building up in our systems so gradually that once we become aware of it, it's fully dissolved in the bloodstream. It's already natural, common sense, inherent¹³². »

Je me remémore la frayeur, non pas pour comprendre d'où elle vient – elle a toujours existé – mais simplement pour la regarder telle qu'elle est : imprégnée dans le tissu de mes muscles. On nous le dit, on nous le répète : si on se fie aux statistiques, il est très peu probable qu'une femme se fasse attaquer ou violer dans un espace public. Cette peur est *irrationnelle*, infondée. Pourtant, l'expérience quotidienne qu'on se fait de la rue nous rappelle sans cesse que cet espace ne nous est pas dédié, qu'il n'a pas été conçu pour la femme et encore moins pour la femme enceinte, racisée, ou adolescente. Pas du tout pour la femme ayant un handicap. On en tolère certaines, parce que leurs corps sont soit bons à être objectivés, soit à enfanter. Les autres, quant à elles, sont soit oubliées, soit tuées.

C'est donc par-là qu'il faut passer ; par le corps, par ce qui sculpte et façonne nos gestes quotidiens. C'est à cette échelle que les révolutions deviennent possibles. C'est par-là qu'il est possible de reprendre la ville. Défier ce système de peur, qui favorise l'exclusion et édifie les murs entre les différentes communautés.

J'ai le sentiment qu'une rue juste et habitable serait un terrain tellement plus fertile pour la création ; tellement plus libre et significatif. Elle porterait un modèle social qui ne reposerait pas uniquement sur les modèles dominants hétéronormatifs de la famille. Elle serait égalitaire. Elle ferait place à la connexion entre les différentes

¹³² *Ibid*, p. 144.

communautés et mouvements, elle laisserait plus de place pour l'amitié et la solidarité ; pour les rencontres et l'inattendu. Parce que même si un certain degré de liberté s'ouvre dans l'intime, c'est aussi par la rue que ça *pass*e.

Ad vitam æternam

À force d'ouvrir, encore et encore, des portes sur le texte ; des débuts à traduire et à dépiler. À force de voir l'image se transformer et s'étendre. À force de dire qu'on achève ; à force de mensonges et de pensée magique. À force, on se dit que la fin est inconcevable. Qu'elle n'aura pas lieu. Qu'elle non plus n'a pas de lieu à elle.

*Écrire un livre, ce sera toujours atteindre une autre rive*¹³³.
Louise Warren

La fin ou s'échouer de toute façon

Rares sont les dérives qui aboutissent sur cette *autre rive*, dont parle Louise Warren. L'achèvement d'une dérive n'est pas l'atteinte d'une finalité, qu'elle fut prédéterminée ou non. Si ça se trouve, je ne crois pas qu'on puisse parler ici de conclusion, ni même de fin. Ce qui met un terme à la dérive c'est peut-être tout simplement le fait de s'échouer. Pas de rive, pas de délivrance ni d'euphorie devant la côte se dessinant au loin. Ni montagnes, ni falaises, rien pour briser cet horizon illimité. Non, je ne verrai pas la fin approcher, le flot s'arrêtera aussi violemment qu'il a commencé. Et c'est peut-être ça qui rend le temps de la dérive si élastique : la promesse que tout s'arrêtera brusquement. L'échouage et la mort soudaine du mouvement, car au terme, l'écriture se sera asséchée, il n'y aura plus rien à dire, j'aurai touché le fond, et qui sait, peut-être le cœur de quelque chose d'*autre*, quelque chose qui ne sera pas vraiment la fin, mais qui aura des airs de commencements.

Faux départ

Il y aura bien une histoire, mais d'abord et avant tout, il y aura eu le mouvement qui la porte. Il y aura eu l'idée première d'une dérive et le désir de m'expliquer ce qui la traverse : ses dispositifs, ses courants, ses poussées et ses tourbillons. Vous aurez trouvé dans l'assemblage de cette suite de fragments, une ultime tentative pour affronter ce que l'expérience d'une écriture en dérive a de plus primordial et de plus imparfait.

¹³³ Louise Warren, *op cit.*, p. 63.

Alors que tout nous parle de notre fin, nous rêvons sans l'admettre de début du monde. Nous rêvons de créer ce qui pourrait être un monde¹³⁴.

Véronique Côté

¹³⁴ Véronique Côté, *op cit.*, p. 14.

BIBLIOGRAPHIE

Articles

- Collectif, « L'Internationale Situationniste (1958-1969), Édition augmentée, texte intégral des douze numéros de la revue », Paris, Arthème Fayard, 1997 [1975].
- Bacon, Joséphine, citée dans Marie-Christine Blais, « Toundra tu me gâtes », dans *La Presse +*, 7 décembre 2014, en ligne, https://plus.lapresse.ca/screens/30bb3300-c9ff-47db-890d-3394563129ab%7C_0.html, consulté le 12 décembre 2016.
- Beaulieu, Isabelle, « Outsiders : critique du livre *Travesties-kamikaze*, de Josée Yvon », *Lettres Québécoises*, no. 177, printemps 2020, p. 25, en ligne, https://lettresquebecoises.qc.ca/index.php/system/files/2020-03/LQ_177_Web.pdf, consulté le 19 mars 2021.
- Bersianik, Louky, « La face cachée des femmes », *Brèves littéraires*, no. 66, hiver 2004, p.13-17, en ligne, <https://id.erudit.org/iderudit/4836ac>, consulté le 29 mars 2021.
- Bersianik, L., Brossard, N., Charbonneau-Tissot, C., Gagnon, M., Le Blanc, H., Marchessault, J., Ouvrard, H. & Villemare, Y., « Pourquoi j'écris », *Québec français*, no. 47, octobre 1982, p. 30-33, en ligne, <https://id.erudit.org/iderudit/56944ac>, consulté le 13 avril 2021.
- Boyer, Frédéric, « Note sur l'espérance », *Critique*, no. 836-837, janvier-février 2017, p. 43-52.
- Brossard, Nicole, « Architectes en désirs et pensées », *Lettres Québécoises*, no. 180, printemps 2021, p. 30-31.
- Chapman, Rosemary, « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *Recherches féministes*, 1997, vol. 10, no. 2, p. 13-26, en ligne, <https://doi.org/10.7202/057933ar>, page consulté le 7 mars 2021.
- Cochard, Bertrand, « La poétisation de l'existence. Sur l'usage du terme "poésie" dans l'œuvre de Guy Debord », *Fabula LhT*, no. 18, avril 2017, en ligne, <http://www.fabula.org/lht/18/cochard.html>, page consultée le 10 octobre 2020.
- Dattilo, Emanuele, « L'être irréparable », *Critique*, no. 836-837, janvier-février 2017, p. 78-91.

- Didi-Huberman, Georges, « "Puissance de ne pas », ou la politique du désœuvrement », *Critique*, no. 836-837, janvier-février 2017, p. 14-30.
- Fabbri, Véronique, « La ville dans les films de Guy Debord », *Appareil*, no. spécial, 2008, p. 1-18, en ligne, <https://journals.openedition.org/appareil/459>, consulté le 17 octobre 2020.
- Jamet, Pierre, « L'altercation entre Gilles Deleuze et Kenneth White », *Philosophique : Annales littéraires de l'université de Franche-Comté*, no. 9, 2006, p. 145-153, en ligne, <https://doi.org/10.4000/philosophique.114>, consulté le 15 juin 2021.
- Kennedy, Jen, « GirlsGirlsGirls », *Esse arts + opinions*, no. 82, automne 2014, p. 18-27, en ligne, <https://id.erudit.org/iderudit/72209ac>, consulté le 17 novembre 2020.
- Klein, Annabelle, « Les homepages, nouvelles écritures de soi, nouvelles lectures de l'autre », *Spirale. Revue de recherches en éducation*, no. 28, 2001, p. 67-82, en ligne, <https://doi.org/10.3406/spira.2001.1454>, consulté le 13 avril 2021.
- Lacroix, Michel, Douze textes brefs sur Belleau, *Voix et Images*, no. 125, hiver 2017, p. 103-116.
- Létourneau, Jean-François, « La conscience du sauvage », *Contre-Jour*, no. 38, hiver 2016, p. 73-80.
- Magnat, Virgine, dans Richard Schechner, « Les "points de contact" entre anthropologie et performance », *Communications*, vol. 92, no. 1, 2013, p. 125-146, en ligne, <https://doi.org/10.3917/commu.092.0125>, consulté le 18 avril 2021.
- Meizoz, Jérôme, « Posture et poétique d'un bouurlingueur : Cendrars », *Poétique*, vol. 147, no. 3, 2006, p. 297-315, en ligne, <https://doi.org/10.3917/poeti.147.0297>, consulté le 17 juin 2021.
- Morey, Miguel, « L'expérience de la prose », *Critique*, no. 836-837, janvier-février 2017, p.122-130.
- Rannou, Pierre, « Des véritables rapports de Patrick Straram le Bison ravi avec l'Internationale lettriste et l'Internationale situationniste », *Inter*, no. 93, printemps 2006, p. 40-44, en ligne, <https://id.erudit.org/iderudit/45767ac>, consulté le 10 octobre 2020.

Reinhardt, Marc-André, « Du désœuvrement. Compte rendu : Le feu et le récit de Giorgio Agamben, *Spirale*, no. 255, hiver 2016, p. 65-67, en ligne, <https://id.erudit.org/iderudit/81103ac>, consulté le 10 avril 2021.

Rubin, Elihu, “Catch My Drift? Situationist Dérive and Urban Pedagogy”, *Radical History Review*, no. 114, octobre 2012, p. 175-190, en ligne, <https://doi.org/10.1215/01636545-1598060>, consulté le 19 septembre 2020.

Wroblewski, Ania, “Filles mauves de l’Amérique”, *Tangence*, no. 119, 2019, p. 95-111, en ligne, <https://id-erudit-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/iderudit/1065670ar>, consulté le 29 mars 2021.

Essais

Collectif, *Women of the Beat Generation. The Writers, Artists and Muses at the Heart of a Revolution*, Berkeley (CA), Conari Press, 1996, 384 p.

Agamben, Giorgio, *L’usage des corps. Homo Sacer, IV (2)*, Paris, Éditions du Seuil, coll. L’ordre Philosophique, 2015, 392 p.

Bachelard, Gaston, *La poétique de l’espace*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige, 2012 [1957], 404 p.

_____, *La flamme d’une chandelle*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige, 2015 [1961], 112 p.

Bouvier, Nicolas, “La clé des champs”, dans Alain Borer, *Pour une écriture voyageuse*, Bruxelles, Complexe, 1992, 219 p.

Brossard, Nicole, *La lettre aérienne*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2009 [1985], 158 p.

Caillois, Roger, *La lecture des pierres*, Paris, X Barral, coll. Beaux Livres, 2014, 427 p.

Côté, Véronique, *La vie habitable. Poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, 2014, 95 p.

Debord, Guy E., *Œuvres cinématographiques complètes. 1952-1978*, Paris, Gallimard, 1994 [1978], 282 p.

- _____, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2018 [1967], 208 p.
- Delvaux, Martine, *Thelma Louise et moi*, Montréal, Héliotrope, 2018, 236 p.
- _____, *Le boys club*, Montréal, Héliotrope, 2019, 224 p.
- _____, *Pompières et pyromanes*, Montréal, Héliotrope, 2021, 258 p.
- Descola, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2015 [2005], 792 p.
- Didi-Huberman, Georges, *La survivance des lucioles*, Paris, Éditions de Minuit, 2009, 141 p.
- Dillard, Annie, *En vivant, en écrivant*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2017 [1996], 122 p.
- Dufourmantelle, Anne, *Éloge du risque*, Paris, Éditions Rivages, coll. Rivages poche. Petite Bibliothèque, 2014, 320 p.
- Duras, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1993, 132 p.
- _____ et Michelle Porte, *Les lieux de Marguerite Duras. Entretiens de Michelle Porte et Marguerite Duras*, Paris, Éditions de minuit, 1977, 103 p.
- Ernaux, Annie, *Le vrai lieu : entretiens avec Michelle Porte*, Paris, Gallimard, 2014, 110 p.
- Foster Wallace, David, *This Is Water: Some Thoughts, Delivered on a Significant Occasion, about Living a Compassionate Life*, New York, Little, Brown & Company, 2009, 137 p.
- Federici, Silvia, *Par-delà les frontières du corps*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 2020, 143 p.
- Gay, Roxane, *Bad féministe*, Montréal, Édito, 2018 [2014], 400 p.
- Jacob, Suzanne, *Bulle d'encre : essai*, Montréal, Boréal, 2001, 147 p.
- Kaufmann, Vincent, *Guy Debord, La révolution au service de la poésie*, Paris, Éditions Fayard, 2001, 408 p.
- Kern, Leslie, *Feminist city: a field guide*, Toronto, Between the lines, 2019, 216 p.

- Klébaner, Daniel, *Poétique de la dérive*, Paris, Gallimard, 1978, 176 p.
- Rajotte, Pierre, *Le récit de voyage au XIXe siècle : aux frontières du littéraire*, Montréal, Tryptique, 1997, 282 p.
- Savoie-Bernard, Chloé, “Apparaître dans la ville”, dans *11 brefs essais pour l'égalité des sexes. Horizons féministes émergents*, Montréal, Éditions Somme Toute, 2019, p. 69-77.
- Théoret, France, *La forêt des signes*, Montréal, les Éditions du Remue-Ménage, 2021, 110 p.
- Trespéuch-Berthelot, Anna, “Chapitre 3 : Forger l'identité situationniste” dans *L'Internationale situationniste. De l'histoire au mythe (1948-2013)*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015, p. 103-153, en ligne, <https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.3917/puf.tresp.2015.03>, consulté le 8 octobre 2020.
- Turcotte, Élise, *Autobiographie de l'esprit*, Montréal, La Mèche, 2017, 237 p.
- Vernan, Jean-Pierre, *La mort dans les yeux : figures de l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Hachette Littératures, 2008, 116 p.
- Warren, Louise, *La vie flottante : une pensée de la création*, Montréal, Édition du Noroît, coll. Chemin de traverse, 2015, 160 p.
- White, Kenneth, *Le plateau de l'albatros*, La Roque-d'Anthéron, Éditions Le Mot et le Reste, 2018 [1994], 408 p.
- Woolf, Virginia, *A room of one's own*, London, Penguin Books, coll. Modern Classics, 2000 [1929], 112 p.
- Yvon, Josée, “Slab bacon comme à Lowell ou les tendances sexuelles de Jack Kérouac”, dans *Un Homme grand. Jack Kerouac à la confluence des cultures*, Ottawa, Carleton University Press, 1990, 236 p.

Œuvres de fiction

- Bernstein, Michèle, *La nuit*, Paris, Allia, 2013 [1961], 160 p.
- Bouvier, Nicolas, *L'usage du monde*, Montréal, Boréal, 2014, 375 p.

- Brossard, Nicole, *Le désert mauve*, Montréal, Éditions TYPO, 1987, 302 p.
- Cendrars, Blaise, *Bourlinguer*, Paris, Éditions Gallimard, 2008 [1948], 501 p.
- Colonna, Daria, *La voleuse*, Montréal, Éditions Poètes de Brousse, 2021, 256 p.
- Dorion, Hélène, *L'étreinte des vents*, Montréal, Éditions Duide, 2018 [2009], 241 p.
- Ducharme, Réjean, *L'avalée des avalés*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1982 [1966], 378 p.
- _____, *L'hiver de force*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2002 [1973], 273 p.
- Kerouac, Jack, *Sur la route. Le rouleau original*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 2012 [1960], 613 p.
- Robin, Régine, *La Québécoise*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 2019 [1983], 227 p.
- Straram, Patrick, *Les bouteilles se couchent*, Paris, Allia, 2006, 139 p.
- Théoret, France, *Nous parlerons comme on écrit*, Montréal, Les Herbes Rouges, 2018 [1982], 222 p.
- Uguay, Marie, *Journal*, Montréal, Boréal Compact, 2005, 326 p.
- _____, *Poèmes*, Montréal, Boréal Compact, 2005, 212 p.
- Woolf, Virginia, *Les vagues*, Paris, Le Livre de Poche, 1982 [1931], 288 p.
- Yourcenar, Marguerite, "Virginia Woolf", en préface de Virginia Woolf, *Les vagues*, Paris, Le Livre de Poche, 1982 [1931], 288 p.
- Yvon, Josée, *Travesties-Kamikaze*, Montréal, Les Herbes rouges, 2019 [1980], 144 p.
- _____, *Maîtresses-Cherokees*, Montréal, Les Herbes rouges, 2021 [1986], 128 p.

Films & musique

- Debord, Guy E., *In girum imus nocte et consumimur igni*, [film, 35 mm.], France, Simar Films, 1978, 100 min.

- Greenfield-Sanders, Tomothy, “Toni Morrison: The pieces I Am”, [film documentaire], États-Unis, Magnolia Pictures, 2019, 120 min.
- Jackson, Peter, « The lighting of the Beacons », dans *The Lord of the Rings: The Return of the King* (extended version), [film/extrait vidéo], États-Unis, New Line Cinema, 2009 [2003], 2 min 39, extrait récupéré en ligne, <https://www.youtube.com/watch?v=i6LGJ7evrAg>, consulté le 6 septembre 2019.
- Séguin, Jean-Gaétan, “*Mourir en vie...*” : *Patrick Straram ou le Bison Ravi* [film documentaire], Montréal, production Jean-Gaétan Séguin, 1988, 121 min 20.
- Watson, Patrick, “Here come the river”, dans *Wave*, [enregistrement sonore], Montréal, Secret City Record, 2019, 4 min. 13.
- Watson, Patrick, “The great escape”, dans *Close to paradise*, [enregistrement sonore], Montréal, Secret City Record, 2006, 3 min. 07.